ZOO

Le premier culturel
BD gratuit

0€

www.zoolemag.com

Les zombies ont la cote !

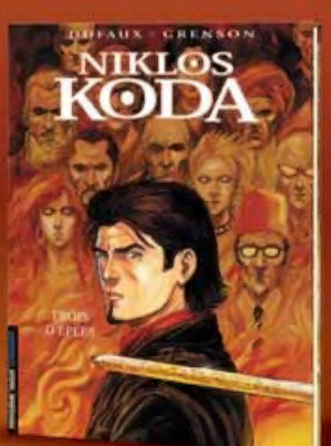
Le retour de Jonathan
Le succès Lanfeust...

n°16 novembre-décembre 2008

QUAND LES **SECRETS D'ALCÔVES** RÉVÈLENT LES **ESPRITS OCCULTES !**

NIKLOS KODA

DUFAUX GRENSON



DERNIER CHAPITRE
4 NOUVELLES CARTES DE TAROT À COLLECTIONNER

DISPONIBLE LE **6 DÉCEMBRE** AU **RAYON BD**

TROISIÈME VAGUE LOMBARD

© Dufaux – Grenson / Le Lombard 2008 alerte orange

Éditorial

© Bouzard / DARGAUD

PASSERELLES - L'automne nous apporte une nouvelle fois la démonstration des passerelles qui peuvent exister entre la bande dessinée et les autres arts, ou entre la bande dessinée et la société ou la vie. *Largo Winch* et *Hellboy* (dont nous avons parlé dans notre précédent numéro) : deux films réussis tirés de BD éponymes. Luc Besson et Glénat s'associant pour produire des films tirés de BD. Un opéra tiré d'une ancienne histoire illustrée. L'histoire de France de l'époque troublée de l'occupation faisant l'objet de plusieurs récits en images... Autant de démonstrations du fait que la BD est universelle, peut inspirer, intéresser, ou plaire à tous. Encore une fois, nous vous invitons à découvrir la moisson (riche, très riche) de cette «rentrée littéraire BD», car parmi la multitude, il y aura forcément quelque chose qui vous plaira.

Et puisque l'on parle de passerelles, nous avons voulu nous attarder sur un thème qui a sauté avec succès le pas du cinéma vers la bande dessinée : celui des zombies. Signe des temps ? Les zombies sont à la mode. Que ce soit sous leur forme classique, «à la Georges Romero», ou sous une forme réinventée ou allégorique, les morts-vivants envahissent les cases de quelques éditeurs, avec une créativité bienvenue. Savourons donc, sans complexe, cette invasion de chairs putrides, à prendre au premier, au deuxième, ou parfois au troisième degré de lecture.

OLIVIER THIERRY

ZOOmmaire

ZOO est édité par
Arcadia
45 rue Saint-Denis
75001 Paris

Régie publicitaire :
pub@zoolemag.com

Envoyez vos contributions à :
contact@zoolemag.com

Directeur de la publication & rédacteur en chef :
Olivier Thierry
Rédacteur en chef adjoint, secrétaire de rédaction & maquettiste :
Olivier Pisella
redaction@zoolemag.com
Rédaction de ce numéro : Hélène Beney, Julien Foussereau, Boris Jeanne, Olivier Pisella, Jérôme Briot, Majestic Gérard, Jean-Marc Lainé, Christian Marmonnier, Kamil Plejwaltzsky, Thierry Lemaire, Olivier Thierry, Jean-Philippe Renoux, Didier Pasamonik, Michel Dartay, Yannick Lejeune, Julie Bordenave, Egon Dragon, Elvis Presse-Les, Wayne, Julie Bee
Couverture : Denis Bajram et Bernard Cosey (2 éditions)
Strips et dessins : Fabcaro, tibo Soulcié, Marc Chalvin, Jean-Luc Deglin, Jean-Luc Coudray, Sylvère, Sylvain Delzant, Paprika, Frédéric Mercier
Publicité : pub@zoolemag.com
Éditeurs BD : Marion Girard, marion@zoolemag.com

ZOO paraît la 2e semaine de chaque mois impair

Dépôt légal à parution.
Imprimé en France par ROTO AISNE SN.
Les documents reçus ne pourront être retournés.

Tous droits de reproduction réservés.

www.zoolemag.com

RUBRIQUES

P.4 - NEWS
Tartamudo, Focus, Besson, Madagascar 2

P.6 - DOSSIER
Les zombies ont la cote

P.18 - CINÉ & BD
Largo Winch, The Nightmare Before Christmas

P.20 - BD US
Adrian Tomine

P.22 - BD ASIATIQUE
Agnès Giard, Lone Wolf & Cub / Vagabond

P.26 - ART & BD
Exposition Kansei

P.27 - REDÉCOUVERTE
Borgia, Macherot, Taxista

P.30 - BD JEUNESSE
Métamorphose

P.32 - BD & SOCIÉTÉ
Marketing & BD, BD & Shoah

P.58 - SEXE & BD
Magnus

P.60 - ÉDITEUR
Les Rêveurs

P.62 - STRIPS

ACTU BD

P.36
Entretien avec Cosey

P.39
Le nouveau Lucien

P.40
Névé

P.42
Isabelle Dethan : Entre Nil et Charente

P.44
Guillaume Bouzard

P.46
Au cœur de la galaxie Lanfeust

P.52
Péchés Mignons 3

P.54
Ben Hur par Jean-Yves Mitton

P.57
Kaboul Disco 2

© Arleston et Tarquin / SOLEIL

© Richez & Chetville / BAMBOO FOCUS

Focus sur la nouvelle collection de Bamboo

Entretien avec Hervé Richez, directeur de la nouvelle collection Focus chez Bamboo, qui se veut réaliste et percutante.

Quel est «l'esprit» de cette nouvelle collection ?
La création de Focus est le fruit des enseignements que nous avons tirés sur les six ans d'existence de la collection Grand Angle. C'est un repositionnement presque logique qui a une double vocation : d'abord accueillir des auteurs de renom. Certains nous ont exprimé l'envie de travailler avec nous et c'est forcément une envie réciproque. Le succès des séries humour n'y est sans doute pas étranger mais c'est *a priori* la bonne réputation de Bamboo dans le milieu des auteurs qui ne laisse pas indifférent. Les auteurs qui nous rejoignent sont principalement des scénaristes pour le moment. Vous savez que c'est Stephen Desberg qui a inauguré la collection et qu'il est suivi par Rodolphe qu'on ne présente plus. Ensuite, Focus va permettre de repositionner des séries ayant eu un succès commercial pour essayer de les amener vers le grand public. C'est le cas de *Sam Lawry* pour le lancement et ce sera le cas sans doute pour une ou deux autres séries existantes dans le catalogue Grand Angle.

En quoi se différencie-t-elle de Grand Angle ?
Elle est un peu la quintessence de Grand Angle puisque son slogan d'origine était «*Focus la collection qui zoome sur Grand Angle*». Focus va surtout permettre à Grand Angle d'explorer des territoires différents. Nous allons en effet développer le catalogue Grand Angle autour d'histoires à message politique mais sans dogmatisme avec des projets autour du génocide arménien ou de la guerre d'Algérie par exemple ; d'histoires chargées d'émotion dans la même famille que le *Style Catherine* ou de *L'Envolée sauvage* ; ou de témoignages. Julio Ribera nous ayant ouvert la voie avec *Montserrat*, *Jeunesse bafouée* et *Paris Liberté*. Enfin, nous continuerons à éditer du polar noir car c'est un genre que nous aimons et pour lequel nous avons la chance de travailler avec des auteurs comme Damien Marie ou Alexis Robin.

Les premiers titres de la collection se sont-ils bien vendus ?
C'est trop tôt pour le dire. Par contre, les mises en place et les critiques sont vraiment très encourageantes.

Vous-même scénarisez un titre phare de cette collection, *Sam Lawry*, une série qui était déjà en cours chez Grand Angle. Quand pourrons-nous lire la suite ?
Denis Chetville est en train de dessiner le tome 6 qui devrait sortir en 2009. À ce jour, il a déjà dessiné 10 pages. Le scénario est totalement terminé et je travaille actuellement sur le cycle suivant de deux tomes.

Quels sont les prochains «gros titres» à paraître dans cette collection ?
À ce jour, nous finalisons un projet important qui devrait sortir en mai avec le parrainage d'un grand nom mais c'est encore trop tôt pour en parler. Ceci étant, Il y aura évidemment la suite des séries engagées avec *Sienna* 2 courant 2009, *Le Village* 2 en novembre 2009 ainsi que le tome 6 de *Sam Lawry* dont nous venons de parler. Quoi qu'il arrive, nous ne ferons qu'un ou deux lancements par an dans cette collection. Du coup, nous y mettrons des moyens de communication importants. PAR OLIVIER PISELLA

Madagascar 2

Fort de ses 500 millions de dollars amassés aux quatre coins du globe, l'idée de réaliser une suite aux tribulations des animaux barjos du zoo égarés en Afrique était plus que tentante. Dreamworks a-t-il eu raison ? Oui, clairement. Darnell et McGrath semblent avoir tiré des enseignements sur leur premier opus. Le duo reconduit l'humour un brin masochiste - brillamment servi par Ben Stiller – et a surtout écrit une histoire enfin solide. Si cette dernière mange à tous les râteliers (*Le Roi lion*, entre autres), elle a le mérite de souffler sur toute la durée du film un vent de dinguerie – de débilité même – particulièrement réjouissant. **Le 3 décembre 2008.** JF

Geeks associés

Une nouvelle collection chez Tartamudo : la GEEK CONEXXION. Comment se faire identifier quand on est un éditeur de taille modeste pour se démarquer des autres ? En inventant sans cesse ! Que va être cette collection ? On imagine comme sont les Geek, of course... (cela posé, en réalité QUI est un Geek et qui ne l'est pas ?). L'ambition : des BD éclectiques et iconoclastes, anti *big brother* et écolos, audacieuses et dérangeantes, policées et sanglantes, inquiétantes et légitimes, hilarantes et effrayantes, cartésiennes et insaisissables, royales et amères, brillantes et brouillonnes, impressionnantes et noires, méthodiques et planantes, ébouriffantes et foisonnantes, modernes et champêtres, ironiques et oniriques, crispantes et folles, glacées et brûlantes, floues et armées... elles seront le vent des steppes, le souffle qui balaie tout sur son passage. Dans tous les cas, elles seront conçues et pensées comme cela, pas moins.

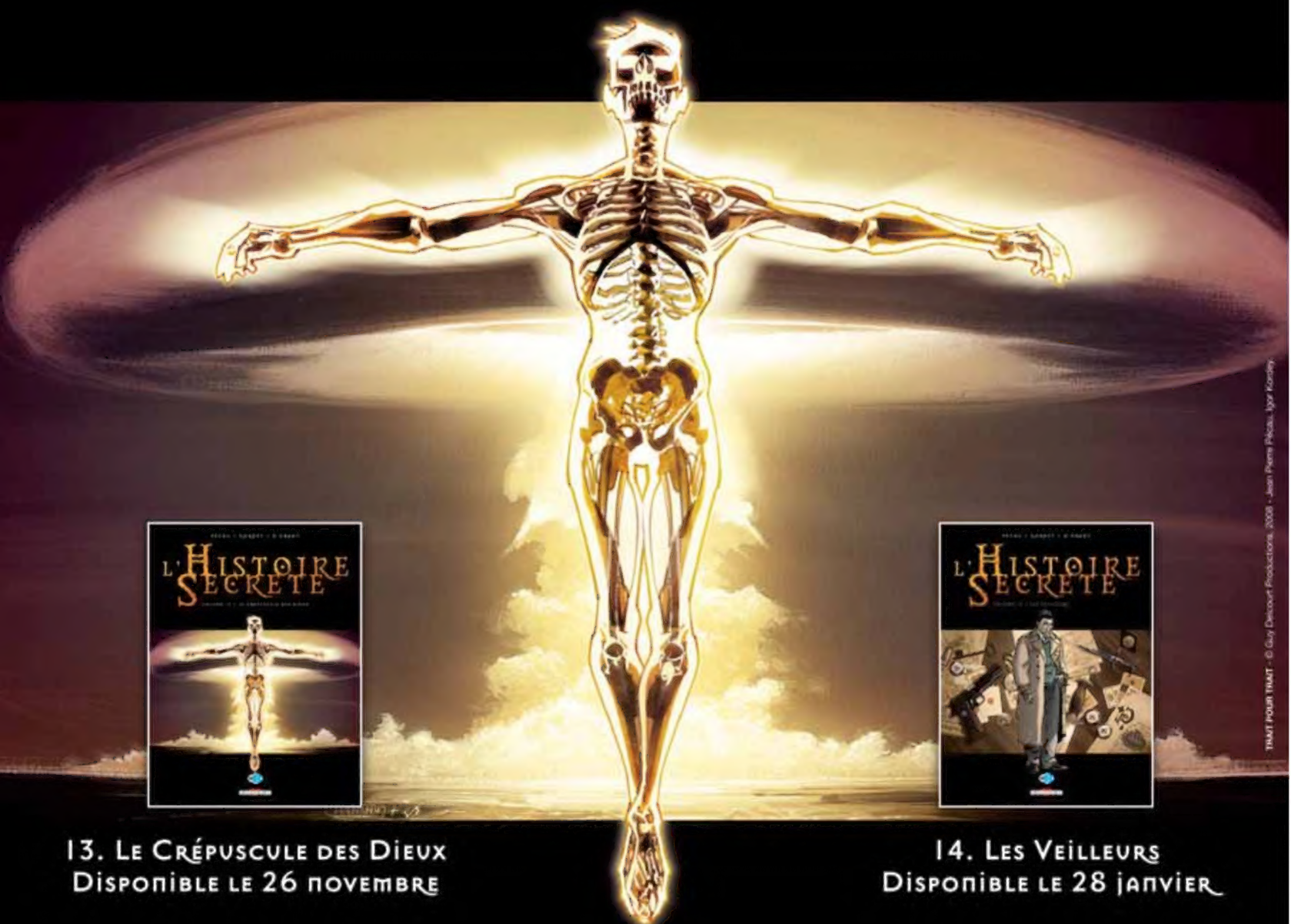
Luc Besson parie sur la BD

Après avoir lancé la maison d'édition de bandes desssinées septième choc, Luc Besson vient de passer un accord avec l'éditeur Glénat.

Europa Corp, la société de Luc Besson, et les Editions Glénat, se rapprochent pour créer une joint-venture qui aura en charge de commercialiser les droits pour l'audiovisuel des séries du catalogue Glénat (8000 titres). La société, créativement baptisée «Europa-Glénat», est le fruit d'une longue amitié entre Luc Besson et Jacques Glénat, et d'une passion de Luc Besson pour la BD. (Son premier travail rémunéré, à l'âge de 16 ans, est l'écriture de quelques pages de scénario pour une BD parue dans le magazine *Métal Hurlant*). Europa Corp devrait produire environ un film par an en provenance du catalogue Glénat, mais l'ensemble des droits du catalogue sera disponible pour d'autres producteurs. Europa Corp entend ainsi faire bénéficier Glénat de son savoir-faire et de ses contacts dans le domaine audiovisuel. Premier projet : *Les Enchaînés*. Deux autres projets sont en gestation. OT

L'Histoire Secrète

À l'heure de l'ultime bataille...



13. Le Crépuscule des Dieux
Disponible le 26 novembre

14. Les Veilleurs
Disponible le 28 janvier

Retrouvez tout l'univers de *L'Histoire Secrète* par Pécau et Kordey sur
www.editions-delcourt.fr/special/histoiresecrete

TRAIT POUR TRAIT - © Guy Delcourt Productions, 2008 - Jean Pierre Pécau, Igor Kordey

Le neuvième art, territoire des morts-vivants

«Lorsque ce peuple affamé nous dévorera, nous ne pourrons regarder que notre lâcheté.»
Glauber Rocha

La bande dessinée est elle en passe d'être conquise par un genre qu'elle avait jusque là effleuré ? Le succès de plusieurs titres fortement ancrés dans l'univers des zombies fait état de la propension du neuvième art à réactualiser ses influences. Le zombie moderne inventé par Georges Romero et son complice Tom Savini – véhicule des cauchemars américains tel que la guerre du Vietnam –, a su trouver une réactualisation de son mythe à travers de nouveaux médias. La littérature, par l'intermédiaire de Stephen King (*Cellular*), décrit le mort-vivant d'aujourd'hui comme un ogre avide de nouvelles technologies. Celui de la bande dessinée contemporaine questionne davantage sur la place de l'individu dans une société qui lui est devenue hostile. Le corps putréfié du zombie demeure quoiqu'il en soit la manifestation de l'épuisement de notre conscience. Serait-il le reflet d'un homme uniquement mû par son instinct de consommateur[1] ?

ZOO propose dans ce numéro une sélection des bandes dessinées les plus importantes issues du monde des morts-vivants. C'est sur les créatures de Robert Kirkman que notre dossier s'ouvre, et c'est avec celles de Roberto Raviola que nous l'enterrerons. D'ici là, bienvenue sur le territoire des morts.

Walking Dead ou la quête de l'île nue

Curieusement oubliée par la nouvelle sélection du festival d'Angoulême, la série *Walking Dead marque* un tournant du neuvième art. Si cette saga n'est pas encore arrivée à son achèvement, les six premiers épisodes parus en France dénotent d'un pouvoir créatif certain, d'une démarche forte et d'un héritage cinématographique assumé. Procédons maintenant à l'autopsie d'une bande dessinée que l'on espère tout aussi fondatrice que l'a été l'œuvre de Georges Romero.

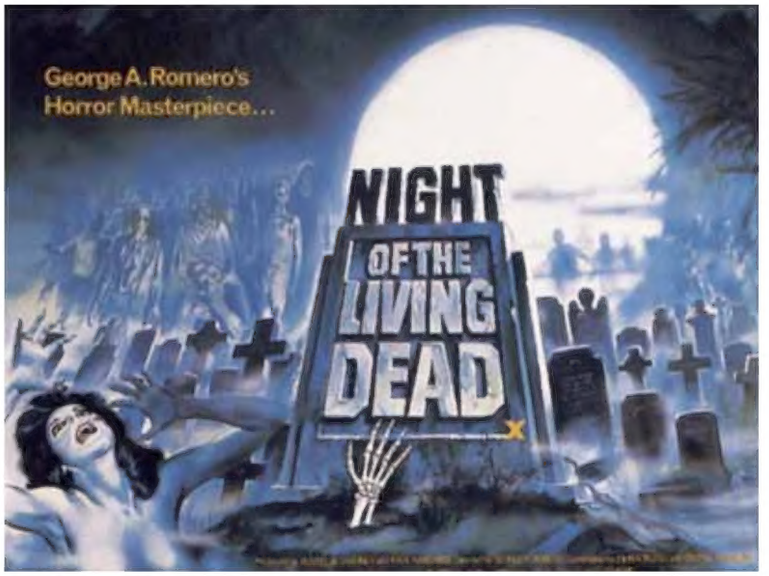
© Moore, Adlard, Kirkman / DELCOURT
EXTRAIT DE "WALKING DEAD" T.1

À travers *Walking Dead*, le scénariste Robert Kirkman ne se contente pas de rendre hommage à un genre qu'il affectionne ; il y développe une mythologie cohérente, des personnages d'une rare densité et une réflexion profonde sur la société américaine. Si les héros traditionnels des films de zombies sont toujours des assiégés, ceux de Kirkman, en revanche, errent à travers les restes de l'Amérique en quête d'un havre. Ses protagonistes se lient et se délient au gré des pertes, des rencontres, des choix de vie et des conflits. La désolation du paysage et son hostilité évoquent ce que fut l'Ouest américain et on pourrait penser que les zombies renvoient l'image spectrale

© Moore, Adlard, Kirkman / DELCOURT
EXTRAIT DE "WALKING DEAD" T.1

des anciennes tribus indiennes assiégeant les caravanes de colons. Rapidement d'ailleurs, dans la série de *Walking Dead*, la défense du territoire devient la principale préoccupation des survivants. Le premier volet – *Le Passé décomposé* – débute avec le réveil de Rick à l'hôpital après un coma de plusieurs semaines. À peine se lève-t-il qu'un constat s'impose à lui : la civilisation n'est plus qu'un souvenir et ce qu'il en reste se désagrège sous ses yeux. Les morts comme les vivants se divisent en deux catégories : les errants et les statiques. Pour ceux qui n'ont pas été touchés par le fléau, il est difficile de choisir entre accepter le cauchemar ou poursuivre un rêve sans doute illusoire. Rick rencontre rapidement des survivants et avec eux, part à la recherche d'un lieu sécurisé. La troupe, après avoir éprouvé les pires situations, croit avoir atteint son objectif en s'installant dans une prison (on relèvera au passage l'ironie d'un tel refuge). Mais les deux derniers volumes de la série démontrent qu'au siège des morts-vivants s'ajoute la menace d'une communauté de rescapés hostiles.

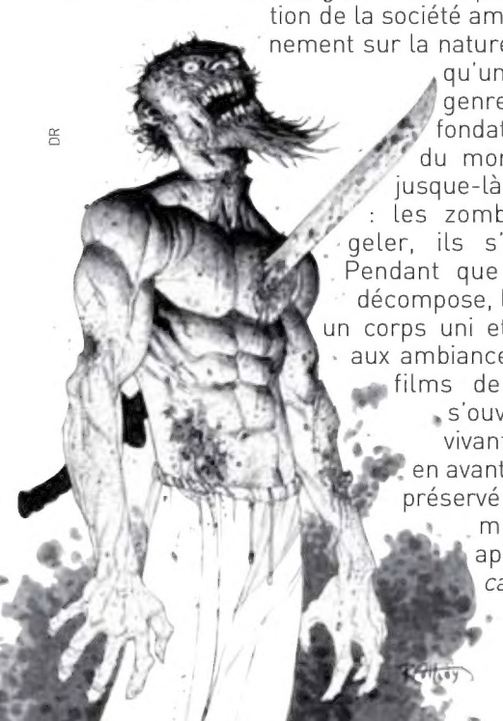
Le groupe de Rick réinvente un tissu social, des règles de vie sur les bases de l'ancien monde. Malheureusement, l'attachement paranoïaque à la frontière et aux armes à feu démontre que les travers de l'Amérique conservatrice ne sont pas pour autant morts et enterrés. Si la multiplication des zombies est d'ordre viral, les vivants doivent se garder du germe de la folie tapi au fond d'eux. L'écroulement de la société, l'abolition de la Loi et de toutes les contraintes morales placent Rick et les siens dans une situation de perpétuel tiraillement face à une liberté aliénante et un besoin de structures arbitraires. Aux masses virulentes de morts-vivants s'opposent des individualités désunies, parfois avides, prêtes à s'entredévorer. Ainsi les héros de cette épopée



"LA NUIT DES MORTS-VIVANTS", UN CLASSIQUE DU GENRE

croisent-ils la route de détenus toujours motivés par leur caractère hors la loi ou des figures charismatiques soucieuses d'instaurer une autocratie construite autour de la hantise de la contamination par l'Autre. Pour Rick, la survie se construit à mesure que sa personnalité se décompose. Peu à peu, l'ancien policier abandonne son identité originelle et cède à un cynisme inhumain qui lui permet de justifier des choix implacables. Robert Kirkman rejoint ainsi la démarche de Georges Romero à travers *Land of the Dead* : si les rescapés n'ont pas les séquelles physiques des zombies, la corruption a cependant entamé leur intégrité morale. Pour Kirkman, le danger fait office d'apocalypse en révélant la véritable nature de chaque individu. Mais si beaucoup de protagonistes mettent à nue la bête tapie en eux, certain se transcendent et préservent leur dernier bastion d'humanité, quitte à y sacrifier leur vie. De cette vision *a priori* pessimiste de l'humanité, Kirkman laisse néanmoins espérer la possibilité d'une digestion ou d'une refonte des héros de *Walking Dead* : en bon laborantin, le scénariste distille ça et là des éléments laissant présumer de la complexité des tourments que traversent les personnages.

Comme le rappel Kirkman, «*les bons films de zombies nous révèlent la situation de détresse dans laquelle se trouve notre société aujourd'hui... Ils nous questionnent sur les bases mêmes de notre société.*» Ainsi, *Walking Dead* n'est pas seulement une dénonciation de la société américaine, mais un questionnement sur la nature humaine en général. Plus qu'une évocation maniériste du genre, la série est une œuvre fondatrice qui alimente le mythe du mort-vivant de considérations jusque-là ignorées ou peu exploitées : les zombies de Kirkman peuvent geler, ils s'organisent socialement... Pendant que le groupe d'humains se décompose, les zombies, eux, façonnent un corps uni et structuré. Par opposition aux ambiances claustrées des premiers films de Romero, *Walking Dead* s'ouvre vers un océan de morts-vivants et une continuelle fuite en avant. Il y pointe le désir d'un îlot préservé de la corruption et par la même, une sorte de ré-appropriation du *rêve américain*.



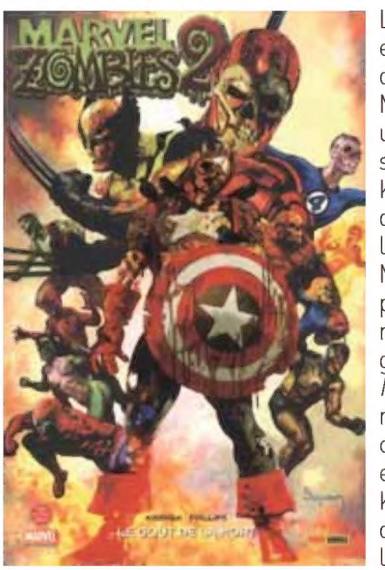
DR

Marvel Zombies : la mort réinventée

Fort du succès de *Walkind Dead*, Robert Kirkman s'est vu confier quelques épisodes de l'univers des super-héros de Marvel. Dans *Ultimate Fantastic Four*, le scénariste a mis au point une parenthèse très réussie où s'opposent sur quelques épisodes les jeunes héros et leurs *alter egos* zombies échappés d'une autre dimension. Dans la foulée est né *Marvel Zombies*, une mini série qui imagine la réalité des super-héros en prise à une pandémie de morts-vivants munis de super pouvoirs. Depuis les années 1990, l'univers Marvel souffre d'une incapacité récurrente à assumer le cours du temps et la mort de ses super-héros. Un épisode aussi frappant que *La mort de Captain Marvel*, qui par le passé avait eu pour mérite d'assurer la dimension mythique du super-héros, n'a plus été envisageable au point que cette décennie a vue un nombre impressionnant de résurrections incohérentes qui ont toutes décrédibilisé le monde de Stan Lee[2].

EXTRAIT DE "MARVEL ZOMBIES"

© PANINI COMICS - MARVEL



Le début de ce nouveau siècle est marqué par un net regain qualitatif des scénarios de Marvel. Le mérite en revient à une nouvelle génération de faiseurs d'histoire dont Robert Kirkman est l'un des plus remarquable représentant. Avec eux, les héros qui peuplent les séries Marvel renouent avec le temps et peu à peu, l'éventualité de leur mort devient un peu plus envisageable.

Marvel Zombies s'inscrit dans ce renouveau en plaçant la mort au cœur du récit, même s'il s'agit en l'occurrence d'un simulacre. Kirkman y développe un scénario délirant, davantage centré sur les zombies eux-mêmes que sur les rares survivants. En dépit de son aspect délibérément parodique, la série fait preuve d'ingéniosité et propose quelques perspectives intéressantes comme la préservation des capacités intellectuelles des créatures ou la possibilité d'un tarissement de leur appétit. Le deuxième épisode – le meilleur à ce jour – intitulé *Army of Darkness* constitue un aparté dans lequel vient se produire Ash, le sympathique héros de la trilogie *Evil Dead*. Espérons maintenant que Robert Kirkman ne finisse pas dévoré par ses propres créatures, à force de trop leur laisser libre cours.

KAMIL PLEJWALTZSKY

[1] Jean-Marie Samocki, *Du cannibale : un précis de décomposition*, *Simulacres* N°1, *Filmer la peur*, PERTUIS 1999.
[2] Stan Lee est le directeur des éditions Marvel où sont nés Spiderman et beaucoup d'autres héros costumés.

Le gentleman des monstres

Ben Templesmith n`a que 30 ans mais sa bibliographie contient déjà tous les classiques du genre ! Vampires, zombies et autres loups-garous en ont fait l`un des artistes les plus demandés dans le registre des comics macabres. Rencontre avec un auteur pourtant bien normal.

À vous voir dessiner autant d'horreurs, on se pose des questions. Mais que s'est-il passé ?
(rires) Personne ne comprend pourquoi je dessine ainsi : j'étais un enfant normal, j'ai grandi dans une famille heureuse. On pourrait croire que j'ai eu des problèmes de drogue ou que mes parents ont été assassinés... Mais non, rien !

Peut-être une addiction aux films d'horreur ?
Petit, je ne regardais que Dr Who et de la science-fiction anglaise. Je n'ai jamais été sensible aux films d'horreur classiques et n'en n'aime que quelques récents : *Terminator*, car c'est un film sombre et graphique, *The Crow* aussi. Les autres m'ennuient : je préfère créer que regarder.

Et ça depuis longtemps...
Petit, je dessinais des dinosaures car je voulais être paléontologue. Ensuite, j'ai découvert les comics que j'ai appris à faire en autodidacte. Je suis passé par l'université mais plus que le graphisme, j'y ai acquis des notions de relation clientèle bien utiles quand j'ai commencé en tant qu'indépendant.

Parlons technique... Vos crayonnés sont très différents des planches finales.
Je commence par un crayonné que je scanne. Ensuite, je prends plusieurs photos que j'assemble et colorise sous Photoshop. J'utilise également l'aquarelle et la peinture blanche. Je crois que je suis vraiment multimédia !

Concernant vos séries, vous avez connu un grand succès avec *30 Jours de Nuit* [Delcourt], une histoire de survie contre des vampires. Qu'avez-vous pensé de sa version cinéma ?
Steve Niles avait écrit le scénario, j'avais seulement créé les personnages, notamment les vampires. Le réalisateur était un admirateur de mon travail, il voulait que le film soit fidèle. J'ai trouvé que c'était magnifique !

Vous collaborez également à *Fell* [Delcourt], une série dans laquelle un inspecteur est muté dans un quartier horrible, sorte de purgatoire terrestre, un univers policier d'une rare noirceur.
C'est vrai mais le scénariste, Warren Ellis, est l'un des meilleurs auteurs de comics contemporains. *Fell* est très connu aux États-Unis et a reçu d'excellentes critiques ainsi que de nombreuses nominations dans divers prix, je vous la conseille.

Vous écrivez *Wormwood* [Delcourt] vous-même, en aviez-vous assez de collaborer avec d'autres ?
Je ne travaille avec quelqu'un que si je suis fan de son travail ou si c'est un ami. Je ne suis pas très fier des premières œuvres que j'ai faites seul mais pour *Wormwood*, je me suis inspiré de certaines techniques de Warren Ellis, de sa manière d'écrire, en particulier pour les dialogues.

Pourriez-vous décrire l'univers de cette série farfelue ?
Wormwood est un asticot échappé d'un enfer, qui parle Anglais, boit de la bière, fume et habite des cadavres. Avec sa clique paranormale, il se retrouve régulièrement contraint de sauver le monde d'invasions bizarres venant de portes dimensionnelles pointant là où les mythes (dieux, lutins, licornes...) existent. Et dans le tome 1, des parasites infestent le corps de strip-teaseuses zombies...

Qu'est-ce qui fait un bon zombie visuellement ?
D'abord, de grandes dents, des gencives bien visibles en pleine décomposition, des lèvres retournées. Un nez très fin, un cou très maigre, les yeux creux voire exorbités.... De la moisissure, des cheveux et de la chair un peu partout. Quelques mouches. Pour les vêtements, on fait ce qu'on veut, un zombie peut être n'importe qui... Un avocat, un médecin, un punk... C'est ce qui les rend si populaires. C'est l'«ennemi intérieur» des films hollywoodiens....

ALORS JE PEUX SANS GRAND RISQUE DE ME PLANTER ATTIRER L'ATTENTION SUR CE BAUMAN À L'ALLURE ÉTRANGE QUI ESSAIE D'AVOIR L'AIR INNOCENT, PENDANT QU'IL...
© Ben Templesmith / DELCOURT

EXTRAIT DE "WORMWOOD"

Quel est le prochain monstre sur la liste ?
Un de mes livres a été interdit en milieu carcéral car certains sujets risquaient de susciter des troubles... Cela m'a donné l'idée de créer *Bienvenue à Oxford*, une histoire de prison pour fous furieux. On y trouve des cannibales, des pédophiles, des nécrophiles ainsi qu'un... loup-garou. J'en avais déjà fait dans *Criminal Macabre* [Carabas] mais là, c'est mon œuvre la plus sombre à ce jour.

Pourtant, vous avez l'air d'être quelqu'un de si jovial !
Mais je *suis* jovial ! Seulement, j'aime faire peur aux gens. C'est ce que j'aime avec les zombies et autres créatures, faire réagir, effrayer en utilisant le gore.

PROPOS RECUEILLIS PAR YANNICK LEJEUNE

L'homme aux 100 000 gags

À l'heure où Raoul Cauvin est fêté par son éditeur (un coffret de cinq livres sacre «L'homme aux 100 000 gags») et à l'occasion de la sortie du 25e tome de *Pierre Tombal*, quoi de plus naturel que d'interroger l'artiste. Nous l'avons fait en évoquant la mort, mais sur un ton badin et sérieux à la fois... lecture, maestro.

Rappel historique - Pourquoi Pierre Tombal ? Pourquoi pas Igor Billard ? Ou Jésus Crypte ?
Pourquoi Pierre Tombal ? Ben... Je pense que c'était tout indiqué. Ça saute aux yeux et aux oreilles, non ?

Monsieur Dupuis - En 1982, votre éditeur a-t-il été mort de rire en voyant les premiers pas de Pierre Tombal ?
Non, monsieur Charles Dupuis n'a pas du tout rigolé au lu des premières planches de *Pierre Tombal*. Il faut dire qu'il venait de subir le décès d'un «très proche» de sa famille. De son vivant et de mes créations, c'est la série qu'il a détestée le plus.

Récurrence - C'est d'ailleurs un sujet qui vous titille, et qu'on trouve dans d'autres de vos séries, des *Femmes en blanc* jusqu'aux *Tuniques Bleues*...
Il est vrai que le sujet de la mort, je l'aborde ou le frôle dans beaucoup de mes séries. Un tic ? 'Sais pas. Je n'arrive pas à faire autrement.

Esprits frappeurs - Les gens que vous enterrez, parfois bien vite, ne vous hantent-il jamais ?
Si tous les gens que j'ai enterrés jusque maintenant devaient me hanter, il y a belle lurette que je serais dans un asile. J'insiste quand même sur le fait que je n'enterre qu'à la demande. J'ai déjà toute une liste pour le prochain album.

Méthode - Rassurez-nous, vous ne vous endormez pas dans un cercueil, au fond de votre sous-sol, pour trouver les idées de gags de *Pierre Tombal* ?
Comme toujours, je trouve mes idées quand je suis allongé dans mon divan. Dans ce cas précis, il suffit juste de m'imaginer qu'il y a un couvercle au dessus et c'est comme si j'y étais...

Hardy les gars - Quelles sont les relations que vous entretenez avec Hardy (dessinateur de *Pierre Tombal*) ? Trop mortelles, crépusculaires ou juste «des os pilantes» ?
Entre Hardy et moi, une entente parfaite. À la vie... à la mort.

© Hardy, Cauvin / DUPUIS

Analyse - Dans vos scénarios, os et tombes se mettent à parler, qu'en pense votre psy ?
Mon psy ? Alors là, c'est une autre histoire. J'aimerais bien consulter l'un de ces messieurs pour savoir ce qu'il pense de moi et de mes états d'âme.

Neuvième art - Selon vous, parmi ces éternels rivaux, qui de Spirou ou de Tintin est le zombie le plus futé ?
Tintin, Spirou... des zombies de papier. Rien à en dire.

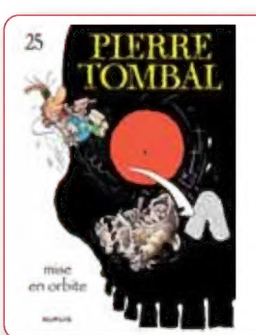
Honneurs - Vous venez de remporter le fameux Grand Prix Saint-Michel, du nom du Prince des armées célestes, y voyez-vous un signe ?
Le grand prix Saint-Michel ! Ouais, c'est toujours un honneur... Surtout que, cette fois, il était accompagné d'un ballotin d'un kilo de pralines. J'adore les pralines.

Envie - Vous racontez souvent de quelle façon un tel a passé l'arme à gauche... Mais comment l'imaginez-vous pour vous, et pour Hardy ?
J'ignore comment un jour je passerai l'arme à gauche. J'espère que ce sera de la même façon que sœur Emmanuelle. Dans mon sommeil. Se réveiller mort... un rêve. Hardy fera comme il voudra.

Humour noir - Le dessinateur Siné a fait preuve d'un certain humour en allant acheter une concession au Père Lachaise et en se laissant filmer (voir son blog)... Votre réaction?
Acheter une concession au Père Lachaise ? Certainement pas. Je voudrais être incinéré comme beaucoup. Laisser de l'espace à ceux qui me suivront.

PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTIAN MARMONNIER

© Hardy, Cauvin / DUPUIS



PIERRE TOMBAL, T.25,
MISE EN ORBITE,
DE HARDY (DESSIN)
ET RAOUL CAUVIN (SCÉNARIO)
DUPUIS
48 P. COULEURS 9,20 €

L'enfer c'est l'humanité

Dessinateur et infographiste prodige, auteur de SF, fondateur des éditions Quadrants chez Soleil mais également chanteur des Crotte-monsieurs et programmeur Internet, Denis Bajram est un artiste bien occupé qui se fait trop rare. *ZOO* a souhaité prendre de ses nouvelles.

Idéale pour notre dossier, *Cryozone*, votre première série, est une histoire futuriste d'hibernation qui tourne mal et se transforme en «survival horror» spatial. Ce projet n'avait-il pas été conçu pour Stan et Vince ?
Si, Thierry Cailleteau et eux avaient eu l'idée d'une histoire genre «zombies dans l'espaaaace» lors d'un festival. Il était prévu que ce soit une série Z, assez comique mais, au moment de l'écrire, Thierry l'a rendue sérieuse. Du coup, Stan et Vince se sont retirés. De mon coté, je venais de me faire refuser un projet chez Delcourt où l'on m'avait chaudement recommandé de me trouver un scénariste. Il se trouve que Guy Delcourt et Cailleteau sont venus me voir dans l'atelier que je partageais avec Mathieu Lauffray parce qu'ils voulaient des conseils pour réaliser un CD-Rom. Thierry a vu mon projet et m'a proposé de collaborer.

Vous êtes plutôt marqué SF, vous aviez envie d'une histoire de zombies ?
Au départ, je devais travailler avec Cailleteau pour un tout autre projet dont je préfère ne plus parler. *Cryozone* est venu en remplacement. À l'époque, les zombies ne faisaient pas du tout partie de mon univers mais Mathieu Lauffray avait toute une vidéothèque consacrée au sujet, pas mal de Romero mais aussi de nanars, cela m'a permis de rattraper mon retard.

Avec le recul, comment voyez-vous cette série ?
J'en entends parfois du mal car les gens la relisent à travers *Universal War One* (UW1). C'est évidemment beaucoup plus léger mais j'y reste attaché. Il ne faut pas y chercher davantage que ce qu'elle devait être, une série B de divertissement.

C'est vrai qu'UW1 a plus d'ambition avec sa grande guerre civile futuriste et son escadrille de chasse spatiale. Entre ses parallèles bibliques, ses cataclysmes mondiaux et ses effets spéciaux numériques, on n'est pas loin du cinéma, y avez-vous pensé ?
Pour l'instant, j'ai rejeté tous ceux qui m'ont approché. J'ai découvert il y a peu que j'avais adopté sans le savoir la même règle que Frank Miller : si quelqu'un veut vraiment adapter mon boulot, il faut qu'il sache franchir mes trois premiers «*Merde*». Si ce n'est pas le cas, c'est que ce producteur n'est pas près à faire ce qu'il faut. Je dois dire qu'un Américain vient de franchir le premier «*Merde*», je vais voir s'il s'acharne.

Toujours à propos des États-Unis, UW1 est publié par Marvel...
Il y a deux ans, des responsables de Marvel ont débarqué à Angoulême et ont flashé sur quelques ouvrages dont *UW1* et *Skydoll*. J'ai même rencontré Joe Quesada (Éditeur en chef de Marvel et artiste renommé) qui m'a dit «*On va le faire*», j'étais surexcité même si je ne confonds pas le Marvel d'aujourd'hui avec celui de mon enfance dans les années 1980. En publiant aujourd'hui, je ne côtoie ni John Byrne, ni Chris Claremont, ni le Frank Miller de *Daredevil*. Ceci dit, j'y côtoie le grand Mark Millar !

Toujours à propos d'UW1, vous avez écrit le synopsis des deux cycles suivants, à quand la suite ?
Dans l'intégrale qui sort à Noël, j'ai mis quelques pages du storyboard du projet UW2 mais je travaille actuellement sur le projet *Trois Christs*, et je veux absolument le finir. Après, je dois faire un album dans la collection Aire Libre avec Valérie Mangin.

EXTRAIT DE "CRYOZONE"

© Cailleteau, Bajram, Breton, Thomas / DELCOURT

Chez Aire Libre, pourquoi pas chez Quadrants ?
Ça aurait pu mais c'est important de passer sous les fourches caudines de quelques collections réputées. La jeune génération a accepté que Soleil peut être une maison d'édition comme les autres, ça n'est pas encore le cas chez tout le monde.

Revenons à UW1, je sais que vous avez été très touché par l'agressivité de certains forums Internet et de certains lecteurs, au point même d'avoir ressenti un blocage pendant un temps. Quand on voit le regard de la série sur les hommes, peut-on dire que pour vous «*l'Enfer, c'est les autres* ?»
Pour moi, l'Enfer, c'est l'humanité et c'est une colossale déception. J'ai été éduqué dans un milieu où l'on m'a appris que l'homme était bon. Mes valeurs étaient issues de Rousseau et du christianisme... À l'arrivée, j'ai rencontré beaucoup plus de petits salauds et de médiocres que le contraire. Prenez l'expérience du psychologue Milgram : il a fait infliger des décharges électriques à un cobaye par des étudiants en présentant la chose comme une expérience scientifique sur l'apprentissage. Couvert par l'autorité universitaire, les deux tiers des élèves ont été jusqu'à donner la mort au pauvre humain en face d'eux...

Est-ce aussi pour cela que vous n'allez plus en dédicace ?
En partie. Je ne vais plus en dédicace à cause des 500 superlourds qui ont pourri tout ça en France avec leur avidité, en ne pensant qu'à eux-mêmes. Individuellement, ils sont souvent très sympas, en groupe, ils sont comme une horde de sauterelles...

En fait, le chasseur de dédicaces est un peu votre zombie ?
C'est ça !

Votre série *Mémoires mortes* est arrêtée, c'est, elle aussi, une morte-vivante...
On a essayé de racheter la série, mais rien n'a abouti. L'histoire est écrite, j'espère qu'elle finira par être publiée.

Parlons de choses plus joyeuses, comment vont les éditions Quadrants ?
Bien mais je m'en occupe beaucoup moins depuis que Corinne Bertrand a repris la barre et que je suis redevenu auteur. Mon métier, c'est d'écrire des livres, pas de publier ceux des autres. J'avais créé Quadrants pour trouver un meilleur réglage éditorial pour mes propres œuvres, et éventuellement en faire profiter les autres. Mais ça prend trop de temps. En ce moment, les prix sont assez nombreux (*Harding was Here* vient d'être nommé dans la sélection d'Angoulême 2009). C'est une bonne chose car Corinne a besoin de cela pour soutenir sa politique éditoriale auprès de Soleil. Les livres qu'elle édite ne sont pas forcément toujours les plus porteurs financièrement. Mais Quadrants à l'ambition de faire des livres qui durent dans le temps, pas des «coups».

Et justement, pouvez-vous nous parler de *Trois Christs*, votre prochain projet chez Quadrants ?
Tout ce que je peux dire c'est que c'est un album en trois parties, sur un scénario concept de Valérie Mangin. Au départ, cela devait être pris en main par trois artistes, mais finalement, ce ne sera que moi à l'exception des six pages d'introduction et de la fin qui sont faites par Fabrice Neaud. Je ne préfère pas en dire plus car à chaque fois qu'on dévoile quelque chose, ça finit toujours par nous retomber dessus.

PROPOS RECUEILLIS PAR YANNICK LEJEUNE

Cryozone
de Cailleteau, Bajram, Breton et Thomas, deux tomes et une intégrale parus, DELCOURT

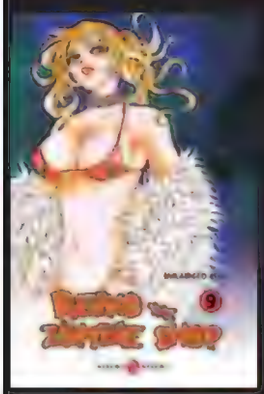
Le vaisseau spatial UNSS Neil Armstrong transporte à son bord des milliers de colons en état de cryogénisation pendant les 20 années que dure leur voyage vers une galaxie lointaine. Un geste désespéré d'un membre du personnel de veille provoque l'urgence de ranimer toutes les personnes maintenues en sommeil artificiel sans respecter les procédures d'usage. Malheureusement, l'instabilité chimique des éléments cryogéniques et les mesures prises pour accélérer la réanimation des colons sont incompatibles. À la fin du processus, le constat s'impose de lui-même : la presque totalité des colons n'a pas survécu. L'équipe médicale du vaisseau passe de la consternation à l'effroi. Rapidement les corps nécrosés s'animent les uns après les autres, mus par une irrépressible frénésie cannibale. Devant les quatre cents membres d'équipage se dressent maintenant une armée de 9600 zombies.
Dans cet univers en vase clos, Lise et Slobodan tentent non seulement de survivre, mais aussi de contrecarrer les tentatives de Zdic, représentant de la société Cryotek, déterminé à ne laisser aucun témoin susceptible de révéler la véritable responsabilité de sa compagnie. *Cryozone* est à ce jour la meilleure bande dessinée française de zombies. Son rythme et son suspens en sont ses principaux points forts. Inutile cependant d'y chercher le moindre second degré, l'histoire se veut un pur divertissement. L'inventivité de l'intrigue et l'univers mis en place n'ont pas d'égal dans le cinéma, média de prédilection des morts-vivants. Le diptyque se referme avec délectation en dépit d'une fin bâclée pour cause de mésententes entre scénariste et dessinateur.

KAMIL PLEJWALTZSKY

Florilège de zombies

ZOO vous propose une sélection non exhaustive de ce que les zombies ont inspiré de meilleur dans le monde de la bande dessinée. Transgénérationnels, chair molle mais peau dure.

Reiko, the Zombie Shop
de Mikamoto Rei, 9 tomes parus, DOKI-DOKI



Le *pitch* est excellent : Reiko est une lycéenne qui se fait payer pour ressusciter les morts afin qu'ils désignent leur assassin. Forcément, ça aide à résoudre les meurtres. Même si évidemment au passage cela montre tout le décalage qu'ont les Japonais avec le concept de zombie – car un zombie ça ne parle pas, ça mange de la chair fraîche. Les Japonais sont plutôt versés dans les esprits et les revenants, plus ou moins monstrueux, des *yokai* de Shigeru Mizuki à la Sadako aux longs cheveux noirs d'Hideo Nakata (*Ring*). En manga ça donne de nombreuses séries de *horror mystery*, dont la plus intéressante récemment est peut-être *Mail* – sans oublier l'inclassable *MPD Psycho*. Mais côté zombies Reiko se pose là, puisque si elle n'est pas seule à disposer de ce pouvoir de «zombiste», elle en s'en sert mieux que les autres – en réussissant notamment à se ressusciter elle-même à la fin du premier tome ! Au début, Reiko parvient à faire son petit commerce tranquillement, puis elle rencontre des adversaires de plus en plus puissants qui relancent continuellement l'intérêt de la série. L'auteur a rapidement compris qu'il n'irait pas très loin en se contentant d'accumuler les cas à élucider un par un, et dans certains épisodes l'héroïne n'apparaît même pas, de manière à mieux pouvoir mettre en place l'histoire des futures adversaires de Reiko. Ça commence par une tueuse en série que Reiko ne réussit à vaincre qu'en perdant sa propre vie... avant de se ressusciter, et de se retrouver confrontée à sa propre sœur, une autre zombiste surpuissante, qu'elle affronte avec une équipe faisant revenir sur terre des zombies du passé qui leur servent d'armes. Un des nombreux coups de génie de l'auteur est d'ailleurs que Reiko utilise comme mercenaire la tueuse en série qu'elle a eu tant de mal à battre : quelle équipe !
L'inventivité scénaristique est nécessaire pour tenir neuf tomes, mais ce n'est pas le seul intérêt de cette BD bien dégoulinante d'hémoglobine en noir et blanc. À première vue, le dessin est assez vulgaire, avec beaucoup de lycéennes ensanglantées et de cadavres titubants et menaçants, mais au fur et à mesure des tomes le trait s'affine : ça demeure bourrin, mais Mikamoto Rei a le don de jouer toujours un coup d'avance dans ses cases, en insérant un élément de l'action à venir – et ça surprend comme un effet de peur dans un film d'horreur !
C'est donc une BD que l'on conseillera aux petits comme aux grands... enfin surtout aux ados amateurs de bastons mystiques et tranchantes, ainsi qu'aux ados attardés qui veulent se défouler les neurones avec un manga pas trop prise de tête mais pas trop idiot non plus – venez vous-aussi louer du zombie mercenaire !

BORIS JEANNE

Reiko the Zombie Shop © MIKAMOTO Rei / Bunkasha / DOKI DOKI

Le Blog de Franquin
de Piak et Turalo, FOOLSTRIP

© Piak et Turalo / FOOLSTRIP

Dans son cimetière, Franquin s'ennuie. Accompagné de ses camarades décédés (Roba, Goscinny et quelques autres), celui-ci continue de dessiner mais la mort lui pèse car le succès de son vivant ne l'a pas suivi dans la tombe. Alors, pour s'occuper, conquérir un nouveau public et concurrencer Hergé toujours au top, l'auteur de Gaston décide de créer son propre blog et de participer à divers festivals de BD ouverts aux auteurs décédés.
Sur cette base farfelue, les deux auteurs, Éric Dérian (dont le premier album avait été préfacé par Franquin lui-même) et Piak, se permettent d'aller très loin dans l'humour absurde. Usant de multiples références depuis les chaussons marsupilami jusqu'au pyjama Z comme Zorglub, ceux-ci inventent la suite de la mythologie des plus célèbres noms de la BD tout en se moquant gentiment de leur pairs, auteurs de BD contemporains, blogueurs excentriques et fans de BD.
On s'amusera donc d'apprendre que Roba décédé est le roi des calembours... mortels, que Morris version cadavre finit les festivals bourré comme tous les autres auteurs et que Goscinny surfe sur les sites nécrophiles, ce qui pour un squelette n'est pas très grave. On découvrira également que les chasseurs de dédicaces du festival zombie Bédébile sont semblables à ceux que l'on connait aujourd'hui et que le conflit entre lecteurs de *Tintin* et de *Spirou* s'est étendu aux auteurs post-mortem amenant le squelette Hergé à subir les blagues potaches de la bande d'en face.
Initialement publié en ligne chaque jeudi par les éditions Foolstrip et maintenant disponible sous forme d'album, le blog de Franquin réussit le tour de force de rendre hommage au célébrissime auteur à qui il emprunte le nom bien connu tout en manipulant abondamment un humour sur le fil de bon goût fait de non-sens, d'absurde, de tendresse et d'énormément de dérision.
À lire avant que l'album ne soit interdit !

YANNICK LEJEUNE

The Goon
de Eric Powell, 5 tomes parus, DELCOURT

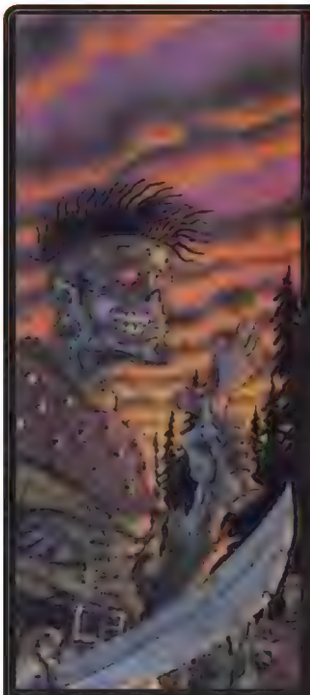
The goon, en français, c'est au choix, l'imbécile ou le gorille. En feuilletant les cinq tomes (à ce jour) de la série, on peut se demander si le héros de cette histoire n'est pas un peu les deux à la fois : une carrure de déménageur avec un petit pois dans la tête. Non, la caricature serait trop simple. Certes, Goon n'est pas du genre à louvoyer. Lorsqu'il faut aller corriger du mort-vivant, le colosse ne se fait pas prier, au risque de se jeter tout crû dans la gueule du loup. Mais en réalité, le point faible de Goon, c'est qu'il a un trop grand cœur. Sous des aspects de brute épaisse, il choisira en effet toujours le parti de la veuve et de l'orphelin. Son acolyte Franky, sorte de schtroumpf à lunettes grande gueule, peut en témoigner, lui que Goon a pris sous son aile pendant leur jeunesse.

Et on n'est jamais trop de deux pour se serrer les coudes, surtout dans une ville où l'insécurité est endémique. À l'ouest de Lonely Street, la banlieue n'est en effet plus très fréquentable, contrôlée par une véritable... armée de zombies ! Toutefois, les incursions des morts-vivants, dirigés par un prêtre légèrement dépravé, commencent à considérablement chauffer les oreilles de Goon. Une bataille à mort s'engage donc entre les forces du bien, c'est-à-dire Goon, et la ribambelle de créatures qui veulent prendre possession du centre-ville. Heureusement, grâce à ses gros bras, le lourdaud bienveillant les renvoie à chaque fois dans les cordes. Braves gens, vous pouvez dormir en paix... jusqu'à la prochaine alerte.

On l'a bien compris, *The Goon* est une pochade. Eric Powell a choisi de ne pas se prendre au sérieux, mais en le faisant très sérieusement. L'auteur possède en effet ce ton décalé, distillant situations improbables et tirades déjantées, digne des meilleures parodies. Tout y passe dans une moulinette infernale : zombies, profonds, araignée géante, loup-garou, sasquatch, démons, etc, etc., etc. Ça menace, ça chambre, ça provoque, ça s'énerve, ça tabasse et puis ça oublie tout autour d'une bonne bière au Norton's Pub. De l'action, de l'action et encore de l'action. À l'ancienne, quoi. Pas étonnant que l'aventure prenne place dans un décor années 30-40. Pourtant, malgré une structure du récit réglée comme du papier à musique, l'histoire est loin d'être figée. Ainsi, chaque épisode apporte en filigrane son lot de révélations sur le passé des héros, levant un peu plus le voile sur leurs motivations. Tout simplement jubilatoire.

© Eric Powell / DELCOURT

THIERRY LEMAIRE



© Olivier Milhiet / DELCOURT

Spoogue
de Olivier Milhiet, 3 tomes parus, DELCOURT

Comiques Tripes - *Quand on est Spoogue, un Glork au royaume de Kloug, on est fossoyeur et fier de l'être. Alors lorsque un stupide Hun arrogant fait s'élever les morts des tombes pour créer une armée de zombies semant le chaos à travers le pays, on est forcément titillé par l'envie de remettre toute cette tripaille en ordre...*

Ne nous y trompons pas, la trilogie *Spoogue* est bel et bien une aventure d'heroic fantasy. Elle est construite autour d'une quête impliquant de nombreux personnages, dans un espace imaginaire détaillé, limite cartographié, et propose des intrigues sous-jacentes. Une architecture assez classique depuis *La Quête de l'Oiseau du Temps*. À l'instar de son aînée, *Spoogue* instille une dose d'humour et de crasse à tout ça.
Mais c'est dans la manière de faire que l'on change de ton. Ici en effet, l'univers n'est

pas propret comme dans *Lanfeust de Troy* ; il reste toujours glauque et crado mais tourné en totale dérision. Ainsi le graphisme est élastique et les cadrages vertigineux au service d'une heroic fantasy passée dans un prisme cartoonesque.
Spoogue offre donc son lot de zombies débiles, de tripes à l'air et de références médiévales. À travers un bestiaire large, allant de la sorcière libidineuse au grand inquisiteur, en passant par le viking ou le démon revêche, la série se roule dans un humour bourrin à coup de hache dans la tête, et ça gicle avec un sadisme approprié ! La galerie est haute en couleurs, à l'image de son impulsif héros, le fossoyeur Spoogue, coupeur de tête, ou de son acolyte Albrecht, le bourreau dépressif.
Même si les zombies ne sont pas le sujet central du récit mais un prétexte pour développer un univers irrévérencieux et foldingue, ils trouvent là un rôle nouveau, sortis de leur contexte fantastico-horreur habituel, tout en ne perdant pas leur potentiel humoristique (jouer à balle avec une tête de mort-vivant demeure une activité fort plaisante).
Et ce n'est pas la fin, dont le dénouement tragi-comique fera penser à l'étrange film italien *Dellamorte Dellamore*, qui contredira cet état de fait : un zombie, c'est marrant et repoussant à la fois.

WAYNE

© Mathis et Martin / DELCOURT

Vincent, mon frère mort-vivant
de Jean-Marc Mathis et Thierry Martin, one-shot, SOLEIL

Un Conte de la Crypte - *L'enfance d'Antoine, garçon à l'imagination débordante, c'est avant tout jouer dans le cimetière avec Vincent, son grand frère. Même si ce dernier est un locataire des lieux – mort-vivant donc – Antoine n'en semble pas troublé pour autant...*

À travers la complicité d'Antoine et de Vincent, Mathis et Martin nous offrent une vision totalement décalée des histoires de zombies. En effet, plutôt que de sentir la putréfaction, le récit est gonflé de poésie et d'émotion. Car il faut l'avouer, Antoine se fiche pas mal que son abruti de frère soit un zombie ; il l'aime toujours, même comme ça !
C'est une autre sorte de tripes, non au sens premier, qu'étalent ici les auteurs, qui finalement utilisent ce conte pour évoquer la notion de croyance mais surtout le passage à l'âge adulte. Plutôt que les fées et les princes, ce one-shot utilise une icône moderne – le zombie – et parvient à l'adouber comme héros de fable à part entière, lui qui en était jusqu'alors souvent banni, du moins comme élément positif. À travers son parcours dans les limbes fantasmés du cimetière, Antoine connaîtra ainsi l'inéluctable conscience de la mort.
L'ensemble est servi par des références narratives classiques (le western, l'aventure, le complot...) et par des décors intrigants et peu communs dans un conte (les grandes architectures gothiques souterraines, prolongement du cimetière, s'étalent et s'étirent sur de grandes pages noires, mais on trouve aussi des éléments industriels, un laboratoire...). Jeux d'ombres, de masses de noirs ou de blancs (scène de la rivière) achèvent de structurer avec pureté la narration.
Cet irrévérencieux récit de portes mal fermées entre monde des vivants et royaume des morts fait appel à notre imagination d'enfant tout en considérant l'intelligence du jeune public. Ainsi, trasho-poétique, il n'est jamais niais ou édulcoré, et n'hésite pas à être cru, à mettre du sang, ne reniant pas ses références (la poursuite finale du jeune garçon par des zombies sur le son des «*manger*» est une scène classique dans les histoires de mort-vivants).
Une BD touchante qui prouve que l'on peut créer des émotions autres que le rire, la peur ou le dégoût avec un mort-vivant. Cette étrange potion donne cette unique fable lucide, à mi-chemin entre le conte initiatique et le récit morbide, profonde, belle, et inhabituelle dans le paysage «zombique». Le zombie aussi joliment utilisé s'en voit réhabilité !

WAYNE

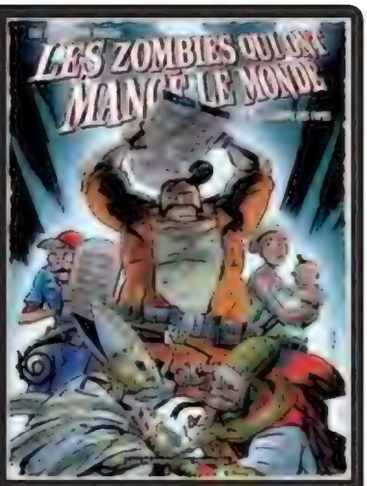
Swamp Thing
de Alan Moore, 3 intégrales chez DELCOURT (épuisées)

Tout le monde a oublié qu'avant d'être affublé pudiquement du qualificatif de «meilleur scénariste vivant», Alan Moore, l'auteur de *Watchmen* et de *Filles perdues*, était appelé «le maître de l'horreur». Il excelle dans le genre, en effet. *Swamp Thing* (la chose des marais) est l'une de ses meilleures œuvres. Longtemps inconnue en France – et pour cause : le genre horreur ne recueille pas les faveurs du public et des critiques –, l'œuvre commença à être traduite par Delcourt, avec des résultats de ventes décevants. Qui dit horreur dit morts-vivants à un moment ou un autre, et Moore consacre donc un certain nombre d'épisodes de *Swamp Thing* au sujet. Ses morts-vivants, cependant, sont à l'opposé du stéréotype du genre. Ils sont intelligents, calculateurs et manipulateurs, ils masquent leur apparence putréfiée... Bref, encore une fois, Moore réinvente un genre, de même qu'il le fait, toujours dans *Swamp Thing*, avec les mythes des vampires, du monstre, des fantômes, etc. Une BD d'un autre genre qui montre que l'horreur peut être sacrément intelligente.

EGON DRAGON

© Alan Moore / DELCOURT

Les Zombies qui ont mangé le monde
de Jerry Frissen et Guy Davis,
4 tomes parus,
HUMANOÏDES ASSOCIÉS



Un monde de zombies - *Drôle d'idée de proposer une série sur les zombies chez un éditeur dont les résurrections successives ont été funestement annoncées dès sa création... sur une stèle en guise de logo et avec quatre noms inscrits : Druillet, Moebius, Dionnet et Farkas.*

Rassurez-vous, les fondateurs des Humanoïdes Associés n'y sont pour rien, ils ne sont pas non plus mis en scène dans cette série d'anticipation mais on peut néanmoins affirmer que le Belge Thierry Frissen, qui en est le scénariste, a été un fervent lecteur de la revue mythique *Métal Hurlant* laissant ça et là des références bien senties (cf. le clin d'œil aux mangeurs de yaourts, en rapport avec un célèbre article de Philippe Manœuvre au début des années 1980). Aujourd'hui, Frissen vit à Los Angeles et c'est précisément dans cette mégapole américaine que se situe l'action des *Zombies qui ont mangé le monde*. Frissen envisage un futur proche (en 2064) en écho inversé de celui qui fut imaginé par Harry Harrison dans *Soleil Vert* et dont on tira un film traumatisant. Mais le monde décrit n'est pas plus optimiste pour autant. Seulement plus drôle. Dans sa société de demain, les morts et les vieillards ne sont pas recyclés par un leader de l'agro-alimentaire : les trépassés, jeunes comme vieux, deviennent systématiquement des zombies et sont à la charge de leur famille. La parabole est intéressante, elle est exploitée sous forme de cynisme et d'humour noir. Karl Neard, un gringalet fringué pour le safari aux fauves, est à la tête d'une agence de chasse aux zombies. Sa sœur le déteste mais est amoureuse de son meilleur ami, Freddy Merckx, immigré belge à l'allure de catcheur en jogging, et entouré d'une bande de brutes épaisses qui ne pensent qu'aux bastons virils. Si l'intrigue reste concentrée dans un cercle relativement familial, elle propose parfois des critiques à l'encontre de la religion et de la politique tout en restant avant tout burlesque. Thierry «Jerry» Frissen et Guy Davis dessinent une caricature de ce que serait demain selon un comique de situation très Simpson. Imparfaite, formée à l'origine de récits courts peut-être plus intéressants, leur série pourrait également être sujette à une adaptation animée. Un pilote est d'ailleurs visible sur le blog du Belge fou (http://jerryfrissen.blogspot.com), grand amateur de films cultes tel que *Repo Man* d'Alex Cox.

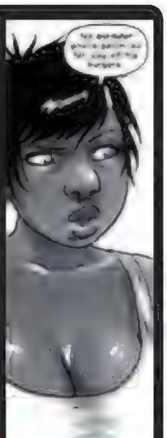
CHRISTIAN MARMONNIER

© Frissen et Davis / HUMANOÏDES ASSOCIÉS

The Abandoned
de Ross Campbell, 2 tomes parus, TOKYOPOP (en Anglais)

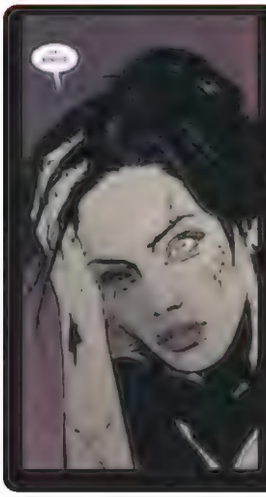
Non encore traduit en France (mais cela ne saurait tarder), *The Abandoned* est une histoire de jeunes gens vivant légèrement en marge de la société, dans une petite ville des États-Unis, et soudainement confrontés à une invasion de zombies.
Le traitement du sujet est novateur, et surtout les personnages diffèrent des classiques du genre, en ce qu'ils n'ont rien de classique. Ou comment le bizarre affronte l'encore plus étrange. L'histoire pourrait se résumer ainsi : de jeunes goths lesbiennes peu vêtues se battent contre des zombies. Un synopsis qui ne manquera pas d'être attirant pour certains ! Ross Campbel est un jeune dessinateur américain indépendant, mais contrairement à bon nombre de ses collègues, son trait est fin et assuré, précis, presque chirurgical, ce qui sied bien aux quelques scènes gores de l'album. Là où les histoires traditionnelles de zombies usent du flou artistique pour illustrer les chairs, Ross Campbell, lui, soigne les détails.
En dehors des scènes d'action, le dessin de Campbell est également empreint d'émotion, tridimensionnel. Son découpage est sans faille, ses dialogues justes. Bref, voici une BD «indé» qui ferait pâlir de jalousie les plus grands pros. Signalons également ses autres œuvres, qui mettent en scène d'autres personnages hors normes : *Wet Moon* (trois volumes), un groupe de jeunes punkettes vivent leurs aventures de jeunes adultes, avec leurs joies et leurs tourments dans l'Amérique profonde, et *Water Baby*, une histoire de handicap et d'amitié dans le monde du surf.

EGON DRAGON



WATER BABY

© Ross Campbell / TOKYOPOP



© Raffaele / HUMANOIDES ASSOCIÉS

Fragile
de Stefano Raffaele,
3 tomes parus, HUMANOÏDES ASSOCIÉS

Denrée périssable - *Des zombies, un monde complètement déstructuré, un groupe de survivants et de méchants militaires qui en savent plus long qu'ils ne l'avouent.* Fragile *semble l'énième resucée du dernier film de zombie. C'est loin d'être aussi simple.*

Stefano Raffaele, formidable dessinateur italien connu des lecteurs de comics pour ses prestations aux côtés du scénariste Fabian Nicieza sur *The Blackburn Covenant* ou *Hawkeye*, déboulait avec *Fragile* dans le marché fort différent du franco-belge.
Avec son thème post-apocalyptique, ses héros musculeux et ses jolies bimbos un brin fardées, Stéfano Raffaele imposait une narration plus lâche, qui donnait la part belle aux grandes cases et gros plans. De fait, *Fragile* a été réalisé au format comics, et les Humanoïdes Associés l'ont, à tort, publié en trois albums (nul doute qu'aujourd'hui, ils profiteraient du format «Humanos Pocket»). Pourtant, Raffaele dépasse, et de loin, les clichés du genre zombie. Les personnages sont attachants, les militaires s'avèrent de vrais super-vilains de *pulps* désireux d'être des super-soldats (autre mythe de la BD américaine), le personnage de transsexuel devient une parabole intéressante de la transformation corporelle, et un écho décalé au thème du mort-vivant. Raffaele déploie sa science de la mise en scène et du dynamisme, et si son trait peut paraître froid (ce n'est pas un mal pour une histoire de cadavres...), il fait merveille pour l'action et le suspense. Le marché français ne s'y est pas trompé, puisque Christophe Bec s'est associé à l'artiste italien pour des histoires de fantômes, *Pandémonium* ou *Sarah*. *Fragile*, relecture du mythe, réinterprétation du genre, parvient à glisser sentiment et humour dans un récit *a priori* codifié. À redécouvrir.

JEAN-MARC LAINE

Mort Cinder
de Hector German Oesterheld et Alberto Breccia, VERTIGE GRAPHIC

Ezra Winston, un antiquaire du cœur de Londres, se retrouve impliqué par hasard dans une conspiration effroyable fomentée par le professeur Angus. Pour asservir l'humanité, le sinistre scientifique met au point des serviteurs zombies au regard de plomb. Dans sa fuite, Ezra Winston perçoit un appel émanant de la tombe de Mort Cinder, un ancien criminel devenu une sorte de gardien du temps mort-vivant. En dépit de ses poursuivants, le vieil Ezra parvient à arracher à sa sépulture celui par lequel il parviendra à défaire les sombres projets du professeur. D'aventures en aventures, de résurrections en résurrections, ce tandem – car Mort Cinder meurt à plusieurs reprises –, affranchit les lois du temps pour résoudre différentes énigmes abandonnées par l'Histoire et défaire les menaces tapies dans les autres plans de la réalité.
Cette série rééditée par les éditions Vertige Graphic s'impose par la force de ses renvois vers l'univers lovecraftien et l'expressionnisme allemand. Le noir et blanc, littéralement sculpté au stylet par Breccia, évoque les lumières du *Cabinet du docteur Caligari* ainsi que tout un pan du cinéma fantastique allant de Dryer à Lang. On devine sous les traits de Mort Cinder ce même regard que celui de Boris Karloff dans son interprétation de la créature de Frankenstein. Breccia expérimente nombre de techniques graphiques pour accommoder l'étrangeté de l'univers de Oesterheld : carte à gratter, découpages, empreintes, mélanges de colles et d'encre... Un univers où pointe une angoisse profonde de la perte identitaire ainsi qu'une dénonciation de toute forme d'autocratie, et particulièrement celles qui ont jalonné l'histoire contemporaine de l'Argentine.

© Oesterheld et Breccia / VERTIGE GRAPHIC

Si le récit souffre aujourd'hui des contraintes hebdomadaires dans lesquelles il fut formaté au début des années 1960, il n'en reste pas moins une référence de la bande dessinée fantastique. À partir de ce laboratoire graphique que fut *Mort Cinder*, Oesterheld et Breccia reprennent à leur compte *L'Eternaute*, une série originalement créée par Lopez dont les éditions Vertige Graphic rééditera sous peu les premières aventures. Plus tard, après la disparition d'Oesterheld, le dessinateur se consacre à la mise en image de nouvelles d'Egard Allan Poe et d'Howard Philips Lovecraft. Son cycle de Cthulhu est certainement la meilleure adaptation jamais réalisée autour du mythe du même nom (compilées par les éditions Rackham). Mais c'est surtout à travers *Perramus* que l'on peut considérer à bien des égards comme héritier de *Mort Cinder*, que le dessinateur argentin atteint l'apogée de ses expérimentations.

KAMIL PLEWA

Le blog de Peeters
de Frederik Peeters :
www.portraitsaslivingdeads.blogspot.com

© Ronald Reagan by Frederik Peeters

Peeters exhume les stars - *Depuis le début du mois de septembre, l'auteur de* Lupus *dessine sur son blog un zombie tous les deux jours.* «À la base, c'était surtout pour faire des gammes quotidiennes à l'aquarelle. Dessiner des zombies «réalistes», c'est assez compliqué. Il faut y insuffler de la vie, si je puis dire, faire ressentir la mort par touches, par maladresses. La mort vivante, ce n'est pas forcément évident à attraper comme nuance.»

Là où ça se complique, c'est que le dessinateur a choisi de représenter des personnalités ayant existé. «*Je respecte toutes les versions officielles de la mort de ces gens. Je suis sûr qu'il y a quelques visiteurs du blog qui sont allés s'informer sur la vie de ceux qu'ils ne connaissaient pas, sur leur mort mystérieuse ou rocambolesque. Amelia Earhart par exemple, ou Jayne Mansfield, ou Pierre Curie... C'est très didactique ! D'ailleurs, il faudrait que je demande un sponsoring à Wikipédia.*»
Mais pourquoi avoir choisi des personnes connues ? «*Pour le côté primaire dérangeant de la chose et parce que ces gens constituent notre histoire commune. Cela peut provoquer toutes sortes de réactions et de réflexions. On peut y trouver une parabole sur la mort qui nous hante, sur la célébration des célébrités disparues, ou même sur notre mentalité d'européen, parfois effrayé par l'avenir, d'autant plus fier de son passé glorieux qu'il sent qu'il lui échappe, vous voyez je m'égare complètement en conjectures, voilà précisément ce qui m'amuse là-dedans.*» Et cette galerie de portraits ne fait pas réfléchir que les visiteurs, elle questionne aussi son auteur. «*J'ai constaté que j'avais une limite. Sharon Tate. Elle était superbe, j'aurais adoré la faire. Mais je bute sur le huitième mois de grossesse. Huit mois de grossesse poignardés des dizaines de fois, je dois avouer, graphiquement, je rends les armes.*»
Si Frederik Peeters parle d'une éventuelle exposition de ces dessins lors du prochain festival de Lausanne dont il est l'invité d'honneur, il n'a pas encore décidé de la date de la mort du blog. «*Quand j'aurai le sentiment d'avoir fait le tour, je m'en prendrais peut-être à des vivants d'aujourd'hui. Toutes ces célébrités de pacotille devenant une armée de morts-vivants, cela ouvre quelques perspectives intéressantes. Je devrais inventer le destin de chacun, lui réserver une mort personnalisée. Et je ne donnerais que les informations graphiques, les séquelles physiques. Chaque visiteur en tirera ses propres déductions... J'en souris d'avance.*»

THIERRY CEMAIRE

Remains
de Kieron Dwyer et Steve Niles, 1 tome paru,
BAMBOO ANGLE COMICS

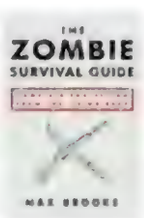
Buffet froid - *Quand les zombies hantent les rues, que les portes du casino sont fermées, le frigo plein et la chambre forte ouverte, il ne reste qu'une chose à faire : taquiner le bandit manchot. Et vider quelques cartouches sur les morts-vivants qui rôdent!*

Steve Niles s'est fait connaître, au début des années 2000, avec des récits d'horreur qui revisitaient les grands monstres (sacrés) du fantastique : vampires, fantômes, morts-vivants... Rouage essentiel du renouveau du surnaturel dans un marché américain où les super-héros sont traumatisés par le 11 septembre, Steve Niles a empilé les succès (et les traductions chez nous) : *30 Jours de nuit*, *Bigfoot*, *Criminal Macabre*, *Freaks of the Heartland*, ou encore *Fused*, *Lurkers* ou *Giant Monster*. Gouailleur à la Tarantino (dont il a le physique de porte-flingue et le sourire un brin sadique), il devient incontournable en matière de fantastique, et son nom fait vendre.
Kieron Dwyer, gendre de John Byrne, fait partie de cette jeune génération d'auteurs (*Fraction*, *Remender*...) *mainstream* par leurs sujets de prédilections, mais indépendants par leur recherche de liberté. Après des années d'illustration et de comics (*Captain America*, *Torch of Liberty*, *Avengers*...), Dwyer dessine *Last of the Independents* sur scénario de Matt Fraction, puis *Remains* avec Steve Niles, et participe à *Sea of Red* avec Remender.
Dans *Remains*, publié en français dans la collection «Angle Comics» de Bamboo, les compères reprennent le principe du *buddy movie*, mais en huis-clos : les deux héros, coincés dans un casino cerné de zombies, se détestent cordialement. Facile de survivre aux morts-vivants ! Mais survivre l'un à l'autre ? Le dessin virtuose de Dwyer, aussi doué avec un pinceau qu'avec un ordinateur, génère des effets incroyables dans une narration particulièrement efficace. Ses personnages expressifs servent l'humour noir et le mauvais esprit du récit, une pochade méchante, irrésistible.
J-M L.

Comment se protéger des zombies ?

Vous avez vus les films, vous avez lu les BD, et vous savez donc qu`il ne fait pas bon tomber entre les... euh... dents d`une horde de zombies affamés. Comment se préparer efficacement ? Quelques ouvrages donnent les réponses.

Le meilleur d'entre eux est sans doute *The Zombie Survival Guide : Complete protection from the Living Dead*, par Max Brooks. (Oui, c'est le fils de Mel). Cet ouvrage sobre mais dense décrit avec un premier degré solide tout ce qu'il faut faire et ne pas faire lorsqu'on se trouve face à une horde de morts-vivants. Le résultat est tout simplement hilarant. Le livre (qui n'existe pour l'instant qu'en Anglais) traite le sujet avec un tel sérieux qu'il en devient jubilatoire. (Comme le faisait dire Gotlib à l'un de ses personnages : «*L'Humour est un sujet trop important pour être laissé entre les mains de rigolos*»).
L'auteur s'inspire de quantité des films et de littérature du genre pour en sublimer les clichés et apporter explications scientifiques, trucs et astuces, afin de résister aux zombies. Ce qui n'a pas marché, ce qui marche, etc. Ce faisant, il nous fournit l'explication «scientifique» du phénomène zombie[1] : il s'agit de l'infection par un virus (extra-terrestre ?), le Solanum, qui anime les tissus morts et les fait bouger, les poussant à la recherche de chair fraîche. Cette explication scientifique est... disséquée en détail afin de comprendre les zombies et de fournir les meilleurs moyens de les combattre ou d'y échapper : ils sont lents et maladroits, soyez rapides et adroits, utilisez des terrains accidentés, des armes faciles à manier, etc. Fort du succès de ce livre indispensable – vous en conviendrez –, l'éditeur lui a adjoint des petits frères : *The Zombie Survival Guide Deck* (un ensemble de cartes aide-mémoire sur les tactiques de résistance face aux zombies. Pratique, pour réviser dans un coin sombre, à la lueur d'une lampe de poche.), *The Zombie Survival Notes Mini Journal* et *The Zombie Survival Guide : Recorded Attacks*. Dans le même domaine, signalons également le Centre de Protection Européen contre les attaques de morts-vivants : www.cepcam.org. (On n'est jamais trop préparé).
Maintenant, si vous le permettez, ce rédacteur a d'autres choses à faire, clouer quelques planches épaisses sur ses fenêtres par exemple.
OLIVIER THIERRY



[1] En littérature, tout au moins, car en réalité, le zombie (ou zombi) est lié à l'ingestion de drogues diverses dans la culture créole, et à d'autres facteurs, dans l'Europe du Moyen-âge, qui comportait également ses propres morts-vivants.

zoom ciné

Two Lovers de James Gray
En trois films seulement, James Gray s'est imposé comme un des cinéastes les plus doués de sa génération. Pour la première fois, il délaisse le polar, son genre de prédilection pour se pencher sur le désespoir sentimental d'un homme bipolaire tombant amoureux de sa voisine, tandis qu'il se laisse aimer par une autre fille. Le réalisateur confirme cependant son obsession pour le sens tragique et funèbre dostoïevskien. *Two Lovers*, c'est un peu *La Nuit nous appartient* côté mélo. Redite ? Nullement ! Même si les flingues se taisent pour de bon, Gray n'a rien perdu de son génie à saisir l'intense tumulte de son héros, campé par un Joaquin Phoenix impérial. Jusqu'à un final, incroyable, où détresse et *happy end* cohabitent. Magistral.
Le 19 novembre

Fly Me to the Moon de Ben Stassen
Trois mouches embarquent discrètement dans le premier vol vers la lune avec les astronautes Armstrong, Aldrin et Collins. Un petit pas estimable pour le divertissement à destination des enfants, *Fly Me to the Moon* l'est assurément. Un grand pas pour le 7e art ? Cela reste à voir. Spécialement conçu pour être projeté en 3D, le film de Ben Stassen est l'occasion de se rendre compte de l'avancée technologique du cinéma en relief. Plus circonspect nous serons, en revanche sur l'humour assez vaseux. Si Ben Stassen a peut-être inventé le cinéma du futur, lui donner ses lettres de noblesse reviendra à d'autres cinéastes...
Exclusivement en 3D. Jusqu'à fin juin 2009 à la Géode (Paris).

Quantum of Solace de Marc Foster

© Sony Pictures Releasing France

Le dernier Bond est à l'image de son interprète : sombre, véloce et prêt à en découdre avec le monde entier. À ce titre, la première moitié du film est fantastique pour sa sèche brutalité. C'est d'autant plus regrettable que l'intrigue s'étiole artificiellement à mi-chemin et Marc Foster louche un peu trop sur la copie de Jason Bourne sans avoir le talent de Paul Greengrass pour saisir l'urgence. Ces réserves mises à part, la volonté de *Quantum of Solace* à assurer le spectacle coûte que coûte est à saluer. Au final, cet épisode est une bonne transition pour imposer un Bond plus adulte et actuel depuis le *reboot* réussi de *Casino Royale*.
Le 31 octobre

JULIEN FOUSSEREAU

Largo Winch se rachète une conduite au cinéma

Après la mini-série *XIII* diffusée dernièrement sur Canal +, c'est au tour de *Largo Winch*, l'autre BD phare de Jean Van Hamme, de s'animer sur l'écran (sortie : le 17 décembre). Le grand, cette fois-ci. Non sans élégance et une réussite certaine.

Largo Winch © PE - Photo : Thomas Brémond

Largo Winch déboule le 17 décembre prochain dans les salles. Cette sortie pourrait presque être interprétée comme la reconnaissance par le grand public de l'œuvre du scénariste BD Jean Van Hamme. Connu mais peut-être pas autant que des fleurons comme *XIII* ou *Thorgal*, *Largo Winch* narre l'extraordinaire destin d'un enfant de la balle yougoslave bombardé à 26 ans empereur d'une multinationale. Tout l'intérêt de cette série repose essentiellement sur le travail conséquent de vulgarisation des pratiques de la haute finance et la dramatisation de celles-ci via le cocktail gentiment trivial «machination, action saignante et p'tites pépés». Tant que la BD parvenait à maintenir ce fragile équilibre narratif associé à la mise en image dynamique et efficace de Philippe Francq, *Largo Winch* parvenait à produire des histoires musclées et enrichissantes (on pense au diptyque *H* / *Dutch Connection*) où le contraste entre la froideur quasi-clinique du milieu d'affaires se faisait agréablement malmener par ce James Bond des affaires atypique et bagarreur. Tout ceci, Jérôme Salle l'a parfaitement assimilé pour sa transposition cinéma. Le réalisateur est parvenu à adapter intelligemment l'esprit de la BD en condensant en près de deux heures pas moins de quatre albums (*L'Héritier* / *Le Groupe W* et *O.P.A* / *Business Blues*, incontestablement les meilleurs). Bien entendu, adaptation rime avec trahison et certaines libertés prises avec la bande dessinée pourraient bien conduire les puristes à rugir de colère. On pense à la simplification des combats financiers ou encore l'éradication pure et simple d'acolytes...
Malgré cela, *Largo Winch* version ciné tient bien la route. Salle ajuste l'univers Winch au monde d'aujourd'hui – Bye bye New York ! Bonjour Hong-Kong ! – pour finalement respecter l'essentiel de la mythologie (le complot autour de l'assassinat de Nerio, le père adoptif de Largo, le jeu de dupes autour d'une tentative de rachat sauvage). Il va même au-delà du cahier des charges en dégraissant le matériau de base d'éléments comiques de la BD potentiellement gênants à l'écran comme Simon Ovronnaz, le *sidekick* obsédé de Largo et il met l'accent sur la solitude d'un bourlingueur au destin programmé. Paradoxalement, *Largo Winch* tire davantage son épingle du jeu des confrontations héritier / mentor placées sous le signe de la fascination / répulsion que des morceaux de bravoure un tantinet convenus.
En ce sens, il faut saluer la qualité du casting. Miki Manojlovic, Kristin Scott-Thomas ou Anne Consigny, tous s'en tirent à bon compte ; sans oublier Tomer Sisley. Dans le rôle-titre, il conjugue élégance et animalité pour mieux s'imposer avec classe. Si le film rencontrait le succès en salles, il y a fort à parier que le milliardaire rebelle reviendrait dans de nouvelles aventures. Et en dépit de quelques réserves, on a envie d'y croire.

JULIEN FOUSSEREAU

NB : Philippe Francq, dessinateur de *Largo Winch*, nous a d'ailleurs confié que le script du 2e film est déjà prêt.

L'Étrange Blu-ray de Mr Jack

***What`s this ? What`s this ?* Le film d`animation en volumes de Henry Selick et Tim Burton enfin disponible dans une édition haute définition à la hauteur de ce chef d`œuvre intemporel...**

Les relations entre Tim Burton et Walt Disney Studios ont toujours été pour le moins ambiguës. Burton fut d'abord embauché au début des années 1980 dans le mythique département animation avant de démissionner pour divergences artistiques (notamment à propos du *character designing* de *Rox & Rouky*). Devenu une décennie plus tard incontournable avec *Edward aux mains d'argent* et *Batman*, Burton fut rappelé au bon souvenir de la firme aux grandes oreilles. Le cinéaste exhuma alors le poème *The Nightmare Before Christmas*, relecture très personnelle de *How the Grinch Stole Christmas* du Dr Seuss, dans lequel Jack Skellington, squelette roi de la terreur et fatigué par sa condition se rêvait Père Noël à la place du Père Noël. Mr Jack était né.

© gamersgallery.com / Disney Enterprises, Inc. All Rights Reserved.

Certes, Burton n'a pas, à proprement parler, réalisé *L'Etrange Noël de Mr Jack*. Cependant, sa paternité ne faisait aucun doute. Pas seulement pour sa totale implication, quantifiable par la montagne de dessins de production, mais aussi pour la tonalité macabrement joyeuse du film, sans oublier, bien sûr, les compositions démentielles de Danny Elfman. En d'autres termes, Tim Burton décidait et Henry Selick exécutait. Et quelle exécution !

Avec *L'Étrange Noël de Mr Jack*, c'était tout un artisanat cinématographique qui était poussé dans ses derniers retranchements. De la fluidité de l'animation aux mouvements d'appareil d'une extrême complexité en passant par la gestion de la brume et des liquides, Henry Selick bouleversait durablement la technique du *stop motion* et insufflait comme rarement la vie dans ses figurines.

© Disney Enterprises, Inc. All Rights Reserved

Cette vie, peu de monde a su la voir lorsque le film déboula sur les écrans en 1993... à commencer par Walt Disney Studios qui jugea plus prudent de le sortir sous sa division «adulte» Touchstone Pictures. Il ne fit pas réellement d'étincelles au box-office et s'ensuivit une décennie un peu honteuse d'exploitation vidéo. Pendant ce temps, le film acquit une dimension culte qui n'allait pas se démentir...

À tout seigneur, tout honneur. Après sa ressortie salles en 3D et des attractions dans les parcs Disneyland, *L'Étrange Noël de Mr Jack* bénéficie du prestige d'une édition en haute définition. Et c'est un pur bonheur que de redécouvrir l'incroyable vivacité de ce spectacle telle qu'elle nous avait été présentée 15 ans plus tôt. Côté textures et variations chromatiques extrêmes, c'est juste du jamais vu ! Pour ce qui est des suppléments, les fans de Burton ne sont pas oubliés avec, entre autres choses, un solide commentaire audio, son court-métrage *Vincent* et la version intégrale de *Frankenweenie* (qu'il compte *remaker* en long).

Vous l'aurez compris, ce Blu-ray rend honneur au travail des auteurs et constitue un excellent cadeau de fin d'année.

JULIEN FOUSSEREAU

L'ÉTRANGE NOËL DE MONSIEUR JACK
(THE NIGHTMARE BEFORE CHRISTMAS)
PRODUCTEUR : TIM BURTON
RÉALISATEUR : HENRY SELICK
MUSIQUE : DANNY ELFMAN
DVD BLU-RAY **30 €**

ZOOM DVD

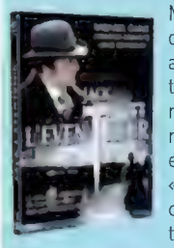
California Dreamin' de Cristian Nemescu

Alors que *California Dreamin'* était en plein montage, Cristian Nemescu, son réalisateur, se tuait dans un accident de voiture ; un fait-divers essentiel pour mieux comprendre et *in fine* accepter les faiblesses de ce film roumain. Car *California Dreamin'* s'apparente à un matériau brut qui aurait nécessité un bon polissage. Les comédiens ont beau être tous remarquables, ce n'est pas toujours suffisant pour tenir 2H30. C'est d'autant plus triste que le premier court de Nemescu, au programme de ce DVD, laissait pourtant entrevoir un talent et un regard singuliers.
Un DVD Bodega. Dans les bacs.

Le Casanova de Fellini

Parce que la figure de Giacomo Casanova l'insupportait au plus haut point, Fellini aura mis tout son sens de la démesure visuelle pour vomir sa haine du charmeur. Dans cette succession de tableaux vivants irradiés par une poésie funèbre à couper le souffle, Fellini, en cinéaste démiurge et omniscient, déchaîne les éléments et ne le lâche plus d'une semelle tout au long de son étrange voyage physique et intérieur. Pour contenir le film le plus fou de son auteur, Carlotta sort un premier Blu-ray de haute tenue accompagné de suppléments irréprochables.
Un Blu-ray Carlotta. Dans les bacs.

Jack l'Éventreur de David Wickes



Malgré un intertitre d'ouverture annonçant une théorie cohérente reposant sur des rapports d'époque et des ouvrages de «Ripperologues» chevronnés, ce téléfilm anglais n'échappe pas aux excès de surdramatisation avec ses *cliffhangers* calés pour les coupures pub. Cela dit, ce divertissement bénéficie du savoir-faire anglais avec sa reconstitution remarquable du Londres victorien et de la présence de l'impeccable Michael Caine. De quoi patienter jusqu'à une adaptation digne de ce nom de *From Hell* d'Alan Moore...
Un DVD Opening. Sortie le 5 Novembre.

JULIEN FOUSSEREAU

ZOOM comics

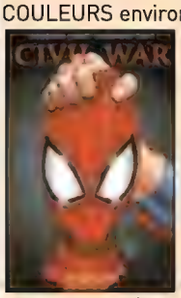
Green Arrow, T.1, d'Andy Diggle et Jock, PANINI, COLL. DC HEROES, 144 P. COULEURS, 13 €

Les deux auteurs de la série *Losers* (un thriller plein de barbouzes) revisitent les origines de l'archer gauchiste de l'univers DC. Le jeune milliardaire Oliver Queen affronte de méchants narco-trafiquants. Un récit musclé au graphisme sec et délirant.

Fear Agent, T.3, Le Dernier adieu, de Rick Remender et Tony Moore, AKILÉOS, 96 P. COULEURS, 15 €

Produit par deux représentants de la jeune génération *comics*, Rick «*Night Mary, Punisher*» Remender et Tony «*Walking Dead*» Moore, *Fear Agent* revient à la vieille SF des magazines *pulps*, pleine de fusées suppositoires et de poulpes extraterrestres aux yeux globuleux. Savoureux et frénétique. Ce tome 3 revient sur les origines du héros et du corps d'élite spatial auquel il appartient.

Civil War, T.1 à 3, collectif, PANINI, COLL. MARVEL DE LUXE, 300 P. COULEURS environ, 28 € pièce



Civil War est un des gros événements récents chez Marvel : les héros doivent choisir entre se faire recenser ou rentrer dans la clandestinité. Orchestré par Mark Millar, ce *cross-over* a des conséquences sérieuses sur les héros (Spidey dévoile son identité, Cap America est abattu). Ces trois volumes luxueux reprennent les épisodes essentiels. Signalons l'édition en coffret, avec des bonus.

Insomnie et autres histoires, d'Adrian Tomine, DELCOURT, 104 P. COULEURS, 13,95 €

Les éditions Delcourt continue leur exploration du petit monde des indépendants américains. Adrian Tomine devrait plaire à ceux qui ne jurent

Le futur de l'imparfait

Attention, chef d'œuvre. Si vous ne connaissez rien à la BD, ou si vous voulez en offrir à des néophytes, précipitez-vous sur celle-ci : *Loin d'être parfait* est un album mal nommé, tant la virtuosité du scénario, des dessins et des dialogues est grande. Adrian Tomine, au sommet de son art.

© Adrian Tomine / DELCOURT

Loin d'être parfait, le nouveau recueil d'Adrian Tomine à être publié en France, est le plus abouti et le plus impressionnant. Pour ceux qui ne le connaîtraient pas, Adrian Tomine est un petit prodige, le plus franco-belge des auteurs américains (ce qui ne manque pas d'ironie, car il est en réalité coréen-américain). Après des débuts à compte d'auteur, à la fin des années 80, publiant de courtes histoires indépendantes, il est repéré par la fameuse et fort respectée maison d'édition canadienne Drawn & Quarterly. Il commencera à y publier son comic, *Optic Nerve*, à raison d'environ un numéro par an[1]. Il en réalise lui-même le scénario et les dessins. Le bouche à oreille faisant son effet, il acquiert rapidement une forte renommée auprès des critiques et des autres auteurs. Même s'il produit peu, il est désormais reconnu comme l'un des très grands. Il fournit d'ailleurs aujourd'hui de temps à autre des couvertures pour le fameux magazine intellectuel *The New Yorker* (rejoignant ainsi d'autres grands tels Sempé, Chris Ware, Seth...).

Les histoires d'Adrian Tomine sont souvent courtes et introspectives. On suit une tranche de vie d'un personnage en proie à un changement, des interrogations, une aliénation et des remises en question souvent sévères.
Le dessin de Tomine est d'une sobriété mais d'une justesse et d'une émotion étonnantes. Quant à ses dialogues, ils sont d'une intelligence rare et font mouche à chaque fois. Ceci fait que ses œuvres sont de celles qui se lisent, se relisent et se méditent. Après en avoir refermé la dernière page, le silence qui suit est également d'Adrian Tomine.

Loin d'être parfait est, à l'origine, publié dans trois numéros d'*Optic Nerve* (numéros 9 à 11), repris ensuite en un volume de 108 pages, et traduit aujourd'hui en Français. On suit les pérégrinations de Ben Tanaka, jeune gérant d'un cinéma de quartier, à Seattle. Il entretient une relation troublée avec sa petite amie, Miko. Ben est attiré par les femmes blanches et blondes. Miko est pleinement enracinée dans la culture asiatico-américaine et ne fréquente quasiment que des asiatiques. La meilleure amie de Ben, Alice, est une lesbienne pleine d'humour et la langue bien pendue. Et surtout, Ben est éternellement sarcastique, insatisfait, n'appréciant pas à sa juste valeur ce qu'il a (jusqu'à ce qu'il le perde). En fait, la liste des petits (et grands) défauts de Ben est longue, très longue. Ben est humain. Le lecteur aussi. Les œuvres de Tomine agissent souvent comme un miroir.

Miko part pour New-York pour six mois. Cela sera l'occasion pour tous les personnages de redistribuer les cartes et de changer leurs rôles. Initialement sûr de lui, Ben va petit-à-petit réaliser nombre de ses défauts, ses erreurs ; son monde va s'écrouler. Petit-à-petit. À moins qu'il ne se soit déjà effondré, mais que Ben ait tardé à s'en apercevoir. L'évolution psychologique de cet album est poignante. Pas d'action, pas d'artifice. Juste des dialogues et des situations si justes, si purs, qu'on a l'impression de vivre l'histoire. Les personnages sur la page deviennent plus réels même que les gens que l'on connaît. C'est là le talent d'Adrian Tomine.
Il y aurait beaucoup d'autres choses à dire sur cet album, qui touche à bien des thèmes : la race, la sexualité, la fidélité, le rapport à l'autre, les errements... Nous préférons nous taire ici et vous laisser le plaisir de vous faire votre propre opinion.

OLIVIER THIERRY

[1] Le dernier en date est le numéro 11, de novembre 2007.

LOIN D'ÊTRE PARFAIT
D'ADRIAN TOMINE
ÉDITIONS DELCOURT
COLL OUTSIDER
192 P. N&B
SORTIE EN NOVEMBRE 14,95€

Entretien avec Adrian Tomine

Adrian Tomine sera invité d'honneur au Festival d'Angoulême 2009. Nous lui avons posé quelques questions.

Ben, Miko, Alice : sont-ce des personnages que vous connaissez et que vous avez observés, ou des personnages inventés ?
Ils sont tous trois essentiellement fictifs. Si tant est qu'un personnage le soit vraiment. Ils sont basés à la fois sur l'invention et l'observation. Cependant, d'une certaine manière, ils sont basés également sur moi-même.

Quel est le problème principal de Ben ?
C'est une question à laquelle il est difficile de répondre, car c'est comme si je disais à quelqu'un ce qu'il devrait voir dans un test de Rorschach.

Quelles sont les réactions des lecteurs que vous rencontrez lors de festivals et séances de dédicaces ?
Elles sont très variées, allant d'un extrême à l'autre : de très positives à très négatives. Les deux extrêmes me surprennent toujours. Certaines personnes m'ont dit que *Shortcomings* [le titre original de *Loin d'être parfait*] avait causé une dispute au sein de leur couple, et, de manière un peu perverse, je trouve cela gratifiant.

Lorsque vous avez démarré, vous étiez presque encore adolescent et vous écriviez beaucoup à ce sujet. Vous êtes maintenant plus âgé. Quels sont les thèmes qui vous attirent désormais davantage ?
Je ne veux pas trop dévoiler ce que sera ma prochaine œuvre. Mais il est vrai que j'ai beaucoup changé par rapport à il y a 10 ans, et ce que je peux dire, c'est que ma motivation créative a énormément évolué. Je suis maintenant davantage soucieux de la façon dont mon œuvre sera accueillie et perçue, plutôt que de la façon dont moi je serai perçu en tant que personne.

PROPOS RECUEILLIS PAR OLIVIER THIERRY

© Tomine

DONC C'EST UN PROBLÈME ENTRE TOI ET TOI ? TU VEUX QUE JE TE DISE ? T'AS ENCORE DU BOULOT.
ÉCOUTE-MOI BIEN.
SI JE VOULAIS, JE POURRAIS ÊTRE VRAIMENT HONNÊTE AVEC TOI. MAIS JE SUIS PAS SÛRE QUE TU PUISSES T'EN REMETTRE.
© Adrian Tomine / DELCOURT

Tomine le solitaire

Adrian Tomine est né à Sacramento en 1974. Ses parents ayant divorcé alors qu'il n'avait qu'un an, il vit avec sa mère. Peu intégré aux autres enfants de son âge, il grandit solitaire, puis passe un an avec sa mère en Europe à l'âge de 12 ans. Il séjournera en Belgique, Allemagne, Angleterre. La barrière de la langue renforce sa solitude et il n'a aucun ami. Il se met à dessiner très tôt. Son caractère introverti le fait observer les autres, plutôt qu'interagir avec eux, et il devient maître dans l'art de percevoir et intellectualiser les relations et les sentiments.
Après quelques essais de dessins à diverses fins estudiantines (il fait alors des études de Lettres à Berkeley, en Californie), il réalise et publie lui-même un «mini-comic» : *Optic Nerve* (première mouture), qu'il tire à 25 exemplaires. Le contenu est réalisé au stylo à bille !
De fil en aiguille, son talent est reconnu, il décroche bourse et aides jusqu'à ce que, installé à Seattle, il soit approché par l'éditeur Drawn & Quarterly. Les premiers numéros d'*Optic Nerve* (deuxième mouture) présentent de courtes histoires allant de deux à une trentaine de pages, montrant des tranches de vie de divers protagonistes. Celles-ci n'ont souvent pas de fin : Tomine laisse le lecteur interpréter et inventer sa propre fin. Les personnages et les situations sont divers, mais toujours proches : couples ayant rompus, adolescents en mal d'identité, adulte solitaire, flirts maladroits, témoins de scènes bizarres, expérimentateurs de situations ambigües. Chacun s'y retrouvera. OT

Tomine : repères de lecture (en France)

- *Les Yeux à vif* (1998, DELCOURT, épuisé)
- *32 Histoires* (premiers travaux, 2004, SEUIL)
- *Blonde Platine* (2003, SEUIL)
- *Insomnie et autres histoires* (Édition augmentée, 2008, DELCOURT)
- *Loin d'être parfait* (2008, DELCOURT)

☛ que par la «BD d'auteurs». Commencer par ce recueil d'histoires courtes, portraits et tranches de vie moderne, est une bonne manière de découvrir la finesse d'analyse de l'auteur.

Walking Dead, T.6, de Robert Kirkman et Charlie Adlard, DELCOURT, 144 P. N&B, 12,90 €

Pas possible de parler de zombies sans évoquer la série à succès de Robert Kirkman, dont Delcourt bombarde les lecteurs. Le tome 6 est sorti en octobre, les deux suivants sont déjà en production. Entre analyse psychologique d'un groupe de survivants et scènes de violence et de terreur, Kirkman et Adlard ont réinventé le genre dans sa version BD. Un must !

Y le dernier homme, T.7, de Brian Vaughan et Pia Guerra, PANINI, COLL. 100 % VERTIGO, 144 P. COULEURS, 13 €

Après l'univers envahi par les morts, voici le monde envahi par les femmes. Yorick Brown est le dernier homme vivant, et l'autre mâle survivant est Esperluette, son capucin. L'une des séries les plus attachantes, fines et ambitieuses de la décennie. Et des plus dures à traduire, aussi. Signalons la réédition des deux premiers tomes, précédemment traduits chez Semic, avec nouveaux lettrage et traduction, pour unifier.

JEAN-MARC LAINÉ

Japon équivoque

À bien des égards, Agnès Giard, journaliste spécialisée sur le Japon et les pratiques sexuelles, est une personnalité atypique. Sa curiosité et son goût pour la complexité humaine lui viennent probablement d'une enfance passée à Madagascar, au Cameroun et au Maroc, ainsi que d'une mère professeur de littérature et d'un père professeur de philosophie. Son nouveau livre est un «dictionnaire encyclopédique» sur l'amour et les mœurs sexuelles au Japon, l'occasion de saisir quelques clefs de compréhension de cette civilisation.

D'où provient votre attirance pour le Japon ?
Du dessin animé *Albator* (*Captain Harlock*). Pour ma génération, il y a vraiment deux écoles. D'un côté, l'école hippie de Goldorak (pantalon à frange, guitare sèche, *flower power*). De l'autre côté, l'école punk d'*Albator* (anarchiste, violente, pessimiste et individualiste). Dans ces deux dessins animés, on retrouve une idée fondamentale pour comprendre la culture japonaise : les bons et les méchants sont renvoyés dos à dos. C'est le principe de relativité bouddhiste. Mais *Albator* possède ce petit truc en plus qu'on pourrait appeler la Beauté : au Japon, la beauté est forcément liée à l'idée déchirante d'une disparition à venir. Plus une chose est fugace, plus elle est bouleversante. À travers *Albator*, j'ai donc appris à goûter la poésie de l'éphémère et de l'amour secret. Dans ce dessin animé, on retrouve d'ailleurs beaucoup de légendes romantiques, en partie empruntées à la Chine. La légende du fil rouge par exemple : les Japonais pensent que chaque être humain est relié à un autre, par un fil invisible attaché à son petit doigt. Selon cette légende, nous sommes tous destinés à retrouver un jour notre âme sœur [*ce qui évoque immanquablement le mythe de l'Androgyne de Platon*, NDLR]. Une autre légende dit que pour trouver l'amour, il faut traverser la voie lactée. On retrouve ces images dans *Albator*, comme dans toute la poésie de l'an 1000 et les estampes du monde flottant. La même conscience aiguë que la vie est courte et que le plaisir seul compte... Le même sentiment, troublant, que tout, éternellement, recommence. Que l'amour de maintenant répète l'amour vécu dans une autre vie... Que la mort n'est que le début... Voilà d'où vient mon attirance pour le Japon.

YU ICHINOZE © YASUJI WATANABE

ECTOPLASM BIRDS © JUNKO MIZUNO

Qu'est-ce que le Japon peut nous apporter ?
Ce qu'on nous apprend en Occident est assez binaire : il y a les hommes d'un côté (si possible poilus), les femmes de l'autre (si possible avec des gros seins), de préférence hétéros. Il y a le Bien d'un côté, le Mal de l'autre. On te dit que tu es dans l'obscurité et que le but dans la vie est d'aller vers la lumière de la raison, vers toujours plus de détachement par rapport aux choses... La science occidentale, tout comme la religion, part du principe qu'il faut absolument se détacher des erreurs matérielles, de l'ici-bas, des appétits grossiers de la chair, par la force de la pensée et par la volonté, afin de tendre vers le Bien. Au contraire, ce que le Japon nous enseigne, c'est que nous avons tous des parts d'ombre et qu'il ne faut pas les renier ou les détruire, mais les apprivoiser. Le Japon nous enseigne que les autres ne sont pas forcément des ennemis quand ils sont méchants, mais que leur méchanceté se dirige contre toi par ignorance. C'est à toi de les amener à mieux te comprendre et de les convertir en amis. Personne n'est définitivement haïssable. Nous, les êtres humains, possédons virtuellement une multitude d'identités mobiles, de désirs et de possibilités qu'il nous appartient de réaliser : à la fois féminins, masculins, agressifs, doux, créatifs, aveugles, intuitifs, nous sommes la somme de contradictions qui font toute notre richesse. Et enfin, dernière leçon : cette richesse fait de nous des dieux. Car si le Japon a quelque chose à nous apprendre c'est bien cela : la divinité n'est pas extérieure à nous mais en nous. Cette divinité, c'est la somme de nos fantasmes, nos envies, nos peurs, nos amours, etc. qui tous comportent un côté positif et un côté négatif : l'amour, par exemple, nous permet d'aller au devant des autres mais peut aussi nous pousser à nous écraser face à eux...

Allez-vous régulièrement au Japon ?
La première fois que j'y suis allée c'était en 1997, pour écrire un guide. J'y suis restée un mois. On n'a pas voulu de ce guide parce qu'à l'époque on considérait que le Japon n'était pas une destination touristique. Depuis, j'y suis retournée onze fois.

Comment êtes-vous devenue spécialiste des pratiques sexuelles ?
C'est grâce à ma mère, professeur de littérature spécialisée dans le libertinage, que je suis devenue militante, au sens large du terme. Ce qu'elle m'a appris, c'est que le libertinage, avant d'être une liberté sexuelle, était surtout un combat pour la liberté de penser. Aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, il fallait mettre fin à la toute puissance religieuse, au régime discriminatoire de l'ancien régime et aux injustices sociales. La sexualité était un des moyens de déverrouiller cette prison idéologique. La sexualité reste toujours une arme aux mains des libertaires.

Comment est né ce projet de dictionnaire ?
Le précédent livre que j'avais fait, *L'Imaginaire érotique au Japon*, n'était finalement qu'une introduction à ce dictionnaire. J'ai donc proposé un nouveau projet à mon éditeur, afin d'aller plus en profondeur. Il a fallu deux ans pour mener ce projet à bout.

ATTENTE © AKIRA UNO

zoom bd Asie

Clover, T.1, de Tetsuhiro Hirakawa, 12BIS, 210 P. N&B, 6,50 €

Les clés du manga *shônen*, c'est-à-dire pour ado garçon, sont l'amitié à toute épreuve et la baston sous toutes ses formes. *Clover* essaye de reprendre ces deux fondamentaux d'une manière un peu plus fine que *Nés pour cogner* ou *Racaille Blues*, en racontant l'histoire de trois gamins rejetés des autres qui passent un pacte d'amitié, interrompu par le déménagement d'un des leurs, jusqu'à ce qu'il revienne, complètement déjanté et insupportable, pour les forcer à honorer leur pacte... et avancer un peu dans la vie. Ce premier tome ménage beaucoup de pistes qu'on a hâte d'éclairer au plus vite – et c'est encore un bon manga déniché par les éditions 12bis.

BORIS JEANNE

Un Drôle de père, T.1, de Yumi Unita, DELCOURT, 202 P. N&B, 10,50 €

Le dessin extrêmement appliqué de Yumi Unita convient parfaitement à la collection *Johin* de Delcourt : «manga pour femme» dessiné par une femme, *Un drôle de père* suit pourtant les déboires d'un homme, un célibataire de 30 ans amené à prendre soin d'une petite fille de six ans qui se trouve être... sa tante, fille de son grand-père récemment disparu. L'auteur évoque pas à pas les étapes d'une paternité peu évidente, l'école, les achats de vêtements, la paperasse – et c'est ça aussi le féminisme, faire progresser les droits des pères pour que cesse l'association «naturelle» des femmes et des enfants. C'est dire si ce manga est précieux dans un pays aussi traditionnaliste que le Japon.

BJ

L'Étincelle, T.2, L'Ange de la rue, de Choi Ho-cheol et Park Tae-ok, VERTIGE GRAPHIC, 184 P. COULEURS, 24 €
Après l'enfance (tome 1), la courte vie de Jeon Tae-il continue à être décrite en détails pour brosser un portrait enthousiaste d'une figure du mouvement ouvrier de la Corée du Sud d'après-guerre. En

zoom bd Asie

1970, à l'âge de 22 ans, Tae-il s'immola par le feu en tenant dans les mains le livre du droit du travail. Ce cri muet eut un effet séismique sur les consciences locales et permit de réfléchir aux conditions de travail jusqu'alors abominables. La trajectoire et l'acte de Tae-il ont donné lieu à des essais, des biographies, des films (le plus récent par Park Kwang-su) ainsi que cette mini-série agréablement mise en scène, et prévue en cinq tomes.

CHRISTIAN MARMONNIER

L'Enfer, de Yoshihiro Tatsumi, CORNÉLIUS, COLL. PIERRE, 336 P. N&B, 23 €

Datés pour l'essentiel des années 70, ce sont 13 récits qui organisent une vision du monde guère optimiste. Il y est question de morbides ambitions, d'amours impossibles, d'abandon, de prostitution masculine, de misère qui pousse au crime, de frustration sexuelle... en bref, des destins meurtris inspirent une comédie humaine que la bande dessinée était, jusque là, peu encline à restituer. *L'enfer* (sorti en août) propose une quintessence du travail de Tatsumi, un auteur d'exception, traduit aussi chez Vertige Graphic, et qui est le pendant de cinéastes marqués au fer rouge par le sceau du réalisme social.

CM

Anthology, de Katsuhiro Otomo, KANA SENSEI, 256 P. COULEURS et N&B, 18 €

Autre recueil à découvrir séance tenante, celui du créateur d'*Akira* qui est composé d'une dizaine de récits courts publiés fin 1970, début 1980. Du fantastique et de la SF typiques de cette époque avec, parfois, un fond politique (recommandation : *Fire ball*, dont le sujet rappelle en force aussi bien *Akira* que *Dômu*) et parfois un traitement comique (eh oui, c'est

© 1970 MASHIROOM All rights reserved
First published in Japan in 1970 by Kodansha Ltd., Tokyo

Quel est le principe de ce dictionnaire (dans sa forme) ?
C'est un dictionnaire «encyclopédique», conçu autour de six grands chapitres : l'amour, le corps, le sexe, la beauté... Les mots ne sont pas classés par ordre alphabétique mais thématique.

Racontez-nous comment vous avez rassemblé toute cette incroyable iconographie.
J'y ai consacré beaucoup d'efforts. Comme pour le précédent livre, je me suis rendue au Japon à plusieurs reprises afin de rencontrer des artistes méconnus ou inconnus en France dont j'aimais le travail, et de les convaincre de m'autoriser à reproduire leurs œuvres. Pour moi, c'est aussi important que la partie écrite : je souhaite vraiment défendre et faire connaître ces artistes.

La différence principale entre notre sexualité et celle des Japonais est-elle cette absence de culpabilité judéo-chrétienne ?
Oui, sans aucun doute. Ça va même plus loin : non seulement il n'y a pas de culpabilité, mais en plus, au Japon, le sexe c'est sacré. La religion (le *shinto*) a fait du plaisir une valeur essentielle : on est tenu de faire l'amour, il est très mal vu de se refuser, car les êtres humains participent à l'acte créateur des Dieux, contrairement à l'Occident où, symboliquement, Dieu créa le monde par la parole. Le *shinto* est une religion de la fertilité et de la fécondité. La dimension charnelle est fondamentale, contrairement à l'Occident où c'est la dimension cérébrale qui prévaut. Il faut noter aussi que le Japon est un pays qui vit dans une certaine peur de la mort : il y a 1000 tremblements de terre par an. L'appétit sexuel et la nécessité de se reproduire sont donc ancrés dans sa culture ; on retrouve par ailleurs cette notion d'éphémère dans beaucoup d'installations d'architecture ou d'aménagement intérieur. Aucune pratique sexuelle n'est condamnée dans la mesure où elle n'empêche pas de fonder une famille.

L'extrême codification des coiffures, des battements d'œil, etc. que vous décrivez dans le livre a-t-elle toujours cours ?
Ce qui reste permanent c'est l'obligation de contrôler son corps. Il y a là-bas un culte du «bien faire», jusqu'à l'obsession, y compris dans la sexualité. Il faut faire du moindre geste quelque chose d'élégant et d'optimal, que ce soit pour poser un verre sur une table ou s'adonner aux pratiques du sexe. Il est important en toutes choses de réduire les pertes, ce qui peut se comprendre par le fait que la population japonaise représente en nombre le double de la nôtre et qu'elle vit sur une surface habitable quatre fois moindre. De plus, montrer ses émotions est totalement tabou, car cela met en danger la survie du groupe. Les relations doivent être harmonieuses. Il ne faut pas perturber l'autre avec ses angoisses ou ses désirs. Chez nous, le tabou porte sur l'acte sexuel, au Japon c'est sur l'ego. C'est pour ça que la pornographie au Japon s'attarde beaucoup sur les visages de femmes qui prennent du plaisir... Le cinéma japonais parle beaucoup de honte, d'émois, d'humiliation, de gêne...

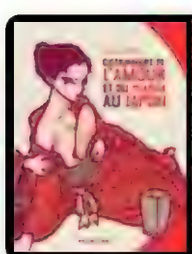
© TAMAYO TUBAKI

Est-ce pour cela que les Japonais sont si portés sur le *bondage*, les cordes, les nœuds ?
Sans doute en partie. Au Japon on est dans la contrainte. Ce n'est d'ailleurs pas étonnant qu'ils aient inventé les bonzaïs. Cette société prône un effort constant d'autocontrôle. Mais une autre raison, plus pragmatique, c'est que pendant longtemps le Japon n'a pas eu accès aux matières premières tel le métal. Ils ont donc utilisé ce qu'ils avaient – des fibres végétales – et les cordes servaient – entre autres – à contraindre les prisonniers, les transporter, les punir, les enfermer... Dans le *shibari* (le *bondage*), ce sont donc les cordes qui ont été naturellement utilisées.

Actuellement, sur quoi travaillez-vous ?
Je prépare deux livres : le premier sur les histoires d'amour et le second sur les objets du désir. Deux livres sur le Japon, bien sûr.

PROPOS RECUEILLIS PAR OLIVIER PISELLA

En savoir plus :
www.japinc.org ; www.agnesgiard.com



DICTIONNAIRE DE L'AMOUR ET DU PLAISIR AU JAPON, DE AGNÈS GIARD, GLÉNAT - DRUGSTORE, COLL. BEAUX LIVRES, 336 PAGES
SORTIE LE 20 NOV 2008 35 €

Take a walk on the sharp side

Sortie cet hiver des tomes 23 de *Lone Wolf & Cub* et 28 de *Vagabond*, deux séries *chambara*[1] mais pas seulement : à trente ans d'intervalle, elles partagent une vision désenchantée mais pas amorale du métier de samouraï, et très esthétique. En marge des règles du *bushido*[2], Miyamoto Musashi ne pense qu'à devenir le meilleur sabreur du monde, alors qu'Ogami Itto a rejoint le *meifumado* pour se venger, cette voie des démons qui fait de lui une sorte de zombie-tueur à gages.

Les deux séries commencent par une trahison. Dans *Lone Wolf & Cub*, Ogami Itto occupe la fonction d'exécuteur impérial pour le *shogun*[3] Tokugawa, avant de faire l'objet d'une machination destinée à ruiner son clan au profit de celui des Yagyu : resté seul avec son fils de trois ans, Daigoro, il refuse de se donner la mort et enclenche sa vengeance. Il change de nom et perd toute humanité pour tuer sur contrat : à 500 *ryo* le meurtre, il compte accumuler suffisamment d'argent pour assurer la ruine des Yagyu. Le landau de Daigoro est complètement bricolé pour servir de cache d'armes : le manga est écrit dans les années 1970, et ce *baby-cart* (titre de la fameuse série de films de Kenji Misumi) n'a rien à envier aux créations de Q pour James Bond ! Dans *Vagabond*, tout commence à la fameuse bataille de Sekigahara, où les Tokugawa ont acquis la suprématie de leur pouvoir, et dont réchappent deux amis d'enfance, Takezo et Matahachi : leur retour au village se déroule très mal et Takezo, sous le nom de Miyamoto Musasi, prend la route dans l'espoir

VAGABOND © I.T PLANNING Inc

de prouver à tout le Japon qu'il est le meilleur sabreur de l'archipel.
Force de mort contre volonté de puissance, les logiques illustrées par les deux mangas sont diamétralement opposée, sans doute à l'image de leurs auteurs et des styles adoptés pour illustrer ces deux suites d'aventures sanglantes. Kazuo Koike est un des scénaristes-phares du genre historique et assez pessimiste qu'on appelle *gekiga*, après avoir été l'élève de Takao «*Golgo 13*» Saito : *Lady Snowblood* (avec le dessinateur du *Fleuve Shinano*), *Crying Freeman* (avec le dessinateur de *Sanctuary* et *Lord*)... autant de séries à succès qui lui permettent de fonder une école avec Rumiko Takahashi (*Ranma ½*, *Juliette je t'aime*, *Lamu*...) et Tetsuo Hara (*Ken le survivant*). Joli carnet de bal aussi pour l'auteur de *Vagabond*, Takehiko Inoue, qui débute en gagnant le grand prix Tezuka et en devenant l'assistant de Tsukasa Hojo, créateur de *Nicky Larson* et *Cat's Eyes*... S'il est surtout connu pour l'ultra-populaire série *Slam Dunk*, dans *Vagabond* Takehiko Inoue rompt avec son style *shônen* très découpé et volontiers caricatural, et adopte une narration faite de grandes planches statiques où les samouraïs observent abondamment avant d'agir. On n'est jamais loin de l'hypnose graphique en lisant *Vagabond*. Au contraire, *Lone Wolf & Cub* bénéficie du dessin très pop de Goseki Kojima, un style agressif, entre crayonnage et fusain, qui inspire évidemment Frank Miller dont les couvertures illustrent toute l'édition française Panini. Alors, où en sommes-nous de ces longs fleuves ensanglantés ? Dans ce tome 23 de *Lone Wolf* (sur 28), Ogami Itto a tué tous les fils de Yagyu Retsudo, et le duel final s'engage. Il sera très long, et a beaucoup inspiré l'auteur de *Vagabond* dont le tome 28 voit la plupart des protagonistes se retrouver par hasard après que Musashi ait massacré les 70 élèves de l'école Yoshioka ! Des mangas qui tranchent, à lire d'urgence...

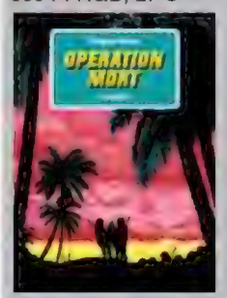
BORIS JEANNE

[1] genre cinématographique et théâtral japonais de bataille de sabre ; [2] code des principes moraux que les chevaliers japonais étaient tenus d'observer ; [3] commandant militaire (source : Wikipédia)

possible, même si ce n'est pas la spécialité de l'auteur). Chaque histoire de *Kanojo no Omoide* (titre d'origine de ce recueil) est également commentée. On y apprend qu'Otomo découvre l'œuvre et les délires novateurs de Mœbius vers 1979.

CM

Opération Mort, de Shigeru Mizuki, CORNÉLIUS, COLL. PIERRE, 368 P. N&B, 27 €



Cornélius poursuit la traduction de cet immense auteur qu'est Mizuki (*NonNonbâ*, *Kitaro le repoussant*) avec un one-shot viscéralement anti-militariste qui s'inspire d'un fait authentique de la seconde guerre mondiale. Sur une île à la fin de l'année 1943, une troupe de soldats ayant échappé à la mort est tout de même amenée à l'affronter de nouveau, pour respecter un stupide code de l'honneur et surtout parce que les soldats japonais, lors de ce conflit, avaient moins de valeur que les chevaux, dixit Mizuki. Sans doute, l'auteur parle-t-il aussi par l'intermédiaire d'un de ses personnages, médecin, lorsqu'il gueule : «*L'armée est une belle saloperie, oui, une vraie plaie pour l'humanité*» (P. 276).

CM

Undercurrent, one-shot, de Tetsuya Toyoda, KANA, 306 P. N&B, 12,50 €

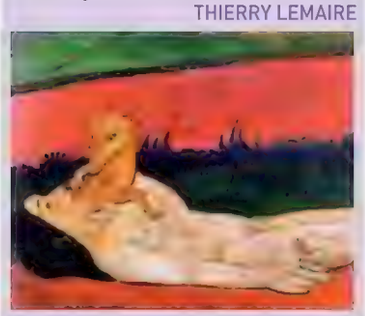
Les petits désagréments de la vie quotidienne peuvent cacher un malaise bien plus profond et des blessures qui ne cicatrisent pas – jusqu'à ce qu'un événement vienne bousculer cet équilibre précaire et tout emporter comme une lame de fond, *an undercurrent*. L'eau abonde dans ce manga qui se déroule dans des bains publics, dont la tenancière a dû remplacer son mari disparu du jour au lendemain par un homme bien mystérieux. On saura, à la fin, ce qui se cache au fond de cette eau. Roman graphique qui ne brade ni les décors, ni la densité des personnages, et surtout pas la force de l'intrigue, *Undercurrent* est un magnifique volume dont on ressort heureux de respirer l'air vif après cette passionnante apnée.

BJ

zoom art

© Jérôme Jouvray

Jérôme Jouvray s'expose.
À Lyon, la galerie L'Antilope est connue comme le loup blanc par les amateurs d'illustrations et de bandes dessinées. Le passage des dessins de Jérôme Jouvray devrait renforcer ce sentiment. À partir du 1er décembre, il y a en effet fort à parier que la foule se pressera au 99 rue Bossuet pour apprécier les planches de la deuxième partie de *L'idole dans la bombe*, le superbe récit d'anticipation scénarisé par Stéphane Presle et sorti avant l'été chez Futuropolis. Le dessinateur de la série *Lincoln* y montre une fois de plus sa maîtrise des noirs, des blancs et de la trame au crayon.
Galerie l'Antilope, 99 rue Bossuet, 69006 Lyon. Du 1er au 31 décembre.
THIERRY LEMAIRE



DR

La Petite Renarde Rusée.
De la BD à... l'opéra, il n'y a qu'un pas. Pas franchi par le compositeur Leos Janacek (né en 1854 en Moravie, République slave que se partagèrent ensuite la Tchécoslovaquie et la Hongrie). Et pas franchi également par l'Opéra National de Paris, qui a présenté récemment *La Petite Renarde Rusée*, un superbe opéra à la mise en scène audacieuse, qui a ravi grands et petits. Janacek s'était en effet inspiré, pour son opéra, d'un poème de Rudolf Tesnohlidek, paru dans le journal *Lidové Noviny* avec des illustrations de Stanislav Lolek. Une BD, quoi. L'histoire met en scène des insectes, des animaux et des hommes dans le monde cruel de la forêt, lors de saynètes à morale, un peu à la manière de notre *Roman de Renart* ou de nos *Fables* de La fontaine. Il est à espérer que l'Opéra National de Paris programme de nouveau cette production lors de la prochaine saison, et si c'est le cas, nous ne pouvons que la recommander.
La Petite Renarde Rusée, Příhody Lišky Bystroušky, Opéra en trois actes (1924)
OLIVIER THIERRY

Objets sensibles

La grande nef du musée des Arts Décoratifs de Paris accueille une exposition de design japonais du 12 au 21 décembre. Les 120 objets présentés ont en commun de répondre à une nouvelle valeur directrice définie par le gouvernement japonais : le *kansei* (sensibilité), qui s'exprime de façons diverses et raffinées.

Kansei n'est pas seulement le nom de cette exposition de design japonais. Ce terme, que nous pourrions traduire par «sensibilité», correspond à une initiative lancée par le ministère japonais de l'Économie, du Commerce et de l'Industrie (METI) en mai 2007. Sans être une obligation ou une contrainte, le *kansei* est toutefois une «orientation» souhaitée par le Japon pour les nouvelles créations, une politique nationale de trois ans qui escompte promouvoir à l'international, notamment à travers cette exposition, une spécificité toute japonaise de l'approche de l'objet. Difficile d'imaginer un quelconque phénomène équivalent en France. C'est comme si le gouvernement français venait s'immiscer dans les prés carrés des créateurs en les enjoignant de s'efforcer d'élaborer des objets qui expriment, par exemple, la vitalité. Au Japon, trois valeurs sont attribuées aux objets, tel un «cahier des charges» que les créateurs sont incités à respecter : la performance, la fiabilité et le prix. Ainsi, *kansei* devient une quatrième valeur qui s'ajoute aux trois précitées.

© Tendo CO LTD

TABOURET "MUSHROOM"

Selon Béatrice Salmon, directrice du musée, «*l'exposition* Kansei *a pour ambition de révéler la dimension sensible du design*». Comment cela se traduit-il ? Il est de notoriété (et c'est presque un poncif) que le Japon est attaché à la nature, à la tradition, à la simplicité, à la sobriété et à l'élégance des lignes, ou encore à la finesse. Ainsi, la valeur *kansei* est sensée se retrouver visuellement dans les objets, par leur texture, leur couleur, leur forme... mais également de façon plus abstraite, par l'établissement d'un lien entre le créateur et l'utilisateur, ce dernier accédant à l'intention (la sensibilité) du créateur par l'usage de l'objet. La collection d'articles que nous pouvons admirer a été soigneusement choisie et classifiée selon plusieurs notions-clefs comme «plier» (*oru*), «éliminer le superflu» (*habuku*), «léger» (*karoyaka*), «l'accueil» (*motenashi*)... Le tabouret «Mushroom», par exemple, représente la notion «plier» : formé de trois planches identiques, il comporte un minimum de découpes et de collages, un peu à la manière d'un origami. La montre «To», pour sa part, illustre la notion «éliminer le superflu» : plus de cadran, plus d'aiguilles, plus de chiffres... on aurait même pu éliminer la marque.

© ISSEY MIYAKE / Seiko Instruments Inc.

MONTRE "TO"

Sur un espace d'environ 1000 m², l'exposition est conçue en deux parties : le *kansei* historique (basé sur le premier roman d'amour japonais intitulé *Dit de Genji*, écrit en l'an 1008, et le *kansei* actuel. Outre l'exposition des objets de design, cette section présente trois spécialités de la fabrication japonaise – les maîtres du papier et de l'impression, les maîtres du cuir et les maîtres du tissu – qui permettent de se surprendre face à des motifs traditionnels imprimés sur du cuir ou des textiles aux couleurs changeantes... Cette exposition de seulement neuf jours est une formidable fenêtre sur le Japon et sa faculté à concilier tradition et haute technologie, avec, en guise de plus produit, un petit supplément d'âme – disons-le, de *kansei*.

OLIVIER PISELLA

kansei
Japan Design Exhibition

KANSEI - EXPOSITION DE DESIGN JAPONAIS
ACCÈS LIBRE
DU 12 AU 21 DÉCEMBRE
MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS - PARIS

REDÉCOUVERTE

Borgia : grandeur et violence de la Renaissance

L'histoire authentique de la famille Borgia avait déjà servi d'inspiration à Victor Hugo (tragédie suivie d'un opéra), Mérimée, plusieurs films (Abel Gance et Christian-Jaque, notamment). Cette fois, c'est sous forme de bande dessinée que Jodorowsky et Manara revisitent les exactions de cette lignée.

Nés en Espagne catalane, les Borgia se sont établis au XIVe siècle à Rome où ils ont connu une fulgurante ascension. Le père de Borgia fut élu pape, ce qui permit ensuite à son fils Rodrigo d'obtenir la charge de cardinal, une fonction qui lui permit à force d'intrigues et de violences d'être élu pape à son tour (ces évènements sont décrits par le détail dans le premier tome). À l'époque, il convient de parler de péninsule adriatique plus que d'Italie ; morcelé sur le plan politique, ce territoire est constitué d'une mosaïque de principautés (duchés, cités-États, etc.), ce qui excite la convoitise des puissances extérieures. La Renaissance est à son apogée, la civilisation progresse avec raffinement et goût pour l'art, l'Eglise est toute puissante, mais elle use de tous les moyens possibles pour régner de façon égoïste et licencieuse dans les luxueux palais du Vatican.

C'est cette période troublée qu'a choisi Jodorowsky pour démarrer une nouvelle série chez Albin Michel, avant sa reprise par les éditions Glénat. Le spécialiste de l'ésotérisme se sert pour une fois d'un cadre historique bien défini, avec un casting de personnages réels. En plus de la funeste famille Borgia (car à l'époque, rien n'empêchait un cardinal ou un pape d'avoir maîtresses et enfants, et l'on verra dans ces livres que les liens familiaux dépassaient de toutes façons ceux que l'on entend normalement dans ce cadre), le lecteur retrouvera donc le célèbre Machiavel, intriguant florentin observateur du Vatican, et Savonarole, le prédicateur dominicain resté célèbre pour ses tristes bûchers des vanités (il s'agissait en fait de détruire par le feu tout ce qui pouvait être considéré comme flattant la beauté ou un peu libertin, le contraire de l'esprit de la Renaissance, en somme !). Jodorowsky oublie pour cette fois sa passion pour les cristaux et jeux de tarots, mais reste toutefois

© Jodorowsky et Manara / DRUGSTORE

fidèle à son grand thème de prédilection, la mutilation. Âmes sensibles s'abstenir, le raffinement de cette époque n'avait pas atteint les supplices et tortures ! On a donc droit à de multiples mutilations : on crève les yeux, on coupe la langue et le sexe, on va même jusqu'à proposer en spectacle l'écartèlement d'un faux coupable.

Nicolas Machiavel écrivit d'ailleurs : «*La violence est nécessaire pour construire la société et nous sommes dans un temps de violence. La violence doit être l'apanage du pouvoir, sinon elle n'est que désordre*». À défaut de pouvoir servir de références morales, les Borgia auront au moins eu le mérite d'être les premiers à envisager l'unification de la péninsule, ce qui dénote une certaine vision de grandeur. Observateur lucide de son époque en effervescence, Machiavel donnera aussi son point de vue à propos de Savonarole «*La corruption est plus tolérable que le fanatisme*».

Complots et intrigues sont donc l'ingrédient principal de cette série

© Jodorowsky et Manara / DRUGSTORE

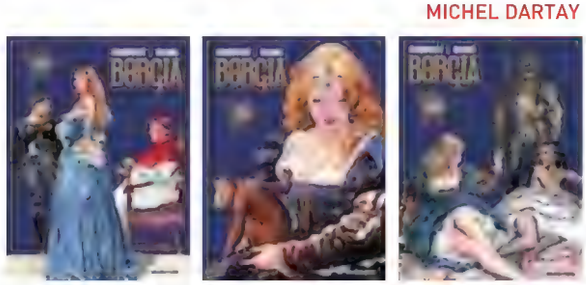
flamboyante et édifiante. Même sans éprouver de passion particulière pour l'Histoire, on ne peut qu'être fasciné par son déroulement. Jodorowsky qui n'a pas oublié son talent de fabuliste y montre les différentes facettes de ses qualités littéraires grâce à de nombreuses ellipses, démonstrations par l'exemple et morales étonnantes. Les citations latines sont livrées telles quelles, sans traduction, ce qui permet au lecteur d'obtenir la satisfaction d'avoir su en comprendre la signification. Et l'ami Jodo est assez fin pour évoquer d'un ton enlevé histoire, religion et philosophie sans sombrer dans le ridicule.

Milo Manara, le spécialiste des délicieuses pin-ups illustre de son trait raffiné cette série où il y a plus d'hommes en soutanes que de femmes nues. Les quelques séquences déshabillées ne sont pas l'intérêt principal de cette série. Ayant déjà beaucoup donné à cette cause, Manara explore d'autres sentiers. Ses splendides jeunes femmes ont de toutes façons l'air de sortir de tableaux de Sandro Botticelli, parfaitement contemporain de Rodrigo Borgia. Et les couleurs douces, réalisées à l'aquarelle, sont en accord avec le charme luxuriant de cette époque.

Avec les Borgia, la fin justifie tous les moyens, à condition de n'avoir ni scrupule, ni conscience (inutile de parler du sens religieux dans cette fresque aux multiples turpitudes !).

MICHEL DARTAY

3 tomes chez DRUGSTORE, 13,90 € :



Macherot a rejoint le pays du bosquet joyeux

Raymond Macherot, formidable bon vivant, vouait une véritable passion pour la nature. Ses séries *Chlorophylle* et *Sibylline* incarnaient à merveille la vision d'une campagne idéale, paradis perdu nostalgique où les animaux qui la peuplent imitent une société humaine. L'artiste nous a quitté le 26 septembre dernier, à l'âge de 84 ans, après une carrière placée sous le signe de la poésie.

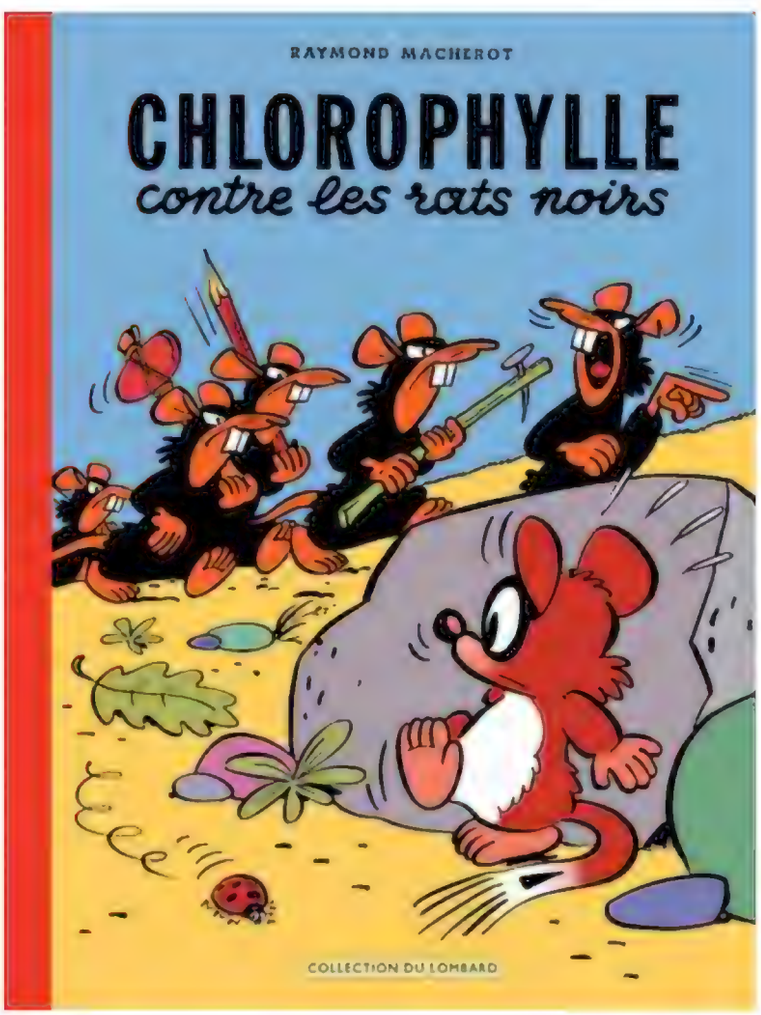
DR

Comparé à celui des dessinateurs de sa génération (Morris, Franquin, Peyo, Eddy Paape), le parcours de Raymond Macherot est assez atypique. Comme il l'écrit sur la quatrième de couverture de ses premiers albums, il travaille successivement comme ouvrier dans le textile, commis aux écritures, journaliste et reporter photographe avant d'intégrer l'équipe du journal *Tintin*. Il doit ainsi attendre d'avoir passé la trentaine pour publier un album. Le premier projet qu'il soumet, une histoire médiévale intitulée *Le chevalier blanc*, ne convainc pas. Dessin trop figé. Le récit est confié à Fred Funcken, lui aussi natif de Verviers, petite ville wallonne à quelques encablures de Liège. Mais grâce à Raymond Leblanc, Macherot va prendre son envol. L'éditeur de *Tintin* lui propose en effet de créer une série animalière pour concurrencer la petite souris de Walt Disney et donner du fil à retordre au *Journal de Mickey*. En 1954 naît *Chlorophylle et les rats noirs* qui trouve immédiatement son public.

Le lecteur découvre la patte Macherot : un dessin plus nerveux que celui de Mickey, le souci du détail dans les décors et la description d'un microcosme animalier à la manière d'une fable d'Esope. Chlorophylle le gentil lérot – un petit rongeur –, s'oppose au rat Anthracite, à la cigogne noire Navaja ou à la chatte Célimène avec l'aide de ses amis Minimum le souriceau, Bitume le corbeau, Serpolet le lapin et Torpille la loutre. Mais après dix ans et cinq tomes, Macherot décide de poser sa planche à dessin chez le voisin *Spirou*. Après l'éphémère série *Chaminou* – un seul album –, le dessinateur reprend le chemin des champs et des forêts avec *Sibylline*. Les aventures de cette petite souris qui s'installe au pays du Bosquet Joyeux possèdent bien des analogies avec *Chlorophylle* : un conte animalier, la campagne, la menace de prédateurs. Elles rencontrent le même succès.

Malgré les qualités de sa série *Clifton*, les enquêtes d'un colonel de Scotland Yard à la retraite parues de 61 à 65, Raymond Macherot est considéré à tout jamais comme un dessinateur animalier. *Chlorophylle* et *Sibylline* constituent il est vrai l'essentiel de sa production. Au-delà, ces deux séries permirent à l'artiste d'aborder des thèmes plutôt innovants pour la bande dessinée jeunesse de l'époque. La critique de l'autorité, de l'organisation sociale, la quête du pouvoir transparaissent sous la poésie et le charme bucolique. Le choix des noms des personnages est d'ailleurs assez parlant. Dans *Sibylline*, le corbeau homme d'affaires s'appelle Flouzemaker, le policier Verboten et le méchant rat Anathème. Une certaine dose de cruauté n'est pas non plus exempte de ses planches. Macherot n'hésite pas en effet à représenter les furets tuant et mangeant leurs innocentes victimes.
Moitié fabuliste, moitié analyste de la société moderne, Raymond Macherot est parvenu à trouver un équilibre bienvenu pour des bandes dessinées destinées à un jeune public. Rien d'étonnant donc à ce que toutes les séries initiées par le dessinateur aient continué avec succès sous la plume et le pinceau d'autres auteurs (Greg, Yann, Turk et De Groot pour ne citer que les plus connus). Un hommage, en quelque sorte, à un artiste d'une grande sensibilité, qui traversa une difficile période de dépression au milieu des années 70 et qui ne survécut que quelques mois à la perte de son épouse. Un auteur applaudi par Hergé, dont l'univers a profondément marqué lecteurs et dessinateurs.

THIERRY LEMAIRE



© Marti Riera / CORNÉLIUS

Taxista

Légende de la BD espagnole de l'après-franquisme, période jubilatoire d'explosion tonique, *Taxista* est depuis peu réédité par Cornélius dans une version intégrale. Il est donc désormais possible de redécouvrir un auteur oublié et un feuilleton inoubliable qui narre la malédiction d'un chauffeur de taxi, militant de l'autodéfense, à la morale bien-pensante et à la vertu accrochée aux couilles...

Ce sont les éditions Artefact qui firent connaître aux lecteurs français, en même temps que les vagues anglaises et hollandaise underground, une production espagnole associée à la «*movida*» (mouvement culturel espagnol (début 80)). Dans l'*Anthologie El Vibora* (Artefact, 1984), le préfacier Phil Casoar décrivait une fringale de tout lire et de tout digérer de la part des jeunes Espagnols qui, à la mort de Franco, ont ingurgité d'un coup plusieurs décennies de culture et contre-culture américaine et européenne. «*Les styles étaient très divers, mais ce qui frappait, c'était l'énergie*, explique Jean-Pierre Mercier, l'un des Pieds-Nickelés d'Artefact (aujourd'hui Conseiller technique de la Cité Internationale de la Bande Dessinée et de l'Image). *La plupart de ces dessinateurs avaient commencé à travailler à la fin du franquisme et certains, comme Nazario ou Max, ont alors eu des ennuis avec la censure. La revue* El Vibora *a été le symbole d'une génération, en particulier quand ils ont sorti à chaud un numéro sur le coup d'État raté du colonel Tejero, en 1981. Cela a été ressenti comme un acte fort par les Espagnols, et la bande était aussi célèbre que des rock stars.*»

Et Marti dans tout ça ?

Dans cette vague de talents artistiques, Marti frappait par sa référence à Chester Gould, une référence assumée, comme Swarte a pu s'inspirer d'Hergé, mais une référence qui n'était pas non plus une déférence absolue. Loin de là. Avec *Taxista*, Marti regardait l'œuvre de Gould, la sublimait parfois, et la critiquait souvent, comme le fait remarquer d'ailleurs Art Spiegelman en préface de l'intégrale actuelle. Mercier ajoute aussi que «Taxista *a la violence paranoïaque de son modèle américain, qui est un véhicule parfaitement adapté à l'évocation de l'Espagne "d'en bas", bigote, raciste, obtuse, violente, rance en un mot... Marti pousse le modèle de Gould un peu plus loin dans l'absurdité. Les amis espagnols avec qui nous en avions discuté nous disaient que* Taxista *résumait bien la mentalité des chauffeurs de taxi d'une époque : à moitié délateurs, auxiliaires de police, superstitieux, racistes. À la relecture, j'ai été frappé que cette bande n'ait pas pris une ride : on est partagé entre effarement et rire.*»

Un génie de l'ombre

L'éditeur Cornélius affirme que Marti est un «*artiste rare et injustement oublié*», c'est vrai. Que son œuvre témoigne «*avec une force intemporelle de l'obstination avec laquelle l'espèce humaine choisit de se développer dans la fange*», c'est encore vrai. Citant l'analyse de J-P Mercier, nous pourrions également conclure que «*Marti parle de l'Espagne de Franco mais aussi de tous les quidams de toutes les époques qui par conviction, bêtise, affairisme et aveuglement, sont les complices d'un ordre social oppressif.*» Marti est un grand auteur. Et *Taxista* vaut par sa stylisation, sa force, sa folie et son humour discret mais sardonique.

CHRISTIAN MARMONNIER

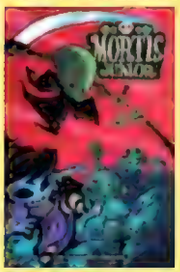
(QUI REMERCIE J-P MERCIER ET SES SOUVENIRS TOUJOURS À VIF)

© Marti Riera / CORNÉLIUS

TAXISTA,
DE MARTI RIERA,
TRADUIT PAR PASCAL PIERREY,
CORNÉLIUS
COLLECTION SOLANGE
80 P. N&B **22 €**

zoom bd jeunesse

L'Été meurtrier, T2, Mortis Junior, de Gary Whitta et Ted Naifeh, HUMANOÏDES ASSOCIÉS, 152 P. COULEURS, 16.90 €



Toute la bande des «bannis» part en colo. Tous, sauf Mortis Junior ... Difficile d'être le fils de la Mort, mais carrément horrible d'être privé de vacances pour effectuer un stage dans l'entreprise de papa ! Une nouvelle fois, les auteurs nous plongent avec un joyeux décalage dans la vie de famille de la Mort. Entre humour et sarcasme, cette série a juste ce qu'il faut pour effrayer les bambins et tout pour amuser les parents ! Un *comic* qui laisse, forcément, mort de rire...

Mamette, T.3, Colchiques, de Nob, GLÉNAT, 48 P. COULEURS, 9.40 €

À l'image du Ohana hawaïen, Mamette est le principe du mot «famille». Cette gentille mémé est petite, usée mais solide ! Avec elle, personne n'est laissé derrière ou abandonné... De nouveau, la voilà qui se démène (trop !) pour soutenir ses proches. Pas gagné : Maxou est un cancre, son fils est licencié... Pire : M^lle^ Pinsec lit des romans d'amour ! Avec tendresse et joie de vivre, la désuète et décalée Mamette remonte le moral des troupes comme ses chaussettes : bien haut ! Savoureux.

Aristide broie du noir, de Séverine Gauthier et Jérémie Almanza, DELCOURT, 32 P. COUL., 8.95 €

Que faire lorsqu'on a peur du noir ? Aristide a trouvé la solution : il ne dort plus. Son attitude intrigue les adultes, amuse les enfants et inquiète ses parents... Doté d'une intelligence hors normes, l'astucieux enfant invente une incroyable machine à broyer le noir ! Son brillant projet le délivrera-t-il de ses terreurs nocturnes ? La réponse dans cet album délicat aux couleurs somptueuses, aussi malin qu'admirablement mis en images. HB

Soleil lance sa Métamorphose

Dirigée par Barbara Canepa et Clotilde Vu, la collection Métamorphose renouvelle le genre de la bande dessinée jeunesse ! Gothique et angoissante, les amateurs de Tim Burton vont se régaler.

"Il est des mystères qui dorment en eaux troubles"...
Et celui de la mort devait être immergé en profondeur...
La vieille malle du grenier m'orienta vers une piste intéressante...

© Guillaume Bianco/ SOLEIL PRODUCTIONS

Il y a toujours un monstre caché dans l'ombre de notre enfance. Cette collection compte bien le débusquer, proposant des romans graphiques innovants pour petits et grands curieux. Le premier à se jeter dans les eaux noires du bain est Guillaume Bianco, avec un ouvrage mêlant librement bande dessinée, poèmes, digressions et angoisses pré-mortem d'un petit garçon.

Son *Billy Brouillard*, campé dans un univers d'automne campagnard, ne s'épanouit que dans les flaques de pluie et les visions étranges que lui confère sa myopie. Son «don de trouble vue» – apparaissant lorsqu'il ôte ses lunettes – lui permet de se perdre avec délice dans les effrayants méandres de son imagination ! Entre peur et attirance pour la Mort et son cortège de frissons, le gamin nous livre une sorte de journal intime iconoclaste. Nul doute que Bianco est allé puiser dans ses souvenirs d'enfance pour nous proposer ce petit précis de l'incroyable...

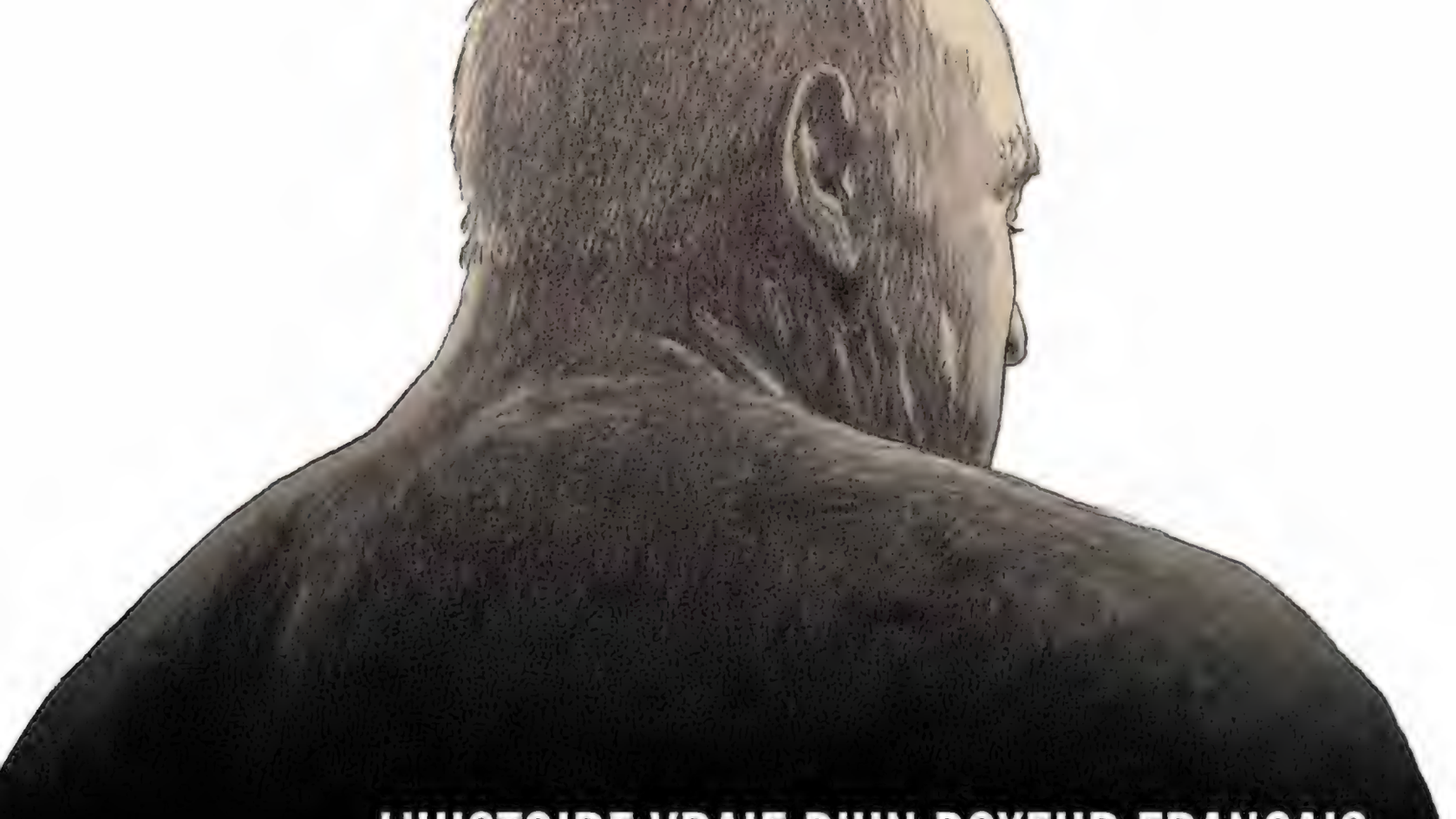
Un pavé qui se picore au gré de ses envies : des histoires dessinées aux pages plus loufoques de cryptozoologie (dont la savoureuse explication des graines de petite sœur) ou de l'enquête sur le Père Noël... Le questionnement autour de la non-vie y est forcément très présent mais on sourit aussi largement à l'évocation tantôt poétique tantôt tendre de sujets comme l'amour ou la fraternité. Finalement, Billy exprime très bien le propos : les enfants n'ont peur que de ce qu'on ne leur explique pas et sont plutôt attirés par les ambiances inquiétantes. Un album inaugural qui donne le ton résolument affranchi de la collection, loin des codes aseptisés des livres jeunesse.

Les fans des univers de Tim Burton, Jeunet et Caro, des séries comme *Carnivàle* ou encore de *Monster Allergy* (BD de Barbucci et Centomo) peuvent hyper-saliver ! Les bandes dessinées «métamorphosées» sont aussi belles qu'effrayantes et prévoient d'accueillir dès avril *Eco* de Bianco et Almanza[1] puis *End* de Canepa et Merli en juin.

HÉLÈNE BENEY

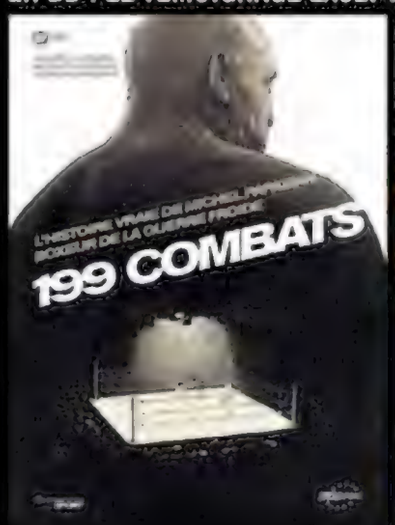
[1] Dessinateur du magnifique *Aristide broie du noir* chez Delcourt, voir chronique ci-contre.

BILLY BROUILLARD, T.1,
LE DON DE TROUBLE VUE,
DE GUILLAUME BIANCO,
SOLEIL, COLL. MÉTAMORPHOSE,
144 P. N&B ET COULEURS
SORTIE LE 26 NOV 2008 **22 €**



L'HISTOIRE VRAIE D'UN BOXEUR FRANÇAIS D'ORIGINE ARMÉNIENNE, MEILLEUR POIDS COQ DE L'URSS, ET INTERDIT DE JEUX OLYMPIQUES !

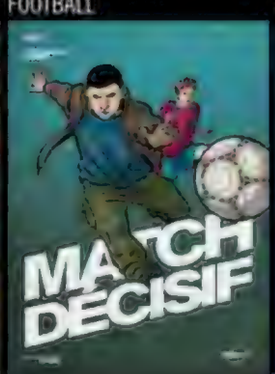
EN BD : LE TÉMOIGNAGE EXCEPTIONNEL D'UN BOXEUR "OUBLIÉ" DERRIÈRE LE RIDEAU DE FER.



DANS LA MÊME COLLECTION...

MARATHON

FOOTBALL



ALPINISME

EMMANUEL PROUST EDITIONS

ATMOSPHERES SPORT

EUROSPORT

Quand le marketing dirige la création

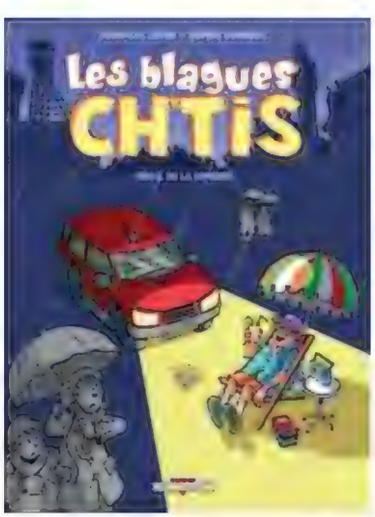
Avec plus de 20 millions de spectateurs, *Bienvenue chez les Ch`tis* a sans conteste été le plus grand succès cinématographique de l`année. Le carton de nos amis du Nord n`est pas passé inaperçu chez les éditeurs de BD. Alors que chaque maison d`édition espère réussir à surfer sur la sortie DVD et que sept albums «Ch`tis» viennent de paraitre en trois mois, ZOO s`est interrogé sur les BD-produits avec l`aide d`Éric «Turalo» Dérian, co-auteur de certains de ces albums.

Avec 15 ans de carrière dans la bande dessinée, comment voyez-vous cette déferlante de BD spécialement conçues pour faire un «coup» commercial ?
Éric «Turalo» Dérian : Mon sentiment premier, c'est qu'il y en a trop.

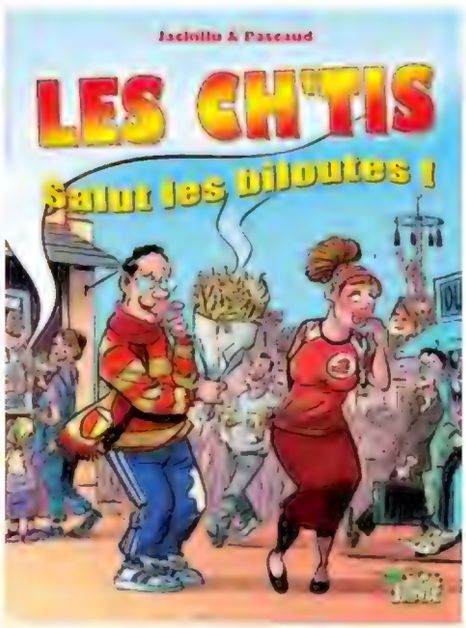
Trop de BD sur les Ch'tis ?
Pas seulement sur les Ch'tis. Même si j'y contribue, je pense qu'il y a trop de BD-produits. La semaine dernière, j'étais dans un centre commercial pour une «Foire à la BD». Sur six plots de vente centraux, quatre étaient consacrés à ce type d'albums...

À votre avis, quelle en est la raison ?
Je crois que l'édition souffre d'un mal profond : les éditeurs croient trop souvent leurs idées meilleures que celles des auteurs, surtout s'ils peuvent rajouter «... en BD» derrière le titre. Si la fourchette devenait demain un accessoire à la mode, il y a fort à parier que quatre mois plus tard sortiraient *La fourchette en BD*, *La vérité sur la fourchette*, *Les blagues de fourchettes*, *Les fourchettes - Ouille ça pique !* - tome 1 et autres *Fourchette, mode d'emploi en BD*... L'éditeur qui tirerait son épingle du jeu serait alors celui qui aurait senti la tendance mieux que les autres, osant une série *Les couverts en BD* permettant plein de *spins-off* : *Les couteaux*, *Les assiettes*, *Les verres*, *Les cuillères*... jusqu'à épuisement du filon.

N'est-ce pas un peu cynique ?
Non, il faut voir les choses telles qu'elles sont, cela fait partie du jeu. La palme à ce jour reste à mon goût l'adaptation en BD des textes de chansons de Yannick Noah, chansonnier plus que populaire, illustrés par des auteurs bobos, plus que méprisants du sujet, dans un album vendu avec un prix et un format luxueux : ça, c'est du pur cynisme ! Et le lectorat ne s'y est pas trompé, en boudant copieusement cet album.



BRONZER AU PIED DES TERRILS, UNE IDÉE QUI A FAIT FLORÈS



UN PETIT AIR DE RESSEMBLANCE ?

C'est vrai que le procédé n'est pas nouveau. Les adaptations marketing ont toujours été nombreuses : *Taxi*, *Joséphine Ange Gardien*, *les aventures de Bigard*... Déjà, il y a 30 ans, on pouvait lire *La vie de Michel Platini* à la grande époque du football.
Ou encore *K2000*, *Michael Jackson* ou *L'homme qui valait 3 milliards* ! La BD-produit a toujours existé. On s'acharne beaucoup dessus mais c'est une cheville importante de l'industrie de l'édition : les tirages sont conséquents et le public semble en vouloir. Au final, ça se vend quand même, coûte que coûte, avec plus ou moins de succès. Le problème aujourd'hui, c'est la qualité souvent faible de l'ensemble qui porte préjudice à la BD.

Et justement quelles sont les raisons de ces problèmes de qualité ?
La principale raison, c'est les délais. La BD-produit est souvent mise en place pour faire un «coup» marketing, médiatique ou commercial... Or, cet opportunisme s'anticipe difficilement et ne laisse pas beaucoup de temps pour réagir... Il faut au minimum six mois pour faire un album correctement; la plupart des albums-produits sont réalisés en trois mois pour surfer sur une vague.

N'y a-t-il pas également un problème d'investissement financier, est-ce que le «coup» dispose des mêmes moyens qu'un album classique ?
Même plus ! Les éditeurs finissent par payer plus cher quand il s'agit d'aller plus vite : c'est quand même une qualité qui a un prix. Ce qui est sûr, c'est que le contrat de base de ce genre d'album est au moins deux fois plus élevé qu'un contrat proposé à un premier album dit «d'auteur» (a priori plus soigné et investi) qui sera tiré de cinq à dix fois moins, et qui ne sera pas forcément défendu et soutenu par le marketing comme peut l'être une BD-produit. Le problème se situe ailleurs, notamment dans le fait que la direction éditoriale de ce genre de projet se limite souvent à la question «*Peux-tu faire un album en trois mois et demi histoire pour être raccord avec la sortie du DVD ?*».

Cela pose quand même la question de la surproduction, sept albums sur les Ch'tis d'un seul coup, on frise l'overdose, non ?
Il n'y a aucune raison objective de s'opposer à ce qu'il y ait sept sorties en trois mois titrant sur «Les Ch'tis». Vingt millions de spectateurs, ce n'est pas un public que l'on peut se permettre de snober lorsque l'on fait partie d'une industrie liée à la consommation culturelle. Mais il faudrait que sur ces sept sorties, il y ait sept albums remarquables et ce n'est pas le cas. Pourtant, ce n'est pas le sujet qui est en cause ici : *Une enfance de Ch'ti*, recueil de deux albums de Jean-Luc Loyer opportunément republiés sous ce titre offre deux récits d'auteur d'une excellente qualité, enfin remis en avant grâce à cet événement marketing !

© Jean-Luc Loyer / DELCOURT
"UNE ENFANCE CH'TI" DE JEAN-LUC LOYER, RÉÉDITÉ CHEZ DELCOURT, A BÉNÉFICIÉ DE LA VAGUE CH'TI ACTUELLE

Finalement, la BD-produit n'est pas, en soi, une mauvaise idée, ce sont les conditions de fabrication que vous remettez en cause ?
Tout à fait : rien n'empêche que ces BD soient de meilleure facture que celles proposées aujourd'hui. Avec un peu plus de temps, de soin et d'anticipation, on pourrait avoir des albums de qualité sur les mêmes sujets et avec les mêmes titres événementiels. Aujourd'hui, le marché est ce qu'il est, le lectorat aussi, mais ça ne pourra plus durer très longtemps.

Vous pensez à une révolte des lecteurs ?
On voit bien que certaines recettes trop éloignées de ce que feraient les auteurs ou les libraires ne fonctionnent pas. Comme la BD n'est pas donnée, les gens doivent faire des choix, ils finissent par faire plus attention. Au final, c'est donc bien le public qui tranchera plutôt que les diffuseurs.

Au-delà de la course au premier sorti et de l'overdose chez les lecteurs, cela pose quand même la question de l'innovation éditoriale, non ?
Il suffit de comparer les couvertures des «Ch'tis – Soleil» et des «Ch'tis – Delcourt» ou encore des «Ch'tis – Jungle» et «Blagues Belges 3 – Delcourt» (voir ci-contre) pour constater à quel point ce secteur d'édition tourne en rond, et je ne parle que de séries dans lesquelles je suis impliqué...

Cela rappelle un peu les gags de super-héros. Il y a eu *Captain Biceps* par Zep et Tébo qui a connu le succès que l'on sait et depuis il y aussi eu *Cosmic Patrouille* de Mauricet [*Cosmic Patrouille* existe depuis plus de 10 ans, NDLR] chez Bamboo, *Super-Blagues* de Lapuss, *Baba et* Tartuff chez Delcourt...
Je mettrais *Captain Biceps* de côté, mais là encore : trois éditeurs, trois séries et un seul concept : des gags en une ou deux pages qui se moquent, avec hommage ou sans, des super-héros. Cela manque cruellement de réflexion éditoriale. Ces séries se positionnent toutes sur le créneau d'un public jeune qui, souvent, ne connait pas la moitié des personnages parodiés. Il faudrait qu'un éditeur ose lancer un auteur capable de faire ce qu'a fait Kirkman sur *Invincible* ou même Gotlib et Solé sur *Superdupont*, deux références qui déconstruisent le mythe du super-héros en faisant marrer les vrais amateurs qui sont finalement assez vieux pour qu'on arrête de leur parler comme à des gosses de 12 ans !

Finalement, le coupable ne serait-il pas l'auteur qui signe un contrat pour ce type d'album et vend ainsi son âme ?
Il y a une réalité à ne pas nier... Malgré le fantasme artistique, la BD est un vrai métier : il faut souvent mettre les mains dans le cambouis à moins d'avoir plusieurs séries à succès, ou de mener une seconde carrière à côté.

Alors la BD-produit serait un mal nécessaire à la survie des auteurs ?
C'est, sans conteste possible, cette branche d'édition qui permet à des auteurs, dont je suis, de ne pas disparaître et de continuer à faire ce métier dans l'espoir, souvent illusoire, d'avoir accès à des projets plus «artistiques» ou personnels, au-delà de toute considération d'ordre alimentaire. Ce qui est quand même un peu rassurant, pour nous autres auteurs, notamment à la veille de signer un contrat de ce genre, c'est que le public a une mémoire assez courte de ce secteur. Qui reproche encore aujourd'hui à Gibrat ou à Lidwine d'avoir illustré *Les aventures de Zaza, la chienne de Michel Drucker* dans les années 80 ou à Cabu d'avoir médiocrement adapté le lourdingue *L'inspecteur Labavure* ? Les exemples sont multiples... et oubliés pour la plupart depuis fort longtemps. Et c'est tant mieux.

PROPOS RECUEILLIS PAR YANNICK LEJEUNE

Une Ch'tite BD ?

Bienvenue chez les Ch'tis, l'adaptation officielle chez Delcourt.
à réserver à ceux qui ont adoré le film puisqu'elle en reprend fidèlement le déroulé. Dany Boon, la production et tous les ayants droit font don de l'intégralité des profits à des associations caritatives.

Les Ch'tis – Tome Heiiiiinnn chez Soleil
Un album d'humour de bonne facture. Bien sûr, il utilise les clichés les plus évidents sur les Ch'tis mais le dessin est de qualité et l'humour présent.

Une enfance Ch'tis de Jean-Luc Loyer chez Delcourt
Recueil compilant plusieurs histoires issues des albums *Les Mangeur de cailloux* et *La Boîte à un franc* précédemment parus chez Delcourt et qui raconte avec brio l'enfance d'un «tiot» près des terrils.

Sont également sortis : *La Vérité sur les Ch'tis* de Monsieur B chez Vents des Savanes, *Les Blondes en Ch'tis* chez Soleil, *Les Ch'tis* chez Jungle, *Les Blagues Ch'tis* chez Delcourt

Enfants cachés : Le «pourquoi ?» de l'historien et le «comment ?» du témoin

Plusieurs BD de la rentrée sont consacrées au sort des Juifs sous l'Occupation. Si Fabien Nury (*Il était une fois en France*) et Philippe Richelle (*Opération Vent printanier*) s'intéressent au «pourquoi ?», deux collectifs : *Les enfants sauvés* (Delcourt) et *Paroles d'étoiles* (Soleil) s'intéressent à un esprit de résistance qui permit notamment la préservation de la majorité des Juifs de France.

À Auschwitz, alors qu'il se saisissait d'un glaçon qui devait étancher sa soif, Primo Levi se le vit arracher des mains par un gardien. Il lui demanda : «*Warum ?*» (Pourquoi ?). L'Allemand lui répondit : «*Hier ist kein warum* !» (Ici, il n'y a pas de pourquoi !). Cette anecdote fait comprendre l'importance du propos mémoriel, témoignage des rescapés dans un premier temps, travaux d'historiens ensuite. Le travail des révisionnistes a souvent consisté à mettre en doute la question du «comment ?» pour tenter de mieux effacer celle du «pourquoi ?». L'une et l'autre sont d'égale importance : il faut pouvoir retracer les circonstances du crime pour mieux en saisir le mobile. Sur la question du «Pourquoi ?», Pierre Wachs et Philippe Richelle (*Opération Vent printanier*, Casterman), comme Fabien Nury et Sylvain Vallée (*Il était une fois en France*, Glénat) font œuvre de mesure et de finesse. L'un et l'autre décrivent les circonstances d'une Occupation qui entraîne la France dans la collaboration : nécessité de survivre, coûte que coûte, de protéger sa famille et ses biens dans cette période troublée.

LE JOURNAL "AU PILORI" ORGANISE UN CONCOURS. IL FAUT RÉPONDRE À LA QUESTION SUIVANTE : OÙ LES FOURRER, TOUTE MESURE RADICALE ÉTANT ADMISE ? ...
LES FOURRER ? QUI ÇA ?
BIEN, LES JUIFS ...
IL Y A TROIS PAIRES DE BAS EN SOIE NATURELLE À GAGNER... ÇA VAUT LA PEINE DE PARTICIPER...
JE N'AI PAS D'IDÉE ...
LES JUIFS MOI, J'AI RIEN CONTRE...
MOI NON PLUS.
ON POURRAIT LES ENVOYER DANS DES PUITS DE CHARBON EN ANGLETERRE... ÇA SERAIT PAS MAL, ÇA...
JACQUELINE!
ON PEUT RIRE, NON?...
© Pierre Wachs et Philippe Richelle / CASTERMAN

EXTRAIT DE "OPÉRATION VENT PRINTANIER" DE RICHELLE ET WACHS (CASTERMAN)

Si *Vent Printanier* décrit le processus de la Rafle du Vel d'Hiv dans le cadre d'une comédie dramatique parfaitement documentée qui ne laisse la place à aucune ambiguïté (Voir l'article de Christian Marmonnier sur cet album dans *ZOO* n°15), Fabien Nury a choisi, au contraire, de raconter la vie d'un personnage autrement plus controversé, Joseph Joanovici. Collaborateur ou résistant ? Allez savoir ! Les temps ne sont pas à la clarté. Après tout, Monsieur Joseph, juif roumain fraîchement immigré qui a bâti sa fortune en complicité avec la pègre, a pu être collabo pour sauver sa famille, ou simplement sa peau, ou du moins *quelque chose*. Collabo *parce que Juif* (il n'avait pas le choix), résistant – là est, sinon l'ambiguïté, du moins le paradoxe, pour la même raison. La figure même de l'opportuniste au bord du précipice. Au passage, on croise les ordures de la rue Lauriston, des droits communs voués aux basses besognes de la Gestapo, imbus de leur pouvoir, jouissant de leur revanche. Des fauves, absolument. Nury montre un homme face à un choix cornélien d'autant plus difficile à résoudre que les temps sont troublés.

Les collectifs de Delcourt et de Soleil sont davantage dans le «comment ?». *Les Enfants sauvés* est un album qui retrace huit destins de marmots cachés par des Justes en France, en Pologne, en Allemagne et en Autriche, en Macédoine ou en Hollande. Des aventures humaines inoubliables et sensibles parfaitement captées par des auteurs aux styles très différents. Un avant-propos de Simone Veil et une préface de Tomi Ungerer tout à fait émouvante complètent cet ouvrage remarquable.

Paroles d'étoiles (Soleil) développe un concept similaire dans la lignée de *Paroles de Verdun* ou *Paroles du Jour J*. Sous la houlette de Serge Le tendre, 12 témoins racontent leur enfance volée. Ils sont magistralement servis par des dessinateurs qui ont su parfaitement transcrire ces moments tragiques.

© Jean-Pierre Guéno et Serge le Tenare / SOLEIL

EXTRAIT DE "PAROLES D'ÉTOILES - MÉMOIRES D'ENFANTS CACHÉS 1939-1945" DE GUÉNO ET LE TENDRE (SOLEIL)

DIDIER PASAMONIK

CHRISTOPHE BLAIN
REVISITE LE WESTERN

AVEC...
DES HORS-LA-LOI,
DES FEMMES,
DES REVOLVERS,
DES FEMMES,
DES LOCOMATIVES,
DES FEMMES,
DES SHERIFS,
DES FEMMES ET...

GUS

TOME 3
EN LIBRAIRIE LE 28 NOVEMBRE

DARGAUD

ANGOULÊME 2009
SÉLECTION OFFICIELLE

© BLAIN / DARGAUD 2009

zoom bd

Koma, T.6, Au commencement, de Peeters et Wazem, HUMANOÏDES ASSOCIÉS, 48 P. N&B, 10 €

On avait laissé Addidas Eme dans une position forte, où elle détenait les rênes du destin du monde. Pour ce dernier opus, on n'est pas déçu, car *Koma*, BD quelque peu théologique, finit sa mutation et termine dans une explosion de poésie, en opposition avec la charbonneuse noirceur du début. On retrouve ce mélange incongru d'ingénuité et de maturité, et le don de Peeters et Wazem de provoquer une agréable perplexité. Aussi paradoxalement déroutant et stimulant que le précédent album, cette prenante conclusion, sous forme de commencement, donne une cohérence à l'ensemble de ce surréaliste conte initiatique philosophique.

WAYNE

Plan Dragues Nouvelle Génération, T.2, Franche Connexion, de Wozniak, Cazenove et Wingrove, BAMBOO, 48 P. COULEURS, 9,45 €

Hubert et Greg sont deux amis un peu enveloppés dont le leitmotiv, dans chacun de ces gags en une planche, est de draguer ou mater les jolies filles. Les deux potes compensent leur physique un peu ingrat par un impressionnant déploiement de méthodes de drague high-tech. Entre chat sur Internet, speed dating, webcams planquées, les deux geeks rivalisent d'imagination et il est amusant de voir leurs échecs répétés qui ne les découragent jamais. En quelques sortes, Hubert et Greg ce sont les coyotes de la drague (et jusqu'à présent, Bip Bip ne s'est encore jamais laissé attraper...).

MAJESTIC GÉRARD

Fontainebleau, de Christophe Bec et Alessandro Bocci, SOLEIL, COLL. HANTÉ, 56 P. COUL, 12,90 €

Prenez un livre de 56 pages. Fourrez-le d'une authentique histoire de maison hantée, ajoutez une bonne dose de stéréotypes, beaucoup de vent, deux doigts de plagiat, quelques feuilles d'un reportage bidon, et s'il vous reste de la place casez une illustration pleine page en fin de récit. Cette cuisine s'appelle *Fontainebleau* et n'a rien à voir avec le dessert du même

Cosey met à nu Jonathan

Sept ans d'attente pour un album, c'est long. Mais les fans de Cosey savent bien que l'artiste ne dessine pas avec un œil sur le calendrier et que leur patience est toujours récompensée. Avec le nouveau *Jonathan*, quatorzième du nom, le plaisir est une nouvelle fois au rendez-vous.

© Cosey / LE LOMBARD

Oubliés (momentanément) le Tibet et la Chine, avec *Elle ou Dix mille lucioles*, Jonathan pose ses bagages en Birmanie. Et plus précisément sur le lac Inle, au centre du pays. Un endroit magique à 1000 mètres d'altitude, où les habitants vivent sur pilotis entourés par les «nats», les esprits de la nature. Un lieu propice à la méditation. Le récit est d'ailleurs construit comme un monologue intérieur dans lequel Jonathan, plus que dans aucun autre album, partage ses pensées. Un exercice auquel Cosey s'est volontiers prêté avec nous :

Comment vous est venue l'idée du personnage de Jonathan ?

C'était en 1975. Il y avait à l'époque deux voies. Les héros purs et durs comme Buck Danny, Rick Hochet, Jerry Spring, et puis ceux des auteurs de *Pilote* comme Druillet, Moebius, Mézières, Fred. En fait, je ne me sentais à l'aise ni dans un style ni dans l'autre. Et puis j'étais conscient de mes limites. J'estimais que beaucoup de gens dessinaient mieux que moi. Il fallait que je trouve quelque chose d'original, mon propre terrain. J'ai donc essayé de parler de ce que j'aimais c'est-à-dire la montagne et les philosophies orientales, et puis d'approfondir un personnage. J'avais accroché, comme tout le monde, à *L'attrape-cœur* de Salinger, et ce roman prouvait qu'on pouvait parler de ce que l'être humain ressent en lui, sans être casse-pied ou intello. J'avais envie de raconter ça.

Et pour caractériser votre héros, vous vous êtes pris comme modèle.

C'est presque inconscient. Lorsqu'on a des difficultés à dessiner un personnage, on prend un miroir et puis on se dessine soi-même. Alors bien sûr, je savais que je me dessinais, mais en fait, je n'avais pas l'impression de faire un autoportrait. Pour moi, je dessinais un être humain, je lui donnais quelques-unes de mes caractéristiques physiques, et ça n'allait pas plus loin que ça. Mais du fait que je parlais de ce qui m'intéressait, ça tournait à une sorte d'autobiographie imaginaire, qu'on appellerait aujourd'hui autofiction. De plus, à l'époque, il y avait très peu de photos du Tibet. Alors j'ai pensé qu'il serait intéressant d'aller chercher de la documentation. Ce qui m'a encore plus rapproché de mon personnage, puisque je suis allé sur ses traces après trois albums.

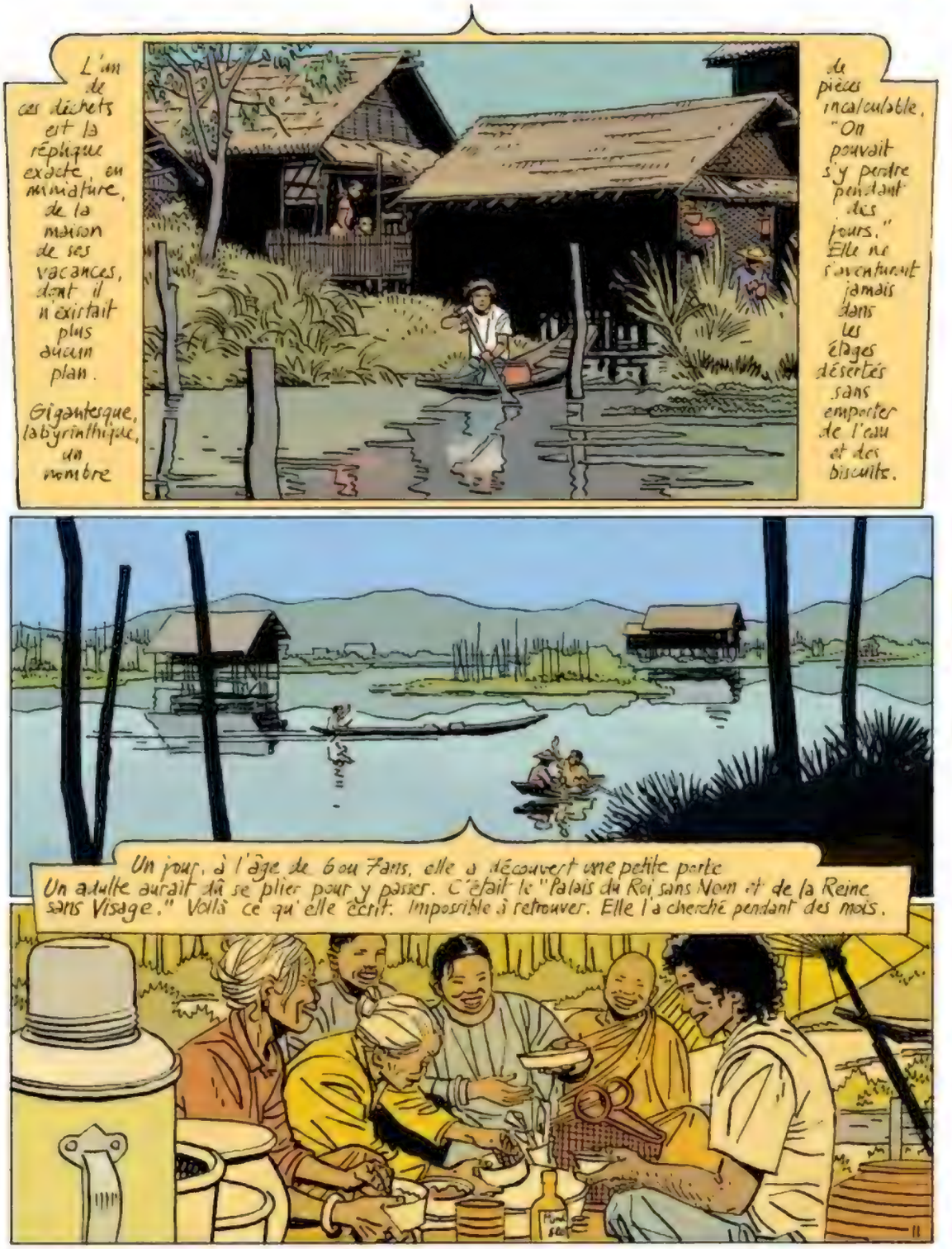
Tous vos personnages sont imprégnés par la réalité ?

J'ai toujours entremêlé fiction et réalité. Sinon, je tourne en rond. Alors, bien sûr, je ne fais pas du reportage. Je prends telle caractéristique d'un ami, le nez de l'autre, la façon de parler d'un troisième et je fais ma petite cuisine. J'ai par exemple rencontré sur la frontière entre la Chine et le Tibet, une Chinoise, colonel, qui dirigeait les chœurs de l'académie militaire de la ville. Le personnage du colonel Lan [tomes 12 et 13] était né. Mais tout ce qui se passe entre elle et Jonathan, c'est de la fiction.

L'idée de cette histoire birmane vous est venue après un voyage ?
J'ai fait deux voyages en Birmanie, le premier en 1989 et le second en janvier 2007. Tout m'a donné envie d'en parler. Graphiquement, c'est un très beau pays. J'avais envie de raconter les mystères qu'on peut ressentir, cette ambiance mystique, tout en mentionnant l'oppression qu'ils subissent depuis 20 ans. Et puis il y a cette vie magique sur le lac.

Depuis le tome 12, *Celui qui mène les fleuves à la mer*, votre critique politique (envers la Chine et aujourd'hui la Birmanie) est plus directe. C'est un tournant que vous avez voulu prendre ?
Non, et je le regrette un peu. Ce n'est pas possible d'occulter cet aspect, mais honnêtement, ce n'est pas le moteur de mon travail. Mon but est de toucher à quelque chose de plus fondamental, si possible. Bien sûr, dans *Elle ou Dix mille lucioles*, la junte est présente, mais on ne les voit jamais, ils sont toujours en noir. Je n'avais pas envie de dessiner ces gens pas très sympathiques...

En même temps, un *Jonathan* n'a jamais été aussi introspectif. Vous faites presque le

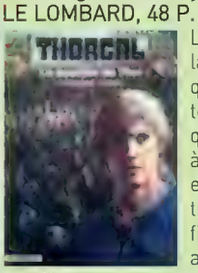

L'un de ces dédales est la réplique exacte, en miniature, de la maison de ses vacances, dont il n'existait plus aucun plan. Gigantesque, labyrinthique, un nombre de pièces incalculable. "On pouvait s'y perdre pendant des jours." Elle ne s'aventurait jamais dans les étages désertés sans emporter de l'eau et des biscuits.
Un jour, à l'âge de 6 ou 7 ans, elle a découvert une petite porte. Un adulte aurait dû se plier pour y passer. C'était le "Palais du Roi sans Nom et de la Reine sans Visage." Voilà ce qu'elle écrit. Impossible à retrouver. Elle l'a cherché pendant des mois.

© Cosey / LE LOMBARD

nom. La création d'un livre relève de l'alchimie culinaire, c'est vrai : être directeur de collection implique un savoir-faire comparable à celui d'un maître queux. Christophe Bec, s'il en a la toque, n'en a pas pour autant l'étoffe.

KAMIL PLEJWALTZSKY

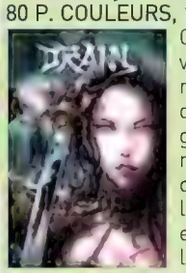
Thorgal, T.31, Le bouclier de Thor, de Grezgor Rosinsky et Yves Sente, LE LOMBARD, 48 P. COUL., 10,40 €



Les mauvaises langues diront que Thorgal est tellement vieux qu'il en est réduit à radoter ses exploits par l'entremise de son fils Jolan. Si cette aventure pêche en effet par son manque d'originalité scénaristique, son efficacité et son inventivité l'imposent comme une vraie réussite. Dans ce second volet, Jolan subit une ultime épreuve aux confins d'Asgard pendant que sur Midgard, la sorcière Mahara travaille à perdre les parents du jeune héros. Le mystère s'épaissit sur les intentions réelles de Manthor et les forces qu'il déchaîne. Espérons que le dénouement soit à la hauteur des promesses des deux premiers épisodes.

KAMIL P.

Drain, T.2, Châtiment, de Cebulsky et Takeda, SOLEIL, 80 P. COULEURS, 12,90 €



Chinatsu est un vampire ninja (ne riez pas) qui n'a de cesse de venger sa famille massacrée et cherche celui qui l'a condamnée à errer à travers les âges. L'erreur la plus impardonnable de ce projet est d'avoir appliqué des codes narratifs propres au manga, à un récit formaté selon les normes franco-belges. Sur fond de combats interminables, d'une violence tout aussi putassière que les attitudes lascives des personnages, l'histoire ne progresse pas d'un pouce et présume de nombreux épisodes. Vulgaire, soporifique et complaisant.

KAMIL P.

Étoile du chagrin, T.1, de Kazimir Strzepek, ÇÀ ET LÀ, 216 P. N&B, 12,50 €

L'étoile du chagrin, en se précipitant sur un monde jusque-là pacifique, plonge les habitants de ces contrées dans l'incertitude. Au milieu des ruines, seules les

zoom bd

sociétés obscurantistes imposent un semblant d'organisation humaine tout en s'abreuvant de pillages et de massacres. Dans ce décor désolé, quelques personnages partent en quête de leur passé tout en se gardant de la cruauté des «Chevaliers de l'Ordre». L'univers inventé par Kazimir Strzepek s'abreuve clairement à la source des jeux vidéo tout en y greffant une touche de subversion et un graphisme incisif hérité de l'underground. Excellemment orchestrée, l'histoire se parcourt d'une traite et présage d'une suite où se révéleront les nombreux mystères laissés en suspend dans ce premier volume.

KAMIL P.

Soudards et belles garces, Sergio Toppi vu par Jean-Louis Roux, MOSQUITO, 172 P. COUL., 25 €

Deuxième recueil d'illustrations de Toppi édité par Mosquito, *Soudards et belles garces* offre une fois de plus l'occasion de mesurer la virtuosité de ce dernier géant de la bande dessinée. L'éventail des techniques graphiques et la créativité de Sergio Toppi impressionne. Mais c'est surtout l'aisance du dessinateur à saisir les singularités et les caractères du monde entier et de toutes les époques qui force l'admiration. Après avoir refermé l'ouvrage, le lecteur pourra s'interroger sur l'absence de cet artiste au palmarès d'Angoulême au profit d'auteurs essentiellement doués dans l'auto-représentation.

KAMIL P.

Ma Vie de zombie, de Sébastien Viozat et Raphaël B, ANKAMA, LABEL ARAIGNÉE, 96 P. COULEURS, 12,90 €

Léon Malmeau, gardien de cimetière de profession, voit ses pensionnaires revenir inexplicablement à la vie. La morsure de l'un d'eux précipite Léon dans la «non-vie». Le temps lui est désormais compté pour découvrir quelle est l'origine de ce désastre. *Ma Vie de zombie* aurait pu bénéficier du voisinage de *I Zombie*, film dont le sujet est très proche, pour étudier les affres de la déchéance. L'idée de conjuguer la condition de mort-vivant au tour des grandes questions existentielles.

Pour résumer l'album, Jonathan croit suivre une voie secrète, dictée par son ami le moine [bouddhiste] U Kyi, mais cette voie n'existe pas. Elle est fictive. Toutefois, ce qui est imaginé peut être aussi fort que ce qui est vrai. Tout est enseignement. C'est ce qu'expérimente Jonathan dans cette histoire.

D'où vient l'idée de ce récitatif omniprésent ?

Dans l'album *Kate*, il y a de courts extraits du journal de Jonathan. J'ai eu envie d'y revenir. Il y avait des phrases que j'avais envie de dire. Ce n'était pas possible d'en faire des dialogues.

Etait-il important que l'album se déroule sur un lac ?

C'est d'abord lié au fait que j'y sois allé, que j'ai pris des notes et des photos. Au-delà, ce que j'en retire d'essentiel, c'est le côté miroir. C'est un thème qui m'inspire bien, à la fois fascinant et révélateur. Je pense que les fictions sont les reflets de la réalité. Et puis on retrouve ce double-jeu entre Jonathan et le dessinateur Cosey.

On ne dit pas non à une nat... J'ai accepté d'emblée de partager Mi Yo avec celle-Qui-Descend.
Notre amour n'est pas de la même nature... Et puis... c'est un privilège d'exaucer une nat'. Tu le sais bien, Messager !
Elle dit que tu ne dois pas être jaloux, que chacun de ses Bien-Aimés, chacun de vous trois, a sa place.
© Cosey / Lt LOMBARD

Oui, parce que dans l'album, Jonathan parle de son ami Cosey. Il y a là une belle mise en abîme.

Oui, oui, et même il m'écrit. Il est sympa. Mais je me soigne, rassurez-vous. Je me fais suivre. (rires) Déjà dans le premier tome, j'avais écrit un texte où je présentais Jonathan comme un ami qui serait parti dans l'Himalaya. Ici, c'est le contraire. Il m'envoie même un dessin, qu'on voit dans la dernière page. Je trouve ça amusant. Ce dessin, je l'ai fait de la main gauche. (rires) Ce qui prouve que le dessin se fait principalement par le cerveau plus que par la main.

Dans *Elle ou Dix mille lucioles*, Jonathan croise Sabei, une femme birmane. Malgré quelques femmes qui tournent autour de lui, ou plutôt autour desquelles il tourne, Jonathan est quand même un sacré solitaire. C'est une obligation pour continuer à lui faire vivre des aventures ?

Oui et non. J'aime bien cette situation de l'homme seul, constamment à la recherche d'une femme idéale. Qui a des relations parfois platonique, parfois bien réelle, mais toujours momentanées. Je connais la vie de couple et je n'ai pas eu vraiment envie d'en parler pour l'instant. Je préfère ces situations de rencontre, la découverte de l'autre, je trouve ça magnifique les premiers regards, les premières paroles. Et puis la séparation, l'éloignement, sont des choses intéressantes aussi.

Il y a eu une grosse coupure entre le tome 11 et le tome 12. Vous aviez perdu l'envie à cette époque ?

J'avais l'impression de tourner en rond, de tomber toujours dans les mêmes schémas. J'y suis revenu dix ans plus tard, avec le 12, suite à un voyage au Tibet où j'ai pris beaucoup de photos. Mais je n'ai jamais eu envie d'arrêter Jonathan. En revanche, c'est toujours très difficile de créer des histoires car ce n'est pas un héros classique. Comment expliquer qu'il vive autant de situations extraordinaires ? Je suis conscient qu'il y a un peu une contradiction. C'est un personnage de one-shot qui a vécu jusqu'à aujourd'hui 14 aventures. Et j'espère que ça va continuer.

La série a aujourd'hui plus de 30 ans. Que vous inspire une telle longévité ?

Oh je suis étonné, franchement. 30 ans, ça me paraît incroyable. Je suis content de voir que ça vieillit bien.

...contrairement à d'autres séries qui fléchissent aux alentours du dixième album.

Ça vient peut-être du fait que je ne me suis jamais astreint à produire régulièrement. Je me suis autorisé d'arrêter pendant 10 ans. Parce que je crois vraiment que ce n'est pas possible de faire du bon travail si soi-même on n'a pas de plaisir. On ne peut pas donner du plaisir au lecteur, si on n'en a pas. Que les tomes 10 et 11 se déroulent aux Etats-Unis n'est pas un accident. Je tournais déjà un peu en rond. J'ai essayé de l'entraîner là-bas. C'était bien, mais ça n'a pas suffit. Alors j'ai eu besoin d'une coupure plus longue.

Et maintenant, quels sont vos projets ?

J'ai des idées mais c'est trop tôt pour le dire. Je suis encore sur ce qui accompagne la fin du précédent. Ce que je peux dire c'est que ce ne sera pas un *Jonathan*.

PROPOS RECUEILLIS PAR THIERRY LEMAIRE

JONATHAN, T.14,
ELLE OU DIX MILLE LUCIOLES,
DE COSEY (DESSIN ET SCÉNARIO)
LE LOMBARD
48 P. COULEURS
SORTIE EN NOV 2008 **10,40 €**

Lucien, on the rock again

Huit ans après son *Week-end motard*, Lucien revient dans un long récit. Dans l'intervalle, il a changé d'éditeur, mais surtout il a changé de look : la cinquantaine, du bide, des enfants mais... *toujours la banane* !

LUCILLE, JE N'AIME PAS BEAUCOUP LE GENRE QUE TU TE DONNES EN CE MOMENT, TU SAIS ?!
DE QUOI T'AS L'AIR, FRANCHEMENT !
AH OUI ?
ET TOI, TU T'ES REGARDÉ ?! AVEC TON LOOK DE BEAUF, TON GROS BIDE ET TA BANANE RIDICULE !!
...
HEIN ?... J'AI UN LOOK DE BEAUF, MOI ?...
UN GROS BIDE ?..
UNE BANANE RIDICULE ?..
6

© Margerin / FLUIDE GLACIAL - AUDIE

Frank Margerin, qui n'a jamais caché son goût pour le football, a fait l'objet en avril dernier d'un traitement digne d'un joueur de *Ligue 1* : il a été transféré (et ses albums avec lui) dans l'équipe Fluide Glacial. La transaction, indispensable à la survie financière des Humanoïdes Associés, se déroulait à un moment opportun, un nouveau *Lucien* étant en cours de prépublication dans le bimestriel *Cargo Zone*, lancé par Al Coutelis en juillet 2007. L'album achevé, le voici publié, chez Fluide Glacial donc, simultanément à la réédition des huit autres albums de la série. Et Margerin, après quelques rares incursions dans le sommaire du mensuel d'Umour et bandessinées, le rejoint pour de bon à partir de janvier 2009, avec le statut d'auteur-maison.

Créé en 1979 dans *Métal Hurlant*, Lucien est célèbre pour son éternelle coiffure-banane et sa bande de copains, agités mais pas méchants, avec qui il forme le groupe de rock «Ricky Banlieue et ses riverains». Après 25 ans de rock, potes, foot et motos pétaradantes, faisant mine d'ignorer que le public n'aime pas être bousculé, Frank Margerin ose une ellipse de 30 ans et de 30 kilos ! Le Lucien qu'on retrouve dans *Toujours la banane* est un quinquagénaire bon teint, bedonnant, grisonnant mais pas dégarni (taxé de ringardise par sa fille, il tentera différentes coiffures dans une planche particulièrement zygomatique, mais non, décidément, rien ne lui va mieux que la banane). Malgré les années, Lucien est resté fidèle à lui-même. S'il préfère désormais porter des charentaises à la maison plutôt que des Santiag', il est resté rock'n'roll dans l'âme, l'attitude et le job (il est vendeur chez «Grat' en vrac»). Côté famille, Lucien est complètement largué, entre une fille en plein vertige gothique à laquelle il ne comprend rien, un fils victime de racket et scotché à sa «plestécheune» et une femme qui ne dévisse pas d'Internet. Par contre, il a du bol, le patron de son bar d'attache est l'un des derniers gargotiers de ce XXIe siècle à préférer doter son établissement d'un flipper plutôt que d'une machine à sous. Par une sorte de coup du destin, il retrouve toute sa bande de copains : Ricky, Gillou et Riton. Ricky est en pleine dérive, mais les copains viennent à la rescousse !

Cultivant comme toujours la lisibilité de ses dessins malgré le foisonnement de détails comiques en arrière-plan, Frank Margerin a réussi la mutation de Lucien. Et c'est le visage du lecteur qui s'illumine d'un sourire rayonnant. En d'autres termes, Lucien, même quinqua, réussit encore et toujours à nous coller la banane !

(**À noter :** le nouveau *Lucien* est sélectionné dans le palmarès officiel d'Angoulême 2009 et bénéficiera d'une exposition visible lors du festival.)

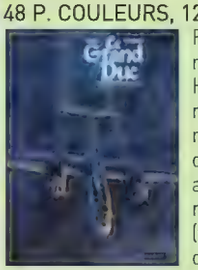
JÉRÔME BRIOT

LUCIEN, T.9,
TOUJOURS LA BANANE,
DE FRANCK MARGERIN
(DESSIN ET SCÉNARIO)
FLUIDE GLACIAL - AUDIE
48 P. COULEURS **9,95 €**

singulier aurait pu ouvrir vers à une multitude de réflexions. Tel n'est pas le cas. La bande dessinée de Viozat et Raphaël B – faute d'ambition – sombre dans la gratuité et l'insignifiance. La volonté de bien faire est malgré tout évidente, c'est d'autant plus regrettable.

KAMIL P.

Le Grand Duc, T.1, Les Sorcières de la nuit, de Yann et Hugault, PAQUET, COLLECTION COCKPIT, 48 P. COULEURS, 12,90 €



Retenez bien ce nom : Romain Hugault. Il est le nouveau dessinateur prodige d'aventures aériennes. Il rejoint en cela (voire même dépasse ?) les grands comme feu Victor Hubinon ou Francis Bergèse. Après des débuts visuellement impressionnants mais un peu desservis par un scénario classique (*Au delà des nuages*, tomes 1 et 2), il revient avec un ouvrage au scénario solide et divertissant, se passant sur le front Germano-Russe à la fin de la deuxième guerre mondiale : *Le Grand Duc*. Le scénariste Yann en est l'auteur, et il n'est pas connu pour être des plus mauvais. Rien à redire, c'est du très bon travail. Les amateurs aimeront et les autres probablement aussi.

OLIVIER THIERRY

La Jeunesse de Blueberry, T.17, Le Sentier des larmes, de Corteggiani et Blanc-Dumont, DARGAUD, 48 P. COULEURS, 10,40 €

17e tome de la série *La Jeunesse de Blueberry*, *Le Sentier des larmes* conclut l'histoire démarrée dans le tome précédent. Le dessin de Michel Blanc-Dumont est magnifique, comme en témoigne d'ailleurs la couverture, engageante. Cependant, à notre surprise, le beau lieutenant est effacé, se contentant de jouer les rôles secondaires pendant que le scénariste, Corteggiani, s'attarde sur quelques parties de l'histoire du Far-West et sur le traitement réservé aux Indiens. Pas inintéressant, mais on regrette le rythme, les péripéties et retournements de situation façon Charlier et Giraud.

OLIVIER THIERRY

Calvin et Hobbes en couleurs !, de Bill Watterson, HORS COLLECTION, 96 P. COUL., 16 €

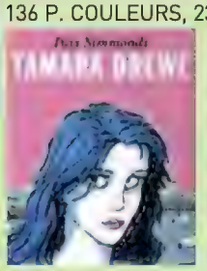
À l'annonce de l'arrêt de *Calvin et Hobbes* en 1995, les lecteurs n'y ont pas cru. Sans doute une –

zoom bd

mauvaise – blague de l'ingénieux petit garçon et de son féroce tigre en peluche ! Mais son créateur, préférant la peinture, achevait sa série star, entrée directement au panthéon des classiques... Publiés dans plus de 2400 journaux dans le monde, ses strips avaient droit à un traitement différent le dimanche : la couleur ! Créé à l'occasion d'une expo, ce recueil coloré reprend l'intégralité de ces planches dominicales commentées par Watterson lui-même. Un cadeau indispensable pour les afficionados !

HÉLÈNE BENEY

Tamara Drewe, de Posy Simmonds, DENOËL GRAPHIC, 136 P. COULEURS, 23,50 €



Derrière le calme apparent des rideaux brodés, la campagne anglaise contemporaine est une poudrière. L'arrivée de la sulfureuse Tamara en sera le détonateur ! L'épicentre de l'explosion ? L'univers feutré d'une résidence d'écrivain... Impossible de résumer ce captivant et iconoclaste *graphic novel* de Simmonds, librement adapté de *Loin de la foule déchaînée* de Hardy ! Après *Gemma Bovary*, l'auteur nous offre une chronique acerbe de l'élite british, appuyant avec délice là où ça fait mal. Renouvelant la création dessinée, elle mêle habilement textes et strips pour un pur moment de lecture. Exquis !

HÉLÈNE BENEY

Je ne verrai pas Okinawa, de Aurélia Aurita, LES IMPRESSIONS NOUVELLES, 80 P. N&B, 12 €

Quatre ans déjà que Chenda a rencontré Fred, son amoureux, et fait des allers-retours au Japon pour l'y rejoindre. Tout va bien entre eux, merci, mais chaque voyage se transforme en combat de catch avec l'administration japonaise ! Bien loin des pages joyeusement délurées de *Fraise et Chocolat*, Aurita nous raconte cette fois-ci les ubuesques chemins de croix pour entrer dans le pays ou obtenir

La fonte de Névé

La fin d'année est propice aux rééditions en intégrales d'œuvres marquantes difficilement trouvables. Parmi celles-ci, l'intégrale de *Névé*, une série en cinq tomes du scénariste Dieter et du dessinateur Emmanuel Lepage, parue entre 1991 et 1997, que Glénat a eu la bonne idée de rééditer

© Dieter et Lepage / GLÉNAT

Un névé est une plaque de neige. C'est aussi le nom du jeune garçon dont Dieter et Lepage narrent les aventures et l'évolution au long de cinq albums, couvrant une dizaine d'années de sa vie. Il y est beaucoup question d'alpinisme et de montagnes, puisque le premier et le dernier tome se passent sur fond d'expédition alpiniste. Le deuxième et le quatrième tome se passent quant à eux dans les «cirques» (monts) de la Réunion et les montagnes de l'Himalaya.

Il y est question de Névé, jeune garçon ayant perdu sa mère puis son père (dans le premier tome), et cherchant à se raccrocher à quelque chose. Mais à quoi ? À son jeune oncle tuteur ? À sa jeune tante devenue folle ? À ses premiers amours ? L'ascension la plus périlleuse, pour Névé, est en fait celle de sa vie. Que faire, qui aimer, comment aimer ? Le scénariste, Dieter, également auteur de l'excellente série *Julien Boisvert* (chez Delcourt) est maître dans l'art de dépeindre les sentiments et en particulier les sentiments intérieurs. Il a fait sien les thèmes de la quête de sens et d'identité, le rapport au père (ou l'absence de), les voyages dans les contrées exotiques qui forcent la réflexion sur soi : il montre que sortir de son milieu habituel aide à «sortir de sa vie» et facilite donc la possibilité d'y porter un regard quasi externe.

© Dieter et Lepage / GLÉNAT

Emmanuel Lepage, quant à lui, est un des plus talentueux dessinateurs qui soient. Il est plus connu, récemment, pour ses albums peints : *Muchacho* et *La terre sans mal*, chez Aire Libre, albums se déroulant dans la jungle et la forêt sud-américaine. Lepage excelle dans la peinture des contrées et des peuples exotiques. Ses images, ses cadrages sont une invitation au voyage et feraient pâlir de jalousie n'importe quel photographe du *National Geographic*. (Un recueil paru chez Daniel Maghen rassemble un certain nombre de ses peintures : magnifiques).
La collaboration de ces deux auteurs donna donc une œuvre forte, exotique, même si certains déroulements peuvent déranger. Il y est souvent question de sentiment de culpabilité, d'instabilité mentale et émotionnelle, d'amours contre nature... Mais la toile de fond – les monts, les falaises, le ciel, la forêt – forcent à la contemplation. Et l'histoire de ce jeune garçon qui a grandi dans des environnements extrêmes ne pourra que toucher.

EGON DRAGON

NÉVÉ INTÉGRALE,
DE DIETER (SCÉNARIO)
ET LEPAGE (DESSIN)
GLÉNAT - COLL. GRAFICA
240 P. COULEURS
SORTIE LE 18 NOV 2008 **45 €**

poliakov
WHITE SPIDER
POLIAKOV
Pure Grain
PREMIUM VODKA
TRIPLE DISTILLED
VODKA
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

zoom bd

des papiers. Avec humour et flegme, la jeune dessinatrice témoigne du conservatisme nippon face aux étrangers, et aborde en filigrane la difficulté tristement actuelle du «voyageur» en attente de papiers...

HB

Bob Dylan Revisited, Collectif, DELCOURT, 104 P. COULEURS, 19.90 €

Mr Tambourine man suscite un engouement artistique jamais démenti depuis 1961 ! Après de multiples adaptations musicales (The Byrds, Baez, Hendrix, Gun's N'Roses...), l'œuvre de Dylan inspire maintenant des pointures du Neuvième art. Ce pertinent recueil présente la mise en images de 13 chansons par Mattotti, McKean, Avril ou encore Zep. Ces dessins somptueux, simples ou élaborés, permettent une redécouverte des textes de Dylan, puisés au gré de 40 ans de carrière. Petit plus pour les «nulin'inglish» : la trad des paroles en début de chapitre. Un choc visuel à lire avec la discographie ad hoc !

HB

Le Petit Sammy éternue, de Windsor McCay, DELCOURT, 96 P. COUL., 49.90 €

Auteur du célèbre *Little Nemo in Slumberland*, McCay est non seulement l'inventeur du comics strip (donc de la BD yankee !) mais aussi le précurseur du cinéma d'animation. Publié le dimanche dans le *New York Herald* entre 1904 et 1905, ses strips du *Petit Sammy éternue* sont ici édités au format d'origine. Derrière le *running-gag* de l'éternuement de Sammy et des catastrophes qu'il provoque, on découvre une peinture sociale de la *middle-class* américaine du début du XX^{e} siècle. Un régal désuet et tarte à la crème, plaisamment accentué par l'indispensable coup de pied aux fesses de la dernière case !

HB

Au Revoir Monsieur, de Mabesoone et Mau, CASTERMAN, 80 P. N&B, 15 €

Dès la première page, on sait que ce ne sera pas un insouciant récit d'enfance et de vacances dans l'univers chantant du Sud... Si

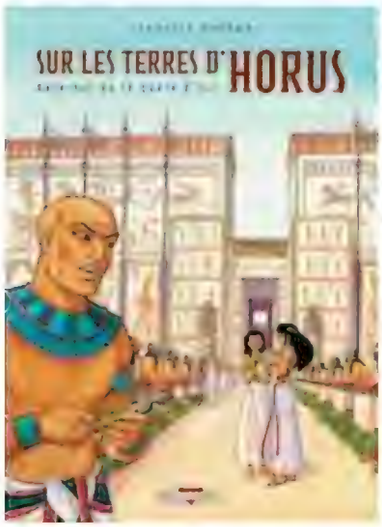
Isabelle Dethan
entre Nil et Charente

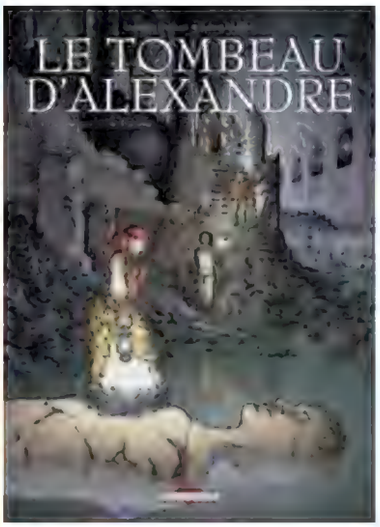
Associer Isabelle Dethan à l'Égypte ancienne, c'est comme lier Angoulême et son festival : une évidence. Et celle-ci ne risque pas d'être démentie en cette fin d'année avec, coup sur coup, la publication du tome sept de *Sur les terres d'Horus*, du tome trois de *Khéti, fils du Nil*, et du premier album d'une nouvelle série intitulée *Le tombeau d'Alexandre*, située, je vous le donne en mille... à Alexandrie bien entendu !

© Isabelle Dethan / DELCOURT

«*Je voulais commencer une série d'aventure sur l'Antiquité,* explique Isabelle Dethan, *et j'ai pris la civilisation qui permettrait de faire vivre avec réalisme une héroïne. Dans les civilisations grecques et romaines, la place de la femme est assez limitée. Je me suis donc tournée vers l'Égypte ancienne.*» Naît donc en 2001 *Sur les Terres d'Horus*, qui suit les pas de Meresankh, une scribe dans l'entourage du fils de Ramsès II. Une histoire parfaitement documentée, sans être lourdement pédagogique, qui ne sacrifie pas le réalisme à l'intrigue. «*J'essaie toujours de partir du contexte. Sous Ramsès II apparaissent les prémices de la tension avec les prêtres d'Amon. Par ailleurs, dans des archives, j'avais trouvé l'histoire d'un prêtre et de sa famille qui étaient punis pour avoir détourné les impôts en nature qu'ils collectaient.*» Et voilà le point de départ du tome sept, avant-dernier album de la série.

Une série bientôt achevée, dix de retrouvées, pourrait-on presque dire, tant le cerveau d'Isabelle Dethan bouillonne de nouveaux scénarios. Le tome trois de *Khéti, fils du Nil*, une série jeunesse dessinée par Mazan, son compagnon, sortira en effet en janvier. Et on peut d'ores et déjà se délecter du premier des trois tomes du *Tombeau d'Alexandre*, sorti le 8 octobre dernier. Au pinceau, Julien Maffre, pensionnaire, comme Isabelle, Mazan, Aude Soleilhac et bien d'autres, de l'atelier du Marquis de Crocogoule, ex-Sanzot, fournisseur d'artistes dans la bonne ville d'Angoulême. «*J'ai intégré l'idée que Julien voulait faire quelque chose au XIX^{e} siècle*, raconte Isabelle, *et j'ai placé les personnages à Alexandrie sur fond d'égyptologie et de chasse au trésor. Il y a des milliers d'anecdotes incroyables, comme ce pique-nique au sommet d'une colonne par exemple. C'est génial !*» Génial aussi pour le lecteur, qui se régale de cette par-



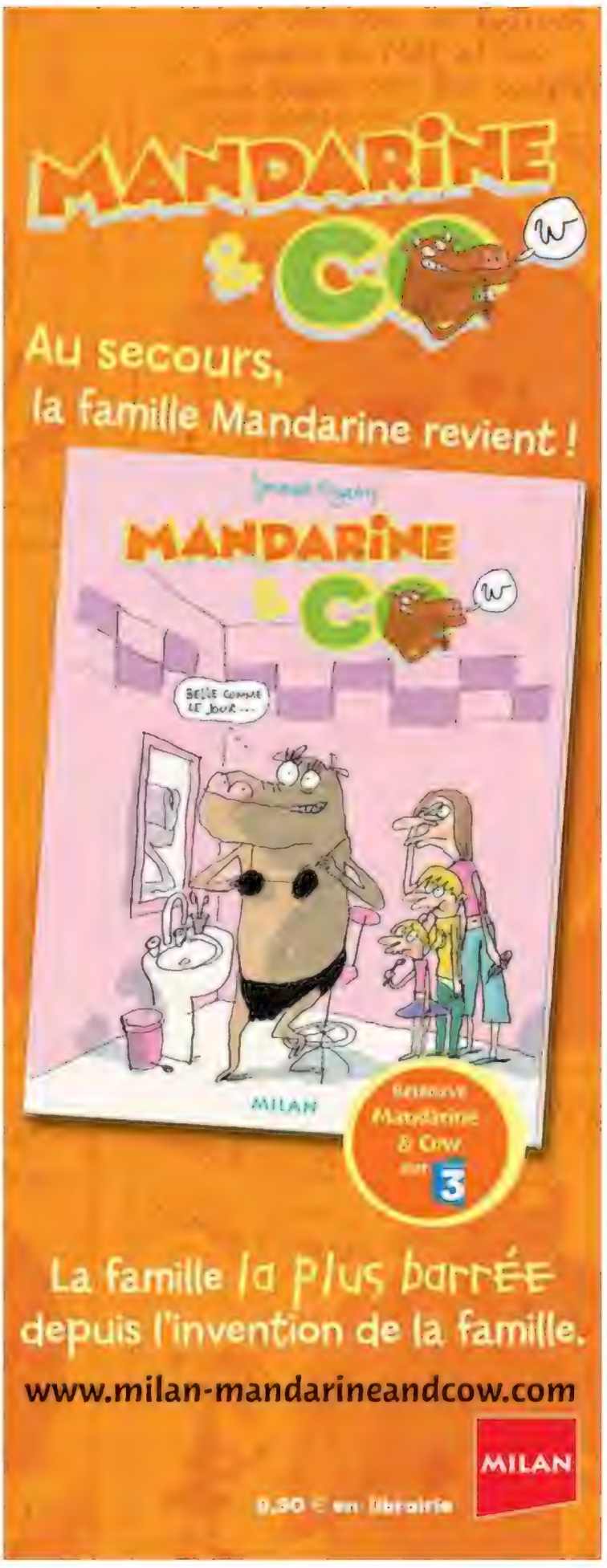


tie de cache-cache dans le labyrinthe des ruelles de la ville égyptienne.
D'autres friandises sont à prévoir l'année prochaine avec la suite de toutes ces séries et le troisième et dernier tome de *La Maison aux 100 portes* (une série contemporaine, mais oui). Et plus tard ? «*J'ai en projet une autre série qui commencerait vers 700 avant JC, en Egypte, mais pas seulement. C'est la grande époque des Assyriens, des Perses... et ça m'intéresse de décrire la rencontre entre ces civilisations. Ce sera un petit peu plus violent que* Sur les terres d'Horus *car la période est plus troublée.*»
À croire que l'inspiration d'Isabelle Dethan vit une perpétuelle crue du Nil. Pour le bonheur de ses lecteurs.

PROPOS RECUEILLIS PAR THIERRY LEMAIRE

© Isabelle Dethan / DELCOURT

ÉTUDE POUR LE PERSONNAGE DE CHARLES



zoom bd

le cadre est bucolique, l'histoire est sans concession. Apre et angoissant, ce récit à suspens rural au milieu des vignes, narré du point de vue de l'enfant, provoque des sueurs froides ! Le dessin torturé et tranchant de Mabesoone et le passif de Mau dans le roman noir, donnent corps à cette inéluctable histoire sombre. Entre cauchemar du thriller et banalité d'un drame quotidien perclus de rancœur, de violence et de secret, on a là un drame frappant et sans issue, calibré au millimètre pour nous mettre une boule dans la gorge.

WAYNE

Putain de guerre !, volet 1/2, de Jacques Tardi et Jean-Pierre Verney, CASTERMAN, 16 €

Celui qui est hanté par la Der des Ders a remis le couvert en entreprenant de l'évoquer (peut-être) une dernière fois. Année après année, un soldat raconte son calvaire durant les différentes phases d'une guerre absurde (doux euphémisme) et impitoyable. Pas de bulles, juste un long journal parcourt les images déployées selon de grandes bandes horizontales où la gadoue suinte et le sang gicle désespérément. Pour compléter ce vortex visuel issu des pires cauchemars, l'historien J-P Verney dresse un bilan accablant des événements et des conditions de survie. Précisons que ce monument aux morts peu conventionnel a aussi fait l'objet d'une suite de publications au format journal.

CHRISTIAN MARMONNIER

Pinocchio, de Winshluss, REQUINS MARTEAUX, COLL. FERRAILLE, 192 P. COULEURS, 29 €

On croyait la BD enterrée, pas du tout. Démarrée dans *Ferraille illustré* en 2003, interrompue pour cause de film (Winshluss s'est attaqué à la réalisation de *Persepolis*), cette fresque presque entièrement muette revisite le conte de Collodi

Bouzard : radio, brouette, foot

Entre deux considérations sur les gravats, la dépression post-partum et le parricide en milieu rural, Guillaume Bouzard remonte avec nous la genèse de son corpus autobiographique, à la veille de la sortie de son *Autobiography of Mitroll* chez Dargaud.

DIS-MOI, ON A COMME QUI DIRAIT FAIT PLEIN DE KILOMÈTRES LÀ, NON ?
OUAIS, T'AS RAISON, ON A SACRÉMENT BIEN MARCHÉ !
QU'EST-CE QU'ON FAIT ? ON S'ARRÊTE ?
Hoooo... oui... ASSEZ POUR LE PREMIER JOUR !!!
© Guillaume Bouzard / DARGAUD

Telle une comète dans la nébuleuse indépendante, le trait de Guillaume Bouzard se croise à de multiples reprises ces 15 dernières années : des fanzines (*Caca bémol*, *Goldrush*, *Jade*, *My Way*...) à la hype parisienne (incursions dans *Antijour*, planches mensuelles dans *So Foot*), en passant par les piliers de l'humour en kiosque (*Psikopat*, *Fluide Glacial*), l'intrépide dessinateur pare ses super-héros du quotidien de leurs plus beaux atours. Entre deux séries au long cours (*Plageman*, *Le club des quatre*), il sort aujourd'hui le 4e volume d'une autobiographie... forcément fantasmée.

Ça fait quoi d'être le fils d'un troll ?
Ça surprend au début, mais après on s'y fait. Cet album est une façon de vider un peu mon sac. Il y a une souffrance au fond...

... Qui laisse le lecteur sur un *cliffhanger* haletant. À quand la suite ?
C'est une bonne question ! Il faudrait que je m'y mette. Disons que là je suis en phase d'inertie, dès que j'aurai l'album dans les mains, ça va me remotiver. Pour l'heure je suis dans l'attente ; une période qui n'est pas la plus agréable, une espèce de no man's land psychologique entre le bouclage des planches et la publication... Quand on sort d'un gros boulot tout à coup on se sent un peu démuni, vidé.

Ce nouvel album est une manière de continuer le principe de l'autobiographie ?
À la base, il s'agissait surtout de faire un nouveau jeu de mots vaseux ! J'avais dû discuter avec un copain en disant je dessinerais bien des trolls, du coup l'histoire s'est un peu imposée. Mi comique, mi tragique, mi sensible... C'était l'occasion de faire le lien entre mon travail chez les Requins Marteaux et chez Dargaud. La forme des albums sera un peu différente – ceux des Requins étaient toilés, très jolis. C'était important pour moi de garder une liaison, c'est une suite logique de mon travail.

Vous ruinez le jardin de votre chien à la fin de *The autobiography of me too two*, cette fois vous faites mourir votre maman... Vous devez être bien malheureux pour être aussi méchant.
Quand je lui ai annoncé que je la faisais mourir dans un de mes albums, elle m'a dit «*bravo, merci*» (rires) ! Elle le prend bien, elle a le sens de l'humour. On va voir quand elle verra que j'ai dessiné sa tombe... En ce qui concerne mon chien, même ma compagne m'avait dit à l'époque que j'étais culotté. Mais c'est bien parfois d'être méchant gratuitement, de se dire «*tiens, je suis un sale type en fait*». Voilà, c'était l'envie du moment, on a tous au fond un sale côté dégueulasse. Enfin... j'ai très vite regretté, et il me l'a fait payer cash dans la foulée. C'est ce petit rapport de force qui fait l'intérêt des deux personnages.

Et dans la vie réelle ?
Mon chien s'appelle aussi Flopi, on l'a adopté il y a 10 ans alors qu'il allait être euthanasié... Il y a beaucoup de choses vraies.

Il dort aussi dans une brouette ?
Non, mais si on doit décharger des morceaux de bois ou enlever des gravats, il se met systémati-

DR

GUILLAUME BOUZARD ET UN CHIEN (LE SIEN)

quement entre l'endroit où on travaille et la brouette. On est quasiment obligé de lui rouler dessus pour qu'il s'en aille.

Comment est venue l'envie de faire de l'autobiographie ?

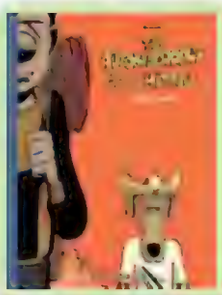
En lisant le *Journal d'un album* de Dupuy et Berbérian chez L'Association, que j'avais trouvé super beau, je m'étais dit que je pourrais moi aussi être un peu sérieux, au lieu de raconter toujours des bêtises. Comme je bouclais le deuxième *Plageman* à l'époque, j'étais parti sur une espèce de parodie autobiographique, qui part en vrille à la fin... Ensuite j'ai fait l'histoire du blind test dans *My Way* de Chester ; c'est là qu'est venu ce découpage en gaufrier, avec l'apparition de ce personnage censé être moi, un peu prétentieux... Il s'agissait de se moquer un peu de l'histoire du rock, et de tous ces gens censés tout connaître – comme moi d'ailleurs, qui écoute beaucoup de musique mais qui ne suis pas foutu de reconnaitre le moindre album deux jours après l'avoir écouté ! J'étais vraiment à l'aise dans cette forme, alors j'ai continué chez *Psikopat*.

La musique et la BD sont-elles liées à votre sens ?

J'en suis persuadé, d'ailleurs je dessine toujours avec un disque sur la platine. Le problème, c'est d'opérer un lien judicieux entre ces deux cultures : Jean-Christophe Menu l'a fait dernièrement de manière absolument magnifique, avec *Lock Groove*. Il y raconte tout, de ses années de découverte des 45t quand il était gamin, jusqu'à ses concerts récents les plus pointus... C'est ce que j'aurais voulu faire sur le rock en bande dessinée. J'ai participé il y a quelques années à quelques performances en direct avec Chester à la Fanzinothèque de Poitiers, mais je n'aime pas trop être mis en avant sur une scène... Je ne serai jamais une star du rock.

PROPOS RECUEILLIS PAR JULIE BORDENAVE

© Guillaume Bouzard / DARGAUD



THE AUTOBIOGRAPHY OF A MITROLL, T.1,
MUM IS DEAD,
DE GUILLAUME BOUZARD
48 P. COULEURS
DARGAUD - COLL. POISSON PILOTE
SORTIE LE 21 NOVEMBRE 2008 **10,40 €**

Pothier & Salsedo
Ratafia
Tome 5. Le nénuphar instantané
Pirates au Japon, gags à foison !
Participez à la grande chasse aux trésors Ratafia du 24 octobre au 20 novembre sur www.milan-ratafia.com !
MILAN
10,50 € en librairie

zoom bd

et s'inscrit, nous pouvons le dire, dans la liste des chefs-d'œuvre du genre. Un cafard au chômage s'implante dans la tête du super robot créé par Geppetto en le détournant de ses fonctions premières. S'ensuit un tour du monde qui conduit Pinocchio à connaître la face sombre et dégueulasse de l'Humanité. Le double finale est sublime et fout les jetons...

CM

La Bible - L'Ancien Testament, T.1, La Genèse 1ère partie, de Michel Dufranne, Jean-Christophe Camus et Damir Zitko, DELCOURT, 64 P. COULEURS, 13,95 €

Surnaturel, miracles, récits mythiques et héros de quêtes merveilleuses ... la Bible est sans conteste le plus grand récit de notre ère. Après avoir inspiré l'humanité pendant des milliers d'année, voici que le «livre des livres» nous revient sous une nouvelle forme phylactère des plus ambitieuses chez Delcourt. Le défi d'adaptation, qui se veut à la fois œcuménique dans l'approche et respectueux de l'œuvre originale, est brillamment relevé. Sur la base d'une traduction reconnue de 1910, Michel Dufranne, Jean-Christophe Camus (scénaristes), Damir Zitko (dessin et couleur) et Vladimir Davidenko (coloriste) signent ici un très bel album. Chaque case ressemble à un tableau, chaque scène est représentée avec finesse et subtilité. À (re) découvrir ! (À noter : Robert Crumb travaille également sur la genèse, les droits ayant été achetés par Denoël Graphic).

YANNICK LEJEUNE

Il était une fois en France, T.2, Le vol noir des corbeaux, de Fabien Nury et Sylvain Vallée, GLÉNAT, 58 P. COUL., 12,35 €

Si la filiation revendiquée avec Sergio Léone semble pour le moins hasardeuse, cette histoire fascinante mise en forme par Nury et Vallée se suffit à elle même et mérite de figurer parmi les bonnes surprises de la rentrée. Pendant la Seconde Guerre mondiale en France, Joseph Joanovici – immigré Russe de confession judaïque – consolide un empire dans la sidérurgie en s'assurant la bienveillance des nazis

Christophe Arleston
au cœur de la galaxie Lanfeust

Lancé en 1994, l'univers Lanfeust n'a plus cessé son expansion, en succès avec six millions d'albums vendus, mais également en diversité. Le monde de Troy est à présent riche de cinq séries indépendantes, non comptées les cartes, encyclopédies et réécriture en style manga. L'artisan et démiurge de cet univers est Christophe Arleston, scénariste prolifique doté d'un humour ravageur.

Au début de votre carrière, vous vous faisiez appeler Scotch. Pourquoi avoir renoncé à ce pseudo ?

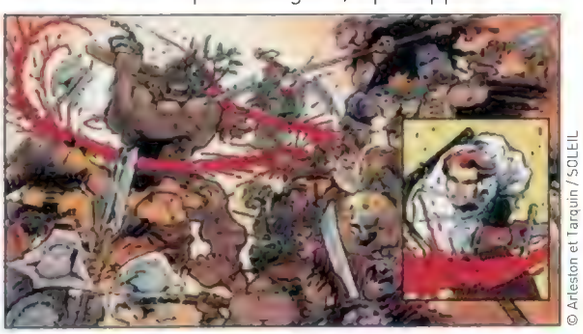
Christophe Arleston : Il y a des surnoms et des pseudonymes qui sont drôles quand on a 20 ans, qui le sont moins quand on en a 40... J'ai été surnommé comme ça à une époque où le seul alcool que je buvais était le whisky. Depuis, j'ai découvert le vin. Mais Pinard Arleston, ça ne le faisait vraiment pas !

Il y a cette année pas moins de 11 nouveautés signées Arleston, parues chez Soleil, sans compter *Le Voyageur de Troy*, livre d'entretiens avec Thierry Bellefroid. C'est nettement plus que d'habitude, que s'est-il passé en 2008 ?

Certains dessinateurs avec qui je travaille font un album tous les trois ou quatre ans, comme Ciro Tota pour *Conquérants de Troy*, ou Alberto Varranda sur *Elixirs. Les forêts d'Opale* de Philippe Pellet, c'est une nouveauté tous les deux ans. Cette année, ils ont tous fini en même temps ! D'où ce foisonnement. Il y a aussi le fait que mon éditeur aime pouvoir regrouper certaines sorties ensemble, pour pouvoir lancer des opérations particulières. Enfin, dans ces nouveautés, un certain nombre d'albums sont des collaborations : j'écris *SinBad* avec Audrey Alwett, *Léo Loden* avec Loïc Nicoloff, *Excalibur* et certains *Légendes de Troy* avec Melanÿn... Ces projets me prennent moins d'énergie.

En effet, vous travaillez de plus en plus avec des coscénaristes. Pourquoi ?

C'est plus facile de travailler à deux. Certains dessinateurs sont de bons renvoyeurs de balle. Avec d'autres dessinateurs, peut-être plus passifs, je ressens parfois le besoin d'avoir un interlocuteur avec qui dialoguer, qui apporte des idées que je n'aurais pas eues seul. Tous les auteurs ont tendance à se répéter. On dit qu'un écrivain écrit toute sa vie le même livre. Les auteurs de BD n'échappent sans doute pas à cette fatalité. Travailler avec un co-scénariste amène un éclairage et un angle différents. Quand le co-scénariste est une fille, cela apporte en plus une sensibilité différente sur les personnages. Et puis tout simplement, il est plus amusant de travailler à deux autour d'une table de bistro et de jongler avec les idées, que d'être seul face à son clavier.



EXTRAIT DE "LANFEUST DE TROY" TOME 1

© Arleston et Tarquin / SOLEIL

© Arleston et Tarquin / SOLEIL

Vos co-scénaristes sont plutôt des «nouveaux» en matière de bande dessinée...

Loïc Nicoloff était réalisateur, avec une expérience d'écriture de scénarios de court-métrages et de séries TV. Il connaissait la technique du scénario même s'il ne l'avait jamais adaptée à la bande dessinée. Cela fait 15 ans que je travaille avec Dominique Latil, nous avions déjà mené plusieurs projets ensemble avant de démarrer *Moréa*. Melanÿn n'avait jamais écrit de scénario de sa vie, mais avait été mon assistante, et même mon *sparring-partner* pendant longtemps. Elle était tout à fait mûre pour devenir co-auteur.

© Arleston et Tarquin / SOLEIL

Les Conquérants de Troy, T.2, Eckmül le Bûcheron, de Arleston et Ciro Tota, SOLEIL PRODUCTIONS, 48 P. COULEURS, 12,90 €

Avec les *Conquérants de Troy*, Christophe Arleston et Ciro Tota avaient entrepris de raconter la genèse du monde de Troy, théâtre de tant d'autres séries à succès du prolifique scénariste star de Soleil. Si le premier tome avait été une bonne surprise, il faut dire que ce second opus est encore meilleur. D'abord parce qu'on y voit agréablement se dessiner l'univers de Lanfeust par de nombreux détails qui préfigurent du futur. Ensuite, parce que le dessin de Ciro Tota a encore fait un bond en avant, comme si *Eckmül Le Bucheron* lui avait permis de s'accaparer tous les codes de l'heroic fantasy, lui a qui on devait le légendaire *Photonik* mais aussi quelques tomes *d'Aquablue* et de ses dérivés. On notera également le travail remarquable de Sébastien Lamirand, coloriste de la série, qui colle parfaitement au trait du dessinateur et sublime chaque planche.

YANNICK LEJEUNE

Enfin, Audrey Alwett est au départ une novelliste. Plusieurs de ses nouvelles ont été publiées dans *Lanfeust Mag*. Elle n'avait pas une grande expérience du scénario BD, donc au début j'ai eu auprès d'elle un rôle plus technique. Enfin bon, la technique, cela s'acquiert assez rapidement. Le plus important, c'est d'amener de bonnes idées, et d'être en harmonie avec un type d'univers.

Comment se déroule une séance d'écriture à deux, concrètement ?

La méthode de travail est la même avec chacun. D'abord, on se voit, on discute pour établir un synopsis ensemble. C'est un travail de ping-pong pour développer une trame. Ce document établi, mon coscénariste rédige alors une première version du scénario, et je rédige la seconde version. J'ajoute des gags et je finalise les dialogues.

Vous avez souvent été comparé à Goscinny. Cela finit-il par vous irriter ?

C'est plutôt flatteur d'être comparé à un géant pareil, mais souvent, c'est une mauvaise lecture de ce que je fais. Il y a une part de Goscinny dans mes influences, mais il y a aussi Jack Vance, Michel

Dans un Afghanistan où la présence militaire étrangère est de plus en plus mal acceptée et où l'opium est la principale source de revenus...
EXPORT
... est-il bien prudent d'œuvrer à une campagne de lutte contre l'opium ?
Vous le saurez en lisant le second tome de
KABOUL DISCO
CE MESSAGE EST : "L'OPIUM C'EST MAL".
L'OPIUM, C'EST MAL
KABOUL DISCO
"Un très bel album. Mêlé drôle et plein de vie"
(France Inter)

zoom bd

mais aussi en soutenant les efforts des réseaux de résistance. Au lendemain de la victoire alliée, un juge, persuadé de la duplicité et de la dimension criminelle de Joanovici, tente par tous les moyens de le soumettre au regard de la justice. Ce deuxième tome, détaille les arrangements de Joanovici sous l'occupation en dépit des tiraillements que celui-ci commence par éprouver. En attendant la suite avec impatience...

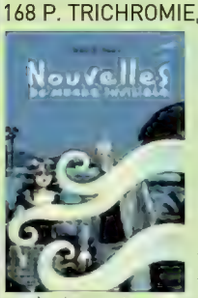
KAMIL PLEJWALTZSKY

Esprit du vent, T.5, La Bête, de Manfredi et Frisenda, MOSQUITO, 96 P. N&B, 10 €

La série *Esprit du vent* mériterait mieux que le mutisme de nos confrères critiques à son égard. Le dessin noir et blanc magnifique, le scénario haletant de chaque épisode et la précision documentaire des ethnies dépeintes, devraient hisser ce remarquable western *surnaturel* parmi les indispensables d'une bédéthèque digne de ce nom. Si *Blueberry* ne vous surprend plus, *Esprit du vent* ne se privera pas de le faire.

KAMIL P.

Nouvelles du monde invisible, de Jean-Claude Denis, FUTUROPOLIS, 168 P. TRICHROMIE, 19 €



Nouvelles du monde invisible rappelle ce genre de discussion que l'on peut partager tout au long d'une soirée intime, avec les verres qui se vident les uns après les autres pendant que le cendrier, lui, n'en finit pas de se remplir de mégots. Ces digressions, en l'occurrence, tournent autour de l'univers olfactif, des souvenirs que ressuscitent certains effluves, des appétits en tout genre qu'ils génèrent, etc. Sur l'instant, le livre de Jean-Claude Denis est plaisant, sauf qu'au bout du compte, les verres ne se sont pas vidés, le paquet de blondes reste intact et que l'addition est bien salée.

KAMIL P.

Mattéo Première époque (1914-1915), de Jean-Pierre Gibrat, FUTUROPOLIS, 64 P. COUL., 16 €

Avec ce nouvel album, Jean-Pierre Gibrat renoue avec un exercice de style dont il est passé maître. Il y est toujours question de fuite en

© Arleston et Tarquin / SOLEIL

LE FAMEUX TROLL "HÉBUS"

Audiard, tout un cinéma. Goscinny aurait probablement été horrifié par une série comme *Trolls de Troy*, comme peut l'être Albert Uderzo, que j'ai la chance de connaître un peu.

Vous faites assez régulièrement des clins d'œil à des publicités. C'est une forme d'humour efficace à très court terme, mais particulièrement risquée sur le long terme !

Les clins d'œil s'adressent aux lecteurs qui connaissent la référence, mais je fais toujours très attention à ce que la scène fonctionne aussi pour ceux qui ne la connaissent pas. Pour la publicité, c'est vrai que c'est générationnel et que ce sont des clins d'œil qui passent assez rapidement, mais sur le coup ça fait marrer les lecteurs, c'est toujours ça de pris ! Je ne suis pas là pour être immortel, gravé dans le marbre et entrer dans la pléiade. Je suis là pour amuser les gens au moment où le bouquin sort. Il est possible qu'on perde certaines références en relisant quelques années plus tard, mais ça ne gêne en rien la lecture du bouquin. Et ce n'est de toute façon pas la seule forme d'humour utilisée.

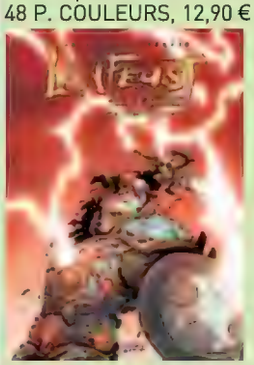
Comment Troy est-il passé d'une série à tout un univers ?

L'éditeur voulait que je fasse un spin-off avec le personnage d'Hébus, mais j'avais refusé, ça ne m'intéressait pas. Le déclic est venu quand Jean-Louis Mourier, avec qui je faisais *Les feux d'Askell*, a commencé à dessiner un troll à sa façon, pour rigoler, au cours d'une dédicace. Là, j'ai compris qu'il y avait matière à faire une série sur les Trolls, qui serait totalement indépendante de *Lanfeust*. Il y a aussi le fait d'avoir dessiné une carte de Troy. C'est très inspirant : une fois que le monde est cartographié, on a vite envie de l'explorer, dans l'espace et dans le temps. J'avais pensé depuis un moment à la possibilité de raconter l'histoire de la colonisation du monde de Troy. Ce projet s'est concrétisé avec

© Arleston et Lucolullabi / SOLEIL

LANFEUST RELOOKÉ FAÇON MANGA

Lanfeust des étoiles, T.8, Le sang des comètes, de Christophe Arleston et Didier Tarquin, SOLEIL, 48 P. COULEURS, 12,90 €



Lanfeust et ses amis ont arraché Glin, contre son gré, à sa captivité dorée chez Thanos. Pour sauver la galaxie et tenter de renverser le tyrannique Prince Delhuu (ou du moins, la créature qui se fait passer pour lui), ils vont devoir s'en approcher. Mais nos rebelles sont déclarés hors-la-loi sur tous les systèmes planétaires connus, ce qui ne facilite ni leurs déplacements, ni leurs projets. Même l'indestructible Hébus souffre de maux d'estomac, c'est dire si la situation est critique. À l'heure du dénouement, les jeux sont loin d'être faits, et le happy end n'est pas garanti !

Action, rebondissements multiples, calembours redoutables, humour potache et personnages déjantés... on retrouve dans Lanfeust des étoiles tout ce qui faisait le charme de Lanfeust de Troy, un soupçon d'innocence en moins. Dans ce second cycle, Arleston fait basculer ses héros dans un univers space-opéra, et se frotte aux pièges des paradoxes temporels. Magie et science font rarement bon ménage, aussi a-t-il fallu recourir à différentes astuces pour priver Lanfeust de sa toute-puissance. Un certain nombre de détails feront lever le sourcil aux lecteurs soucieux d'une cohérence parfaite entre les deux séries... mais à quoi bon ? Mieux vaut considérer Lanfeust des étoiles pour sa dimension comique, pour le dépaysement et la dynamique des dessins de Tarquin, et apprécier le théâtre des relations interpersonnelles. Par une ultime pirouette, Arleston crée un contexte favorable au lancement d'un troisième cycle (jamais deux sans Troy), qui verra Lanfeust de retour sur sa planète d'origine.

JÉRÔME BRIOT

© Arleston et Tota / SOI FIL

EXTRAIT DE "CONQUÉRANTS DE TROY" TOME 2

Ciro Tota et *Les Conquérants*. Ce qui m'intéresse, c'est d'apporter de nouveaux angles, de nouvelles approches. Enfin, depuis deux ou trois ans, j'ai commencé à creuser le concept des *Légendes de Troy*. Des légendes, ça peut partir dans toutes les directions et on peut les raconter sur des modes différents, passer de l'animalier humoristique à la tragédie réaliste... Liberté absolue ! Cette nouvelle série me donne l'occasion de faire un ou deux bouquins avec des copains qui n'auraient pas envie de s'engager sur un projet plus long. Le fait d'avoir un cadre commun devrait permettre aux livres d'exister plus longtemps que la plupart des one-shots, souvent vite oubliés dans les bacs des libraires.

Pouvez-vous donner un aperçu de ces *Légendes* ?

Le premier récit à sortir, dessiné par Nicolas Kéramidas et coscénarisé par Melanÿn, s'intitule *Tykko des sables*. C'est une histoire de caravane et de désert, un peu orientale. Avec Hérenguel, nous préparons une histoire qui se passe dans les Baronnies, une partie de Troy où la magie ne circule pas, mais qui sera traitée comme une histoire de fantômes à l'écossaise. Avec Dany, ce sera une histoire de guerrières (bizarrement, il avait envie de dessiner des filles !). Et Olivier Vatine s'occupera d'un album un peu spécial, qui raconte l'histoire de Cixi entre les tomes 6 et le 7 de *Lanfeust de Troy*, après qu'elle a disparu du Darshan et avant qu'on la retrouve avec Thanos en Fantômette sur les toits.

© Arleston et Tarquin / SOI FIL

CYAN ET CIXI, LES DEUX BELLES PLANTES DE LA SÉRIE "LANFEUST DE TROY"

Quel est votre niveau d'implication dans *Lanfeust Quest*, réécriture manga de *Lanfeust de Troy* ?

C'est Ludo Lullabi qui s'en occupe. J'ai suivi le premier tome d'assez près, mais à présent je me contente de superviser les dialogues. Plus ça va, plus il part dans un délire ! Il est en train d'inventer plein de personnages qui n'existent pas dans la série-mère. Le résultat me plait bien. En bref, on lui a laissé les clefs.

Cette série a vocation à conquérir les marchés internationaux ?

Oui. Pas forcément le

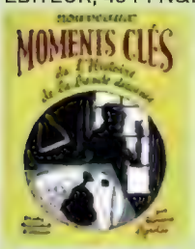
indeez
URBAN EDITIONS
SCARFACE
JOHN LAYMAN . DAVE CROSLAND
MARQUÉ À VIE
La suite officielle du film !
SCARFACE
Disponible sur
www.indeez.fr
et en librairie
124 pages couleur
14,95 €

ZOOM bd

avant comme dans ses deux derniers diptyques *Le Sursis* et *Le Corbeau*. Malheureusement les similitudes ne s'arrêtent pas là : même rendez-vous manqué entre homme et femme, analogies des personnages, contexte de guerre identique... On a envie de croire que la suite nous surprendra car en dépit de cela, *Mattéo* n'en demeure pas moins remarquablement dessiné. Affaire à suivre donc.

KAMIL P.

Nouveaux moments clés de l'Histoire de la bande dessinée, de François Ayroles, ALAIN BEAULET ÉDITEUR, 48 P. N&B, 14 €



Derrière ce titre volontairement pompeux ne se cache pas la énième glose d'universitaire en manque d'audience. L'auteur est un très grand dessinateur, capable du meilleur lorsqu'il s'applique. Et ce livre fait partie de sa meilleure veine même s'il traite de l'Histoire de la bande dessinée. Chaque page présente une représentation d'une grande étape de la BD, traitée avec un certain décalage graphique. On y verra donc Jack Kirby y prendre une rouste (ce qui lui donnera par la suite le génie de la représentation des combats de super-héros), Maurice Tillieux renoncer à une carrière dans la marine (on sait ce qu'il en advint, pour le plus grand plaisir des lecteurs du journal *Spirou*), le jeune Chaland monter à Paris du loin de sa province, Uderzo revenir d'Italie. L'auteur témoigne d'une véritable culture BD, presque tous les dessins pleine-page de ce petit livre susciteront l'hilarité... à condition bien sûr que le lecteur comprenne ce à quoi il est fait allusion. La lecture régulière de *ZOO* est suffisante pour parfaire ses connaissances dans ce domaine, rassurez-vous !

JEAN-PHILIPPE RENOUX

Miss Va-Nu-Pieds, de Sylvie Fontaine, TANIBIS, 136 P. N&B, 14 €

Dans ce récit sans parole, Sylvie Fontaine nous transporte dans les aventures oniriques d'une jeune fille aux pieds nus. Au début de l'histoire, Miss Va-Nu-Pieds s'ennuie dans sa chambre. Elle aperçoit alors par la fenêtre un étrange être volant qu'elle

public asiatique, mais nous espérons séduire les Anglo-Saxons. *Lanfeust Quest* est édité par TokyoPop, éditeur new-yorkais spécialisé dans le manga, le seul format de bande dessinée étrangère qui réussisse à trouver de l'espace dans les librairies américaines. Aujourd'hui, le manga est un langage international, alors que la BD à l'européenne s'exporte très mal.

Avec *Le sang des comètes*, le second cycle *Lanfeust* s'achève. Vous jouez avec plusieurs coups d'avance, le prochain cycle est-il déjà bien avancé ?

Oh non, justement pas. Je suis plutôt un improvisateur. Pour le prochain cycle, j'ai vraiment envie d'y aller en roue libre, c'est la méthode avec laquelle je m'amuse le plus. J'ai le regret, avec *Lanfeust des étoiles*, d'avoir trop voulu construire l'intrigue. Si bien que je me suis retrouvé pris dans différentes contraintes narratives complexes, que je n'ai pas toujours aussi bien maîtrisées que je l'aurais voulu, et qui m'ont laissé moins de place pour la comédie et l'improvisation, mes vrais terrains de jeu. Pour le nouveau cycle, Lanfeust retourne sur Troy. Il s'est passé environ deux ans pour lui depuis son départ, mais 18 ans pour sa planète. J'ai quelques petites idées sur les personnages, mais j'ai surtout décidé de ne pas penser à Lanfeust pendant un mois. On verra ce qui vient après cette petite pause.

TU VAS RESTER PLANQUÉE LÀ LONGTEMPS ? TU VOIS PAS QUE C'EST DANGEREUX, OU ?
BOUM ! SOUPIR...
BON, ON S'EST AUTRE CHOSE...
© Arleston et Lucolullabi / SOLEIL

"LANFEUST QUEST", RÉÉCRITURE DE LA SÉRIE "LANFEUST DE TROY" SELON LES CODES DU MANGA

Et au fait, cette poule qui accompagne Lanfeust depuis quelques tomes... C'est un croche-patte de Tarquin, ou c'est vous qui l'avez installée délibérément ?

Ça, c'est typiquement le genre de choses avec lesquelles on s'amuse. Ça s'est passé en deux temps. À un moment, Lanfeust quitte un village et les habitants lui offrent plein de trucs. J'avais écrit : «*Lanfeust est embarqué avec tout un bric-à-brac, sur le dos d'une chèvre, avec de la vaisselle, une poule, etc.*» C'était censé ne durer que quelques pages. Mais Didier continuait à dessiner la chèvre et la poule. Au bout d'un moment, je lui demande «*Eh, tu arrêtes, avec la chèvre et la poule ?*» L'album se terminait avec les personnages qui faisaient du surf dans le maelström d'une mer en train de se vider comme un siphon, mais voilà Tarquin qui dessine la poule et la chèvre, en train de surfer sur une planche. Bon, OK. J'ai relevé le défi, et j'ai annoncé à Didier ma décision : c'est la poule qui allait sauver l'univers ! Ce genre de choses arrive assez souvent, l'idée étant de faire croire aux lecteurs que tout était prémédité.

EXTRAIT DE "TROLLS DE TROY"

PROPOS RECUEILLIS PAR
JÉRÔME BRIOT

DR

> PERSONNE NE SAIT OÙ SE TROUVE LE VILLAGE, IL N'A PAS DE NOM, IL N'EXISTE PAS...

LE VILLAGE
Marchal & Rodolphe
Tome I : L'Ingénieur
Personne ne sait où se trouve le Village, il n'a pas de nom, il n'existe pas...
FOCUS

APRÈS "KENYA", DÉCOUVREZ LA NOUVELLE SÉRIE DE RODOLPHE DANS LA COLLECTION FOCUS.

En URSS, au fin fond d'une gigantesque forêt ennergée, se trouve une bourgade au charme bucolique, qui cache un centre de conditionnement et de déconditionnement d'agents secrets. On l'appelle le Village... Il n'est accessible à personne et aucune route ne le dessert. On y crée des personnalités factices pour des agents au service de l'Union soviétique qui vont partir aux quatre coins du monde. Quant aux espions qui viennent d'être récupérés, ils y passent également pour être déconditionnés. L'un d'entre eux, inventé et façonné de toutes pièces, aurait été démasqué puis tué par les Américains lors d'une mission. Pourtant, il a bien été récupéré par les services du Village. Qui est alors cet homme qui depuis plus d'une semaine se balade librement parmi les aspirants agents secrets ?

PARUTION LE 29 OCTOBRE
- Histoire complète -

ÉGALEMENT DISPONIBLE DANS LA COLLECTION FOCUS :

> **SIENNA** : *Tout les opposait mais elles devaient à un même homme d'être ce qu'elles sont. En sa mémoire, elles vont devoir s'unir pour découvrir pourquoi leur mentor est mort...*

> **SAM LAWRY** : *Un récit d'espionnage psychique au cœur de la guerre froide et des années 70.*

Focus, l'autre format Grand Angle

www.angle.fr

FOCUS

zoom bd

décide de suivre. Au fil des pages suivantes, elle n'aura cesse de rebondir de péripéties en péripéties, sans grande maîtrise mais avec conviction, dans un environnement polymorphe, tantôt effrayant tantôt merveilleux. Ce petit livre, de confection admirable, est un régal pour le regard et le toucher... et l'imagination : dépourvue de texte, l'histoire laisse une part d'interprétation au lecteur qui se coule avec délice dans ce monde déroutant.

MAJESTIC GÉRARD

Les Instits n'aiment pas l'école, de Martin Vidberg, DIANTRE, 48 P. N&B, 5 €

Dans la famille des pétillantes éditions Diantre, je demande la collection Blop, un format polly pocket pour les petites mains qui ravira les parents (5 euros). Parmi la livrée de la rentrée, mention spéciale au lumineux *Les Instits n'aiment pas l'école* de Martin Vidberg : une incursion rafraîchissante de l'autre côté du miroir, à la rencontre des instits qui traînent des pieds au p'tit dej' ou qui organisent d'impromptues séances de sport pour profiter du soleil. Un clin d'œil malin pour dénouer d'une pichenette les chimères anxiogènes, et rappeler que les instits aussi ont été des élèves.

JULIE BORDENAVE

The Qwaser of Stigmata, T.1, de Hiroyuki Yoshino et Ken-Etsu Satô, ASUKA, 10 P. COULEURS et 192 P. N&B, 7,95 €

Dans l'esprit (pervers) des Japonais, l'iconographie chrétienne de la Vierge à l'Enfant se combine à merveille avec leur mammolactophilie pour accoucher d'un manga en l'honneur des grosses poitrines, des instituts de jeunes filles, de la magie élémentale et de la baston à coup de faucilles géantes – du pur *shônen* gothique, en somme. Et plus le héros de 13 ans aux

Callipyges & vectorielles

Un graphisme coloré et «mignon» pour des histoires de sexe corsées, c'est la formule gagnante d'Arthur de Pins, talentueux dessinateur qui use de la palette graphique et d'Illustrator avec ferveur. Révélé par *Max Magazine* et *Fluide Glacial*, il publie ces jours-ci le troisième tome de *Péchés Mignons*, une série de sketches drôles et libidineux sur les affres et les réjouissances sexuelles de jeunes gens d'aujourd'hui.

VOUS LES FILLES, VOUS ÊTES INCOMPRÉHENSIBLES ! HIER JE ME SUIS PRIS UNE MAIN AU PAQUET, JE ME RETOURNE, ELLE N'A PAS VOULU ME LÂCHER SON NUMÉRO INCOMPRÉHENSIBLE.

© Arthur de Pins / FLUIDE GLACIAL - AUDIF

Lors de vos études aviez-vous déjà à l'esprit la possibilité de faire de la bande dessinée ? Sinon, quel était votre projet initial ?

Lors de mes études aux Arts Déco j'hésitais entre l'animation et l'illustration et ne songeais pas du tout à faire de la BD. J'ai finalement terminé avec l'option animation et un court-métrage à la clef [*Géraldine*, NDLR]. C'est en devenant illustrateur quelques années plus tard que je suis arrivé dans la BD.

Pourquoi avoir choisi le dessin vectoriel ?

Le dessin vectoriel ? C'est...comment dire ? Un coup de foudre pour une technique. C'est beau, pratique, l'espace de dessin est gigantesque, on peut zoomer à l'infini. Les courbes, gérées par une équation mathématique sont parfaites. Il y a quelque chose de l'ordre du divin dans cette technique ! Je suis sûr que Leonard de Vinci aurait adoré Illustrator.

Avez-vous laissé tomber les méthodes de dessin plus traditionnelles ou pensez-vous y revenir ?

Je pense y revenir, notamment avec un projet d'adaptation en BD de l'un de mes courts-métrages : *La Révolution des Crabes*. Je me suis donc remis au dessin au crayon et à l'encre de chine. Bon, ce n'est pas encore ça mais ça va revenir.

Comment avez-vous développé le style graphique de vos personnages (petits, têtes ronde, grands yeux...) ?

Ce style est né d'une contrainte : mon premier boulot après l'école était *character-designer* pour un projet de jeu sur Internet. Or, avec les connexions 56k de l'époque, l'écran de jeu était très petit et les personnages devaient l'être également en étant «comprimés» dans un carré de 32 pixels de côté. Il fallait dessiner des petites tribus, il y avait des robots, des singes, des monstres et une tribu de petites amazones qui n'a pas été retenue... du moins pour le jeu car mes collègues masculins ont très vite montré un intérêt libidineux pour ces petites nymphettes. Depuis, j'ai continué à les dessiner en gardant les proportions :grosse tête, gros yeux, grosses hanches.

Le personnage de Clara me fait esthétiquement penser à Jessica Rabbit, la femme de Roger Rabbit. Est-ce volontaire ?

Il y a déjà la couleur rousse (ou rouge) des cheveux qui – paraît-il – excite davantage les hommes. Ensuite, il y a la mèche de cheveux qui couvre un œil et les paupières mi-closes. Oui, il y a sans aucun doute des codes du glamour empruntés à Mme Rabbit !

Dans quelle mesure les personnages de *Péchés Mignons* correspondent-ils à des gens réels de votre entourage ?
Alors déjà il y a Arthur. Mais je tiens à préciser que le choix du nom a été fait par le directeur artistique de *Max Magazine*, le journal où est née la série, sans mon consentement. Cela dit, il y a bien sûr une part d'autobiographie, mais plus dans les situations que les personnages. Pour ce qui est du tome 3, ce serait plutôt à la scénariste, Maïa Mazaurette, de répondre à la question.

Fluide Glacial a eu la très bonne idée de laisser le soin à Arthur de Pins d'illustrer les pages de son calendrier 2009. Des nymphettes fatales, fessues et affriolantes pour toute l'année, avouez que ça laisse rêveur. Bien moins mâle que le calendrier des rugbymen du Stade Français et bien plus classe que le calendrier des pompiers, ne cherchez plus, c'est celui-ci qu'il vous faut.
29x29 cm ; 28 pages ; 10 €

Dans les deux premiers tomes de *Péchés Mignons*, la sexualité était abordée surtout à travers le regard des hommes, en particulier celui d'Arthur. Pour ce troisième tome, on se place cette fois du côté des filles, en particulier de Clara, qu'Arthur rencontrait à la fin du deuxième tome. Pourquoi ce changement de point de vue ?
J'avais l'impression d'être arrivé au bout de quelque chose avec Arthur. Dans le tome 1 c'était des petites histoires un peu graveleuses, dans le tome 2, le personnage se pose des questions sur la masculinité et sur les filles. Bien sûr, il y a encore beaucoup de choses à dire sur ce sujet mais je préférais changer de personnage plutôt que d'user celui-ci jusqu'à la corde.

© Arthur de Pins / FLUIDE GLACIAL - AUDIE

L'appétit sexuel des filles dans ce nouvel album est assez impressionnant. Quelles sont les réactions des lectrices ?
Je reçois souvent des messages de femmes depuis la page Myspace de Clara qui me disent : «*Clara sé tro moi, lol*». Je ne sais pas trop comment interpréter ça. Pour moi, Clara est justement une femme différente des autres.

Ce nouvel album est presque intégralement scénarisé par une fille. Était-ce une nécessité pour le sujet traité ou êtes-vous à court d'idées ?
Les deux. Au bout de la dizaine de scénarios que j'avais écrits je n'arrivais toujours pas à cerner Clara. Comment écrire sur une femme qui se tape un mec par planche sans la faire passer pour une nympho ou une castratrice ? C'est finalement Maïa qui a trouvé la solution et qui a donné tant d'empathie au personnage.

Il était question d'une adaptation de *La Révolution des Crabes* en long-métrage. Est-ce toujours d'actualité ?
Bien sûr ! Et parallèlement à cela, j'ai terminé d'écrire le brouillon de l'adaptation en BD. J'attends les retours de quelques éditeurs.
Avez-vous d'autres projets dans le dessin-animé ?
À part le long-métrage, non. J'ai peu à peu laissé tomber le dessin-animé. Trop de boulot pour si peu de liberté.

Et dans la BD, envisagez-vous de passer à d'autres formats et thèmes de narration ?
Oh que oui. Outre les crabes (320 pages, N&B, au crayon) j'ai aussi un autre projet avec des humains ce coup-ci «réalistes».

Vous disiez tout à l'heure avoir travaillé dans le jeu vidéo comme *character designer*. De quelle société s'agissait-il ? Êtes-vous encore sollicité pour de tels travaux ?
Il s'agissait de Polygon Studio, une boîte qui a déposé le bilan en 2001 mais dont je garde un très bon souvenir. Mes collègues d'atelier en sont issus aussi. En revanche, je n'ai jamais retravaillé pour le jeu vidéo (je n'y joue pas non plus d'ailleurs).

Comment vous êtes-vous retrouvé à faire les couvertures d'une série de livres sur le sexe chez l'éditeur La Musardine (collection «Osez») ?
Par le biais de mon agence, Lezilus. C'était ma première commande... et mon plus vieux client ! Le principe des personnages est le même que pour *Péchés Mignons* : une allure mignonne pour aborder des thèmes super crus.

PROPOS RECUEILLIS PAR OLIVIER PISELLA

PÉCHÉS MIGNONS, T.3,
GARCE ATTACK !,
DE ARTHUR DE PINS ET
MAÏA MAZAURETTE
FLUIDE GLACIAL - AUDIE
48 P. COULEURS **9,95 €**

cheveux argentés s'abreuve de lait maternel, plus il devient puissant ! Cela donne une sorte de Harry Potter violent et obsédé au milieu d'une académie de filles de religion orthodoxe, servi par un trait fin et lisible : inclassable, donc à essayer.

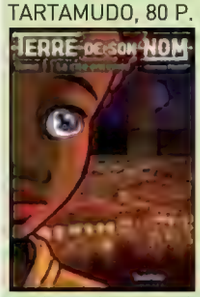
BORIS JEANNE

Le Petit Christian, T.2, de Blutch, L'ASSOCIATION, COLL. CIBOULETTE, 68 P. BICHROMIE, 14 €

Blutch est l'un des plus brillants graphiste de sa génération, et son trait griffonné-enlevé a suscité bien des émulations chez des auteurs plus jeunes. Paru il y a prés de dix ans, le premier *Petit Christian* rendait un juste hommage aux BD populaires qui avaient bercé l'enfance de son auteur (*Pif-Gadget* en premier). Dans ce second tome, le petit Christian est passé au collège et il commence à s'intéresser au sentiment. Cet album très dense a été pré-publié cet été dans les pages de *Charlie-Hebdo*, il témoigne toujours de l'impressionnant savoir-faire de son auteur qui maîtrise aussi bien le dessin pur que les codes de la narration graphique. Lecture recommandée !

MICHEL DARTAY

Terre de son nom, T.1, La Terre enceinte, de Mathieu Trabut, TARTAMUDO, 80 P. COUL., 13 €



Que se passera-t-il quand les prévisions alarmistes des écolos auront fait long feu, et que l'humanité aura achevé de courir à sa perte ? Où émigreraient les humains, que deviendrait la terre ? Sur une thématique d'anticipation ultra-classique, Mathieu Trabut s'inspire sans prétention des aînés (Barjavel, Orwell...) pour proposer sa vision, oscillant entre utopie et réalisme. Tentant d'éviter le piège du manichéisme, ce premier tome suit le quotidien d'une humanité qui ne serait toujours pas devenue raisonnable, portée par la quête effrénée de l'immortalité.

ELVIS PRESSE-LES

Capricorne, T.13, Rêve en cage, de Andreas, LOMBARD, 48 P. COULEURS,10,40 €
Andreas a décidé de repousser les limites de la bande dessinée. La série *Capricorne* est pour lui un

zoom bd

fantastique laboratoire où il expérimente, à travers une histoire en feuilleton très ésotérique, toutes les formes de narration. Après un douzième épisode entièrement muet, il adopte ici un découpage en gaufrier de 20 cases de taille égale. Andreas joue avec cette cage et le rêve de son héros, allant même jusqu'à faire sortir des personnages de la planche. Avec cet album, l'auteur réalise une nouvelle fois une performance tout à fait fascinante.

THIERRY LEMAIRE

Ratafia, T.5, Le Nénuphar instantané, de Pothier et Salsedo, MILAN, 48 P. COULEURS,10,50 €

Les pirates du vaisseau La Kouklamou sont de retour pour une cinquième aventure. Et cette fois, direction le Japon, pardon, la Nipponie, pour une quête un peu particulière : la recherche du nénuphar instantané, sensé procurer la chance à celui qui le possède. Disons-le tout de go, cet album est à emporter lors de votre prochain voyage au pays du soleil levant. Il passe en revue tous les us et coutumes de l'archipel de manière un peu... décalée. Calembours à tous les étages, clins d'œil aux mangas, aux jeux vidéos, situations ridicules, Nicolas Pothier ose tout et c'est ça qu'est bien.

THL

Le Goût du chlore, de Bastien Vivès, CASTERMAN, COLL. KSTR, 144 P. COULEURS, 13,75 €

C'est l'histoire d'un jeune homme qui va à la piscine et qui nage. Sur 135 pages. Avec moins de 10 mots par page en moyenne. Dos crawlé, crawl, apnée, ... *a priori*, pas passionnant. Et pourtant : diablement envoûtant, de par les magnifiques couleurs bleu-vert, le trait simple, les non-dits. Regards croisés, occasions manquées... Cet album (dont même la maquette est des plus agréables), sorti en mai dernier et sélectionné au Festival d'Angoulême 2009,

Un Ben Hur savamment «Mittonné»

En novembre, Guy Delcourt accueille au sein de sa maison le prolifique Jean-Yves Mitton, connu notamment pour son travail sur les séries *Vae Victis*, *Les Chroniques barbares* ou encore *Les Survivants de l'Atlantique*. Entretien avec un faiseur d'albums comme on n'en fait plus (assez), à la technique sans faille et au don de narrateur intarissable.

© Jean-Yves Mitton / DELCOURT

La Rome Antique (*Vae Victis*), les Vikings (*Chroniques Barbares*, *Les Survivants de l'Atlantique*), les Aztèques (*Quetzalcóatl*)... Le contemporain ne vous inspire pas ?

Toutes les époques de l'histoire humaine sont intéressantes à narrer et à illustrer, pour peu que l'intrigue me captive avant de captiver le lecteur. Si vous entendez par «contemporain» l'époque où demeurent encore aujourd'hui des survivants, disons un petit siècle, les temps forts de notre histoire ne manquent pas. Entre batailles, massacres, génocides et Shoah, le genre humain nous offre, hélas, un choix intarissable, et, à moins de se cantonner dans le polar, je crois que le XXe siècle bat tous les records puisqu'il s'est donné les moyens politiques, sociaux et militaires pour la destruction massive. J'ai déjà abordé la Deuxième Guerre mondiale en la reliant à l'actualité dans *Le Dernier Kamikaze* pour mon ami Félix Molinari [*prévu en 3 tomes chez Soleil*]. Mais je dois avouer que je préfère évoquer le passé plus lointain, plus exotique, parce qu'il est enfoui dans notre part de rêve, sans qu'aucun «survivant» ne vienne vous casser l'inspiration. Au fond, la manipulation du passé n'est rien d'autre que de la science-fiction à l'envers, offerte à toute spéculation artistique et intellectuelle. Vous n'avez de compte à rendre à aucun témoin, si ce n'est les historiens. Et croyez-moi, ils vous guettent à chaque sortie d'album !

© Jean Yves Mitton / DELCOURT

Le roman intitulé *Ben Hur* sert de base à votre nouvel album, pas le film. Est-ce une volonté de l'éditeur, ou un choix personnel ?

J'avais appris que Delcourt développait une collection nommée *histoire dans l'Histoire*, basée sur l'adaptation en BD de grands romans historiques dont les droits étaient tombés dans le domaine public. Je savais que c'était le cas de *Ben Hur*, roman paru en 1880. J'ai alors pris l'initiative de le proposer à cet éditeur, lequel a tout de suite accepté, sous la condition que le récit soit tiré exclusivement du roman, en oubliant les deux adaptations cinématographiques de 1920 et de 1959. Difficile de faire l'impasse sur ces deux colosses d'Hollywood ! Disons que je leur ai emprunté le visuel, le cinémascope et la grande mise en scène. Mais l'écriture, elle, est inspirée du roman, lequel est beaucoup plus touffu et narratif, d'une pédagogie biblique édifiante dans le style romanesque du XIXe siècle,

fourmillant de situations complexes et de personnages secondaires évacués par le cinéma.

Quatre tomes permettront il de s'approcher suffisamment du roman ?
Oui, car le récit est composé de quatre temps forts : tout d'abord, Messala, tribun romain fou de vanité et d'orgueil, fait arrêter pour l'exemple Juda, prince juif, qui fut pourtant son meilleur ami d'enfance, ainsi que sa mère et sa sœur. Deuxième temps fort : condamné à vie aux galères, Juda parvient à sauver l'amiral Arrius lors d'une grande bataille navale. Troisième temps fort : devenu citoyen romain et fils adoptif d'Arrius, Juda parvient à se venger de Messala lors de la course de chars. Enfin, Juda retrouve sa mère et sa sœur, libérées, mais lépreuses. C'est la rencontre avec le Christ sur son chemin de la Passion qui les lavera de leur terrible mal et qui transcendera Juda. Mais qui ne connaît pas cette fabuleuse histoire ?

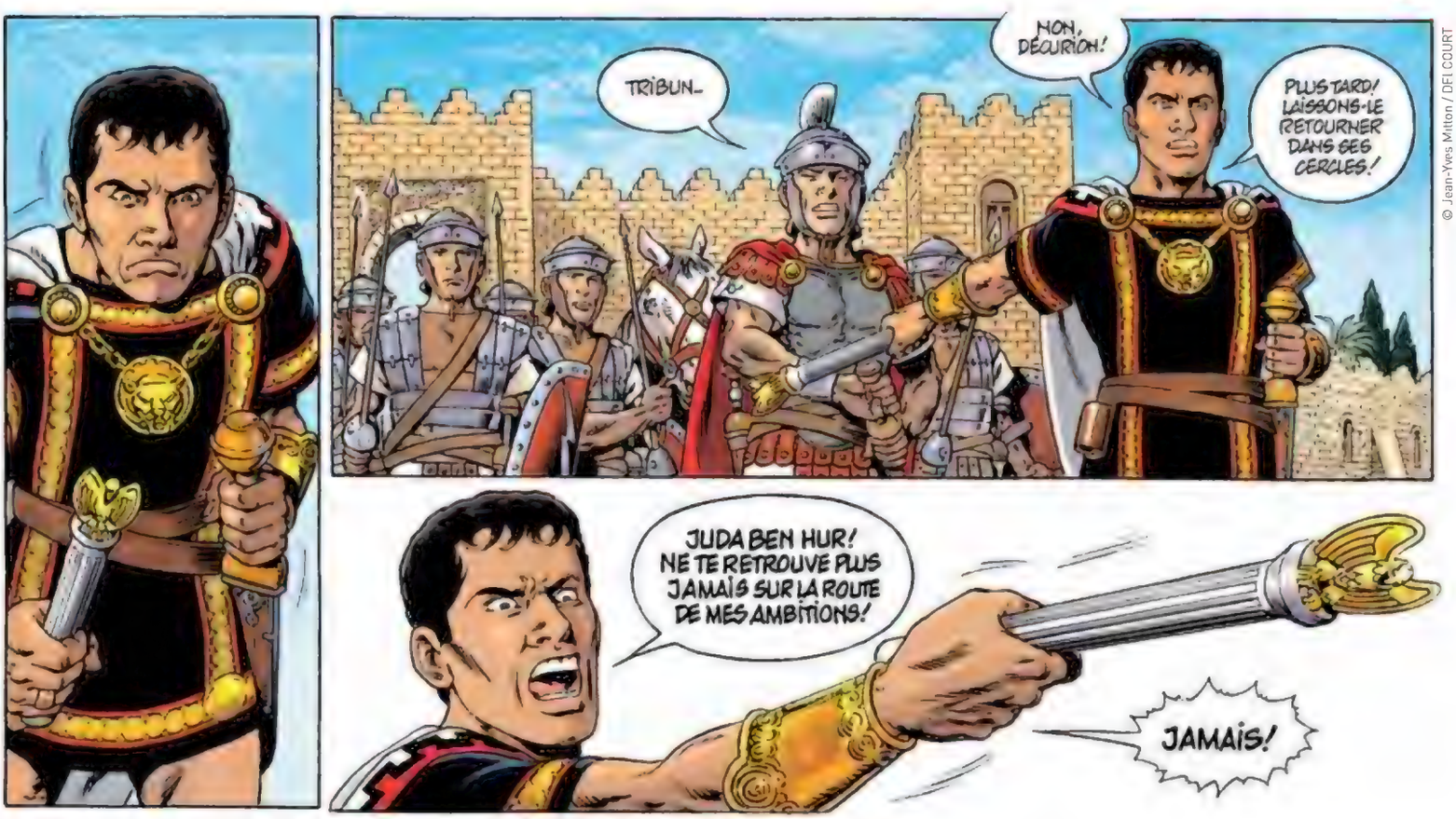
Qui est à la couleur ? Jocelyne Charrance, comme sur le dernier tome de *Quetzalcóatl* ?
Oui, c'est bien Jocelyne. Et sa palette correspond parfaitement au genre péplum. Le lecteur en jugera !

Vous avez une affinité certaine (et légitime) pour la planche en noir et blanc qui, souvent, perd de sa puissance avec le passage à la couleur. Gardez vous le souhait de voir un jour un ou certains de vos albums publiés directement en noir et blanc ?
En tout cas, je ne connais pas d'éditeur qui s'y risquerait. Et puis, cela ne contenterait que mon ego d'artiste... ou quelques aficionados collectionneurs. Le monde est aujourd'hui à la couleur. La BD, le ciné, la télé, etc... Il faut faire avec ! Et quitte à faire avec, autant que ce soit avec le talent et la complicité de Jocelyne Charrance... tout en regrettant que je ne sois pas moi-même mon propre coloriste. Je n'en ai pas la capacité parce que j'ai trop travaillé à une époque où la BD en noir & blanc se suffisait à elle-même.

Retravailler avec un scénariste (ce qui ne fut pas le cas depuis Rocca / *Vae Victis*) vous tente-t-il ?
Non. J'ai trop besoin d'écrire. C'est un acte que je lie totalement au dessin. Être auteur complet, c'est un risque mais c'est aussi un luxe exaltant, quel que soit le talent du scénariste qu'on pourrait me proposer. Et Rocca fut un conteur qui avait ce talent. Nous avons travaillé sur une série de 15 albums ensemble, sans aucun accroc, comme un long fleuve tranquille, chez le même éditeur. Dans la BD, c'est est assez rare pour le signaler ! Mais en dépit de ce grand souvenir dans ma carrière, je crois pouvoir affirmer que Rocca aura été mon meilleur et dernier scénariste.

Vous alternez justement le rôle de scénariste (pour Félix Molinari) et celui d'auteur complet. Est-ce pour éviter la routine ou pour «glisser» doucement vers le scénario à plein temps, et raconter encore davantage d'histoires ?
J'ai des idées plein la tête et des scénarios plein mes tiroirs. En tout genre. Il est vrai que lorsque mon pinceau fatigue, je me rattrape sur du scénario. C'est le seul vrai moment de pure ébullition créative, car je considère le dessin comme étant surtout technique. Le récit et les dialogues s'inventent à mesure, dans la fougue. Le dessin qui va l'illustrer est déjà prêt, élaboré dans un coin du cerveau. Le danger, vous l'avez bien deviné, c'est qu'à force de technique et de ficelles graphiques, on peut facilement tomber dans le routinier et dans la facilité, ou pire, dans une certaine complaisance vis-à-vis des modes. Surtout après 47 ans de carrière.

Côté technique de dessin : pour *Vae Victis*, il me semble qu'après une rapide esquisse au feutre vous attaquiez directement la planche à l'aide d'une table lumineuse. Qu'en est-il aujourd'hui ?
J'utilise toujours cette même technique. Elle me permet de coller immédiatement à l'écriture, sans temps mort, sans crayonné, sans gommage, comme un cinéaste qui, caméra sur l'épaule, ne garderait que la première prise. D'où le côté emporté de mes planches. Tellement emporté qu'il m'arrive souvent de cor-


TRIBUN-
MON, DÉCURION!
PLUS TARD! LAISSONS-LE RETOURNER DANS SES CERCLES!
JUDA BEN HUR! NE TE RETROUVE PLUS JAMAIS SUR LA ROUTE DE MES AMBITIONS!
JAMAIS!

© Jean-Yves Mitton / DEL COURT

zoom bd

est un bol... d'eau chlorée, sent la vraie vie et vous lave la tête. À lire au lieu d'aller nager. L'effet sera le même.

OLIVIER THIERRY

La Vibration du monde, de Thierry Boulanger, FUGUES EN BULLES, 54 P. COULEURS, 12 €

Le collectif d'auteurs BBZ poursuit ses efforts d'autopublication au travers des Éditions Fugues en Bulles, qui sortent plusieurs petits albums en cette fin d'année, dont La Vibration du Monde, au graphisme intéressant et qui n'est pas sans rappeler le style de certaines œuvres des Humanoïdes Associés à leurs débuts. Dans cet album, la neige tombe à longueur de pages sur de beaux paysages qui nous rappellent à la nature. La fable se veut allégorique, les quelques scènes d'actions silencieuses qui viennent troubler le calme neigeux sont agréables, cependant le propos est un peu alambiqué et confus. Du très beau travail graphique, prometteur et que l'on souhaite épaulé par de solides scénarios dans le futur.

OT

Lulu femme nue, T.1, d'Étienne Davodeau, FUTUROPOLIS, 80 P. COULEURS, 16 €

Nudité matérielle et affective, «seulement». Après 16 ans d'inactivité professionnelle, trois enfants, et beaucoup d'ennuis, Lulu décide, à la faveur d'une visite dans une autre ville, de partir se ballader au bord de la mer. Sa ballade devient fugue, abandon, redécouverte de soi. Tout ceci n'est pas sans rappeler (dans un autre genre) le fameux *24 heures de la vie d'une femme*, de Stefan Zweig. Mais la fuite de Lulu durera bien plus longtemps. Plus tard, chez elle (mais sans elle), ses amis se remémorent. Beau mais un peu triste quand même.

EGON DRAGON

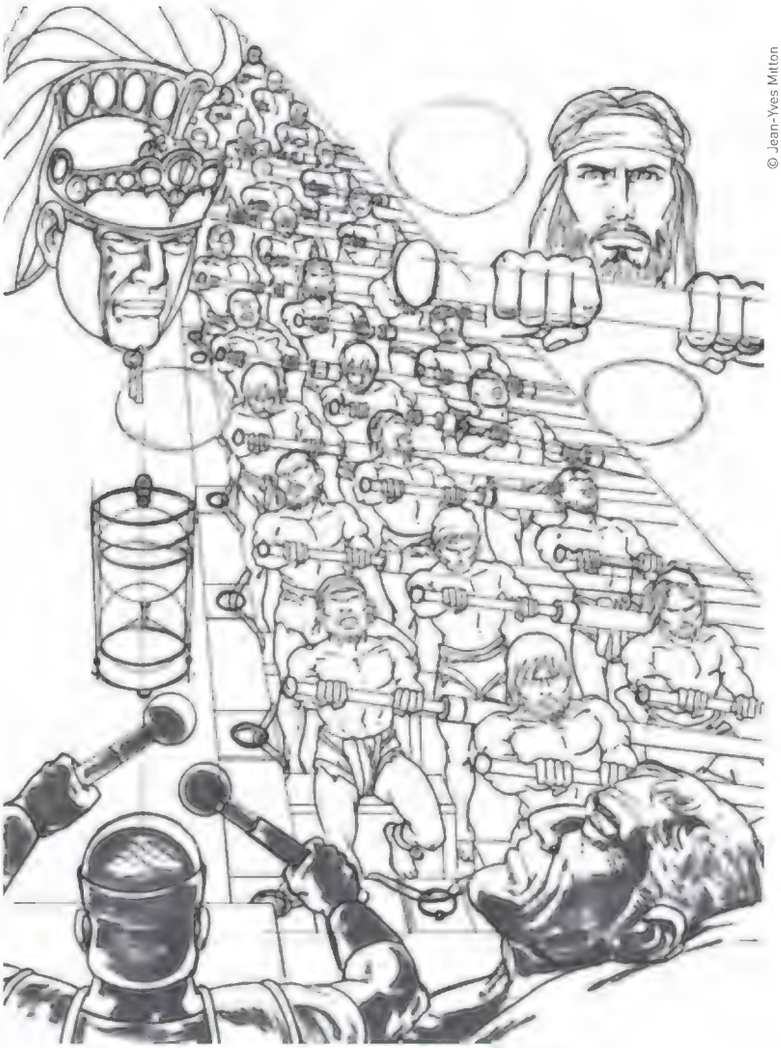
Zeste, de Céline Wagner, DES RONDS DANS L'O, 64 P. COULEURS, 16,50 €

Roman graphique au sens strict – vignettes légendées affranchies de phylactères –, *Zeste* œuvre au mariage – pas si courant en

riger à la gouache blanche lorsque le trait sort de sa courbe ou du cadrage.

Vous donnez l'impression d'une très grande facilité de dessin (à l'instar d'un John Buscema[1] qu'aucun obstacle graphique ne pouvait arrêter). Ce côté «sans filet» (pas de crayonnés) très impressionnant limite-t-il parfois les scènes à représenter ?

Merci pour la comparaison avec Buscema, mais je ne suis que l'un de ses imitateurs, l'un de ses modestes élèves. Lui, c'est le Maître. Outre son trait parfait, voire académique tout en étant fougueux, à l'instar de toute l'école américaine, de Hoggarth à Alex Raymond jusqu'à l'école Marvel, son approche de la mise en scène et sa technique graphique m'ont enseigné que l'on pouvait aborder tous les genres à condition de respecter les trois règles fondamentales du dessin classique, dit «réaliste» : la perspective, donc la notion de géométrie dans l'espace, la lumière, donc la notion d'oppositions noir et blanc, et enfin l'anatomie humaine, donc l'essentiel, puisque tout part des acteurs, et surtout du héros, à la manière d'une force centrifuge. Si vous y ajoutez l'identification du lecteur au héros, notion plus européenne, vous aurez compris les fondamentaux de la BD. Le reste : la doc (simple affaire de bonne iconographie), les dialogues (toujours pléonastiques par rapport à l'action), les effets spéciaux (ah ! cette informatique envahissante !), les onomatopées (indispensables, bien intégrées et dessinées dans le style graphique), le lettrage et la forme des bulles (le plus possible exécutées par le dessinateur pour être en phase avec le dessin) et la couleur (que mes coloristes me pardonnent...) ne sont que du remplissage. Si tout cela illustre un scénario limpide ponctué d'un coup de théâtre toutes les six planches (surtout en bas de planche) dont l'action se déroule le plus près possible du temps réel de lecture, alors vous pouvez frapper sans crainte et plein d'espoir à la porte d'un éditeur.



© Jean-Yves Mitton

DESSIN PRÉPARATOIRE POUR LE DEUXIÈME TOME

Delcourt remplace Soleil dont vous avez été l'une des «locomotives». Est ce provisoire, pour ce projet, ou assiste-t-on à un changement plus pérenne ?

L'avenir et le lecteur en décideront. Mais Delcourt ne «remplace» pas Soleil, ou Glénat, ou tant d'autres. Il se trouve que Delcourt était le plus apte à recevoir et à réaliser ce projet puisqu'il correspondait à l'une de ses collections. D'autant plus que je ne connaissais personne chez cet éditeur et qu'il n'y a pas eu de ces rencontres fortuites ou provoquées comme il s'en passe parfois dans les coulisses d'un Festival BD. *Ben Hur* aurait pu être réalisé chez un autre éditeur, pour peu que celui-ci en fît la demande. Ceci dit, je suis heureux d'entrer chez un nouvel éditeur dont les qualités d'écoute, le souci artistique et l'intégrité comptable sont indéniables. Entre nous, je n'ai jamais eu de différends avec tous les éditeurs pour lesquels j'ai travaillé, et s'il m'est arrivé d'en changer, c'était uniquement provoqué par deux lois incontournables dans la BD : l'offre et la demande et la loi du marché. Il n'y a pas de copinage ni même de promotion-marketing qui fassent qu'un album se vende ou ne se vende pas. Seul le public en décide.

PROPOS RECUEILLIS PAR PHILIPPE CORDIER

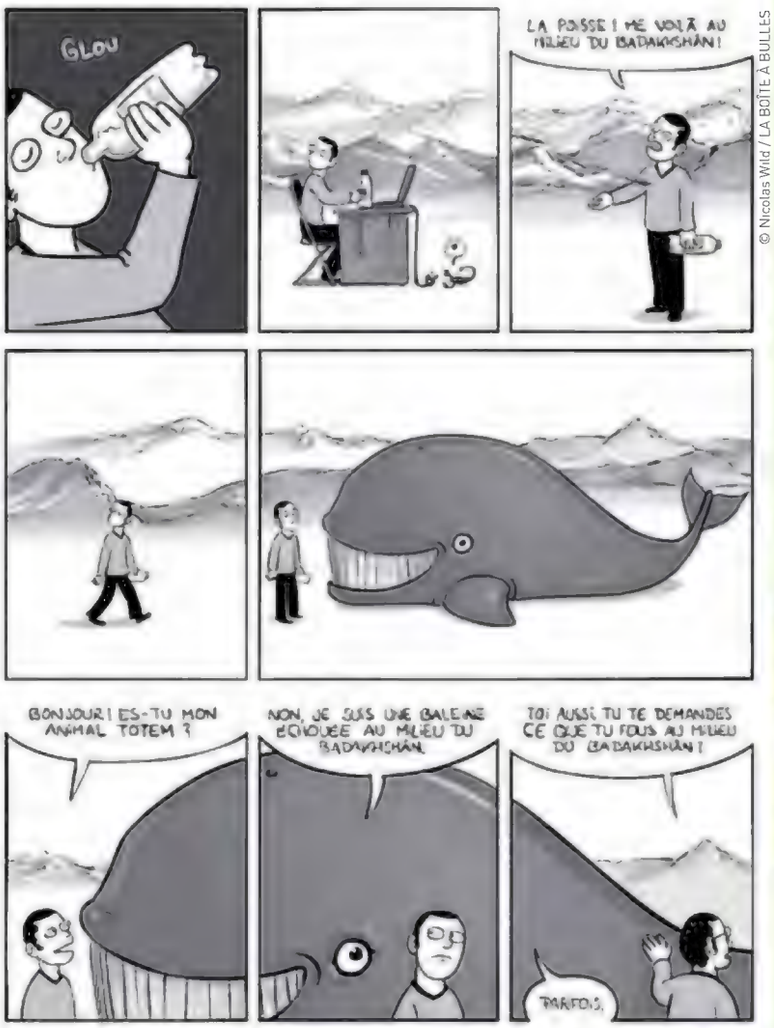
[1] **John Buscema :** auteur américain de comics (1927-2002), connu pour ses travaux sur *Silver Surfer* et *Wolverine*.

BEN HUR, T.1, MESSALA,
DE JEAN-YVES MITTON
(DESSIN ET SCÉNARIO)
ET JOCELYNE CHARRANCE (COULEURS)
DELCOURT - HISTOIRE & HISTOIRES
46 P. COULEURS **12,90 €**

Afghan connection

Dans le premier tome de *Kaboul Disco*, Nicolas Wild racontait son périple d'illustrateur pour «vendre» la démocratie dans un Afghanistan instable. Une bonne surprise des parutions de l'an dernier. Ce deuxième volet, au titre hilarant et plein de second degré, raconte le retour du dessinateur dans son agence de publicité en terre afghane, afin de lutter à sa manière contre le trafic d'opium. Il confirme un regard frais, décalé et drôle...

L'esprit et l'humour de Wild sont palpables dès le début dans un «résumé incompréhensible du tome 1», puis dans l'introduction où l'auteur en spleen, à travers une histoire absurde de serveur alsacien, évoque son attirance pour l'Afghanistan et son envie d'y retourner. Le cadre est posé, cette suite est aussi délectable que le précédent album !


GLOU
LA POSSE ! ME VOILÀ AU MILIEU DU BADAKHSHÂN !
BONJOUR ! ES-TU MON ANIMAL TOTEM ?
NON, JE SUIS UNE BALEINE ÉCHOUÉE AU MILIEU DU BADAKHSHÂN
TOI AUSSI TU TE DEMANDES CE QUE TU FOUS AU MILIEU DU BADAKHSHÂN ?
PARFOIS.
© Nicolas Wild / LA BOÎTE À BULLES

En effet, après la révélation, c'est donc la confirmation d'un talent narratif. On retrouve tout ce qui fait de concert la solidité et la fluidité de l'œuvre : une narration chronologique qui n'ennuie jamais, un univers clairement défini et des personnages attachants (avec notamment Félipé, nouvel arrivant haut en couleurs !), des événements et anecdotes remaniés et décalés avec humour... mais surtout l'attachement à cette règle de description de la vie quotidienne de façon normale, sans mettre ostensiblement en avant le fait que tout ceci se passe dans un pays en guerre.

Il en résulte un mélange exotique entre description du quotidien à «Expatland» (et son restaurant «La Joie», QG des expatriés), comique absurde et vivifiante authenticité. Ainsi, des aléas de boulot (un patron pressé débranchant le matériel informatique avant la sauvegarde) aux soirées incongrues (où les boîtes de com' se font la guerre pour «conquérir» le marché afghan), en passant par le récit tendu du 29 mai 2006 (grande journée de violences contre les étrangers), cette aventure bourrée d'énergie arrive à rire des kalachnikov.

En immersion mais avec un agréable recul, Wild, à travers son vécu personnel et professionnel, interpelle avec punch et finesse, et livre finalement un éclairage nouveau sur la dégradation de la situation dans ce pays. Pour un complément d'information sur cette expérience, on pourra d'ailleurs découvrir un échantillon de son travail d'illustrateur publicitaire ainsi que des photos en fin d'ouvrage.

Cet album offre un pertinent complément à des œuvres plus difficiles comme *Le Photographe* de Guibert, Lefèvre et Lemercier. Il y a un peu de Satrapi et beaucoup de Delisle dans ce cocktail entre carnet de voyage et récit autobiographique, dans lequel le lecteur n'aura aucun mal à se plonger, tant l'approche personnelle et ouverte, le rend immédiatement sympathique, acessible, et de ce fait diablement efficace.

WAYNE

KABOUL DISCO, T.2,
COMMENT JE NE SUIS PAS DEVENU OPIOMANE EN AFGHANISTAN,
DE NICOLAS WILD,
LA BOÎTE À BULLES,
176 P. N&B — 16 €

BD – entre les arts dits «beaux» et ceux dits «populaires» : chaque vignette est à l'origine une planche A3 peinte à l'acrylique sur carton dur. Après avoir œuvré sous l'auguste parrainage de Baudoin (*Les Yeux dans le mur*, 2003, Dupuis), Céline Wagner s'affranchit de l'ombre tutélaire pour aborder une thématique plus intime : son quotidien d'adolescente en proie à une histoire d'amour avec un toxico. Sans faire l'impasse sur la réalité de cet «*univers liquide fait de chiasse, de sang, de larmes et de jus de citron*», l'auteur redonne corps à ses chimères de l'époque, mêlant ses souvenirs émergents aux toiles des grands peintres (Van Gogh, Khalo...). Si on n'adhère pas forcément à ce traitement parfois un brin emphatique, une interview fort passionnante de la demoiselle laisse augurer d'une belle suite de parcours, par la pertinence et l'humilité de ses propos concernant notamment le statut de l'artiste.

JULIE BEE

199 Combats, de Brachet, Djian et Papazian, EMMANUEL PROUST, ATMOSPHÈRES, COUL., 13,90 €

1915, génocide arménien. Exilés de leurs pays, Aznif et Hovnan Papazian émigrent dans le Sud de la France. De l'indolence de Nice aux arabesques enjôleuses de Marseille, Michel, le dernier de la fratrie, se découvre boxeur enfiévré et démarre une brillante carrière qui le mènera jusqu'aux rings d'URSS. Aujourd'hui âgé de 74 ans et vivant sur Paris, Michel Papazian a patiemment déroulé les fils de sa vie rocambolesque au scénariste Jean Blaise Djian, pour donner naissance à *199 combats*. Réaliste et doucement suranné, le trait de Nicolas Brachet s'affaire à déceler la réalité des motivations du boxeur, mêlant sens de l'honneur, opiniâtreté et instinct de survie. Derrière la petite histoire se dessine la grande, entre occupation de la France, joug communiste, espoirs déçus, idéologie trahie et rêves aboutis. Après *Un Homme est mort* d'Étienne Davodeau et Kris (Futuropolis, 2006), *199 combats* prouve une nouvelle fois que la BD sait se faire vecteur idéal du reportage dessiné, exaltant l'émotion d'un témoignage méconnu.

JULIE BORDENAVE

Rigidité cadavérique

Necron par Roberto Raviola (dit Magnus) est-il un zombie ?

«Jouir sans interruption, c`est ne jouir de rien.»
Paul Henri Dietrich baron d`Holbach

Magnus (surnom de Raviola) fut de son vivant, un auteur considéré en France avec une certaine inappétence en dépit de la virtuosité de son dessin et la richesse de son œuvre. La faute en incombe aux esthètes du neuvième art pour lesquels la bande dessinée populaire est synonyme de vulgarité. Aujourd'hui, sans doute grâce à la réédition de *Necron* (Cornélius), de plus en plus d'inconditionnels écument les rayonnages des bouquinistes en quête d'obscures publications des années 1970 où furent publiées *Kriminal*, *Jézabel* et quelques histoires d'épouvante. Même les albums édités en leur temps par Albin Michel commencent à se faire rares, et plus particulièrement le chef d'œuvre de l'érotisme que restera *Les Cent dix pilules*. Quant à son influence, c'est Mezzo, le dessinateur du *Roi des mouches*, qui résume le mieux l'état des lieux : «*La plupart des critiques comparent mon travail à celui de Charles Burns par méconnaissance de la bande dessinée. En réalité, mon trait découle aussi de la lecture assidue de Jack Kirby et de Magnus. Dans mon dernier album, le costume de Damien* [un déguisement de squelette, NDLR] *est ma façon personnelle de saluer l'auteur de* Kriminal...»

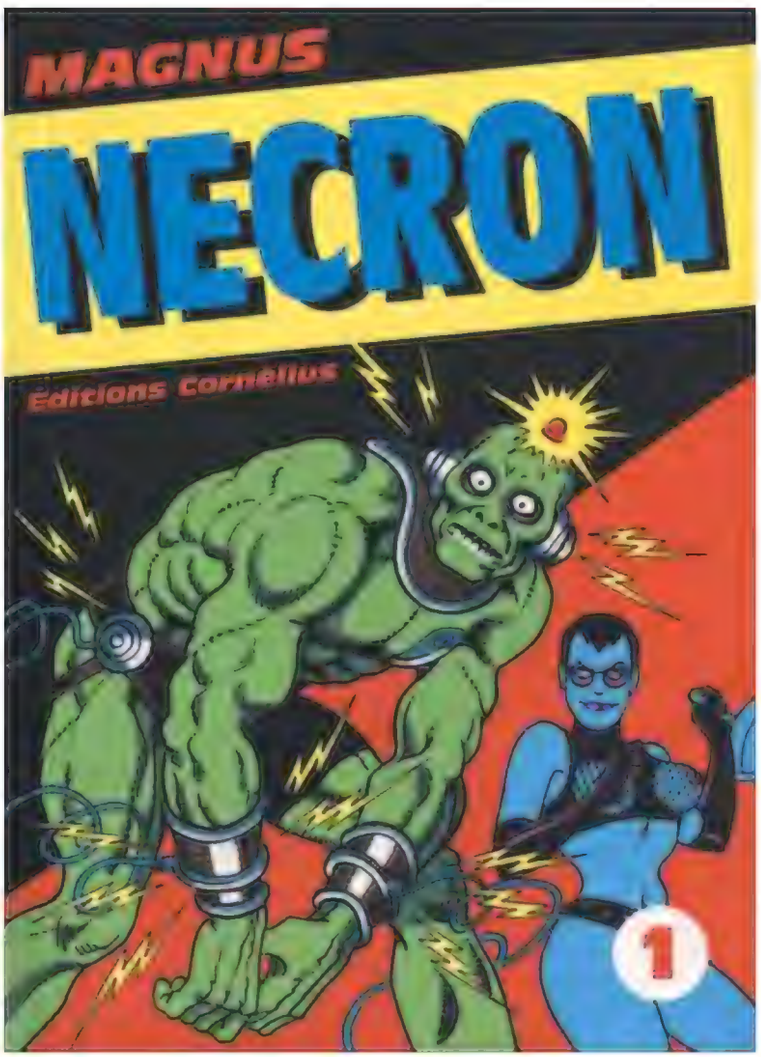
© Magnus, Missaglia et Gander / IDFOGRAM

EXTRAIT DE "VENGEANCE MACUMBA"

Roberto Raviola appartient à la même génération de dessinateurs italiens que compte Anglioni, Guido Buzzelli, Guido Crepax, Manara et dans une moindre mesure Micheluzzi. La plupart de ces auteurs firent leurs premiers pas à travers des publications pour

© Magnus

EXTRAIT DE "NECRON"



adultes connues en Italie sous le nom de *fumetti neri* (littéralement «fumées noires»), appellation qui évoque le noir et blanc des dessins et les phylactères par lesquels les personnages s'expriment. L'explosion de ces bandes dessinées de l'autre côté des Alpes au début des années 1960, coïncide avec le succès rencontré par la série *Diabolik* des sœurs Guissani, un ersatz du *Fantomas* de Gaston Leroux. L'immense popularité de cette série donne alors naissance à une horde de malfaiteurs du même type parmi lesquels *Kriminal*, scénarisé par Max Bunker et dessiné par Magnus. Peu à peu, l'érotisme et le fantastique prennent le relais des exploits macabres. Ainsi, *Satanik* des mêmes auteurs inaugure une vague de titres qui, centralisées cette fois-ci autour d'héroïnes diverses, fait échos aux bouleversements de la fin de cette décennie en décrivant une sexualité outrancière.

Pendant plus de 30 ans, Magnus excelle dans de nombreuses séries populaires passant en revue presque tous les genres, du fantastique (*Jézabel*) aux récits d'aventures (*L'Inconnu*) en passant par l'humour (*Allan Ford*). Mais, c'est surtout à travers l'érotisme que l'auteur développe ses réflexions les plus profondes tout en

apportant une réponse aux limites de la représentation du sexe. À la différence de beaucoup de productions pornographiques, les récits de Magnus favorisent un fond narratif dont le sexe n'est que l'instrument. En 1977, le voyage qu'il entreprend avec «la Compagnia della Forca» en Asie mineure lui permet de se sensibiliser à la littérature chinoise et d'y trouver une importante source d'inspiration. Ce périple lui inspire quelques années plus tard plusieurs adaptations : *Les Brigands*, *Les Cent dix pilules* et *Femmes envoûtées*.

L'une des préoccupations de Magnus est la représentation de la femme dominatrice, ô combien charnelle qui s'oppose au principe masculin avili en proie à la corrosion[1] de son enveloppe. Dans *Vengeance Macumba*[2], Luis Cabrera revient d'entre les morts sous la forme d'un zombie en partie décomposé, pour devenir l'instrument d'une sorcière maléfique. Nécron, mort-vivant lubrique ne fait preuve d'aucune rébellion à l'encontre de sa cruelle maîtresse, Freida Boher. Enfin, ce sont bel et bien les six femmes de Hsi-Men Cheng qui survivent à la volupté des cents dix pilules pendant que le corps de leur époux se délie peu à peu, que sa semence s'épuise pour enfin laisser place au sang vital[3].

L'étiolement du corps masculin vers un inévitable devenir cadavérique est palpable jusque dans la figure émaciée de beaucoup de personnages secondaires. L'exemple le plus frappant en est la représentation du moine médecin qui délivre les pilules aphrodisiaques à Hsi-Men Cheng. Peut-être faut-il y voir une auto-représentation du dessinateur rongé de longue date par une addiction à l'héroïne.

LE REGARD HYPNOTIQUE DU MONSTRE FAIT SOMBRER SATANIX DANS UN TOURBILLON CONFUS DE SENSATIONS, OÙ LES DEUX DIMENSIONS SE CONFONDENT...
AL-
LEZ...
ALLEZ...
ALLEZ.....
52-112

© Bunker et Magnus

ILLUSTRATION INÉDITE DE "SATANIK"

© Magnus

ILLUSTRATION DE COUVERTURE DE "BRIGANDS"

«*Faire l'amour avec les morts ; c'est finalement le destin de toutes les héroïnes*[4]» résume Arnaud de la Croix en préface de *Milady 3000* et Nécron en est l'illustration parfaite.

Freida Boher, chercheuse nécrophile, décide de se constituer un amant en assemblant des membres prélevés sur des cadavres de la morgue. Elle choisit les parties plus aptes à se conformer à son idéal masculin exception faite de la capacité intellectuelle de sa progéniture qui l'indiffère. Nécron se dresse, telle la créature de Frankenstein, disproportionné, gauche et innocent. Mais la comparaison avec le récit de Mary Shelley s'arrête au principe mis en place par la scientifique. D'emblée, Freida Boher impose une relation incestueuse avec son œuvre, et jamais Nécron, une fois apte à formuler ses désirs, ne manifeste un besoin de filiation. N'oublions pas l'absence de toute figure paternelle pouvant interférer dans cette relation hors norme. Ainsi, Magnus dépeint-il en filigrane une réflexion sur la mère toute puissante et une satire du féminisme immodéré des sororités italiennes de l'époque.

Très rapidement, Nécron place la jouissance comme sa préoccupation principale. Il lui faut copuler à tout prix et manger – parfois celle là même qu'il a prise – pour étancher son irrépressible appétit. Toutes ses aventures déclinent les facettes de cette boulimie et l'ambiguïté de sa relation à sa créatrice. Prisonnier de sa gloutonnerie et de son allégeance, il lui est impossible de s'insurger contre les mauvais traitements de Freida Boher. Sa volonté est nulle.

D'aucuns estiment que la société moderne, pourvoyeuse de jouissance, méprise les velléités émancipatrices. Dès lors, sommes-nous condamnés aux mêmes errements que Nécron, à consommer vainement jusqu'à épuisement de notre substance ? Nécron est un zombie sans passé identitaire, ayant fait table rase de ses origines et pour lequel seule l'immédiateté importe. Or, comme le rappelle Ernest Renan, il n'est nul progrès possible sans conscience de l'origine et sans respect profond du passé.

KAMIL PLEJWALTZSKY

© Magnus

EXTRAIT DES "CENT DIX PILULES"

[1] Arnaud De la croix, en préface à *Milady 3000*, éditions Ansaldi, 1986.
[2] *L'Infernal* N°1, éditions Ideogram, 1985.
[3] *Les Cent dix pilules*, planche 42, cases 5, 6, 7 ; Albin Michel, 1986.
[4] Ibid, note 1.

Les Rêveurs ont dix ans

Larcenet n'est pas que le prolifique auteur publié chez Audie (*Bill Baroud* et compagnie), Delcourt (sa série *Donjon Parade* sur scénario de Sfar et Trondheim), et ses nombreux albums de la collection Poisson-Pilote de Dargaud (*Retour à la terre*, etc.), sans parler du plusieurs fois récompensé *Combat ordinaire* (Dargaud encore)...

... J'AI REÇU UNE LETTRE DE RIMBAUD QUI ME DEMANDAIT DE VENIR ME REJOINDRE ... IL EST ARRIVÉ IL YA DEUX JOURS ... AUJOURD'HUI ... IL A VOULU ME QUITTER. J'AI CÉDÉ À UN MOMENT DE FOLIE, ET J'AI TIRÉ SUR LUI ...
PAN

© Jagodzinski et Casanave / LES RÊVEURS

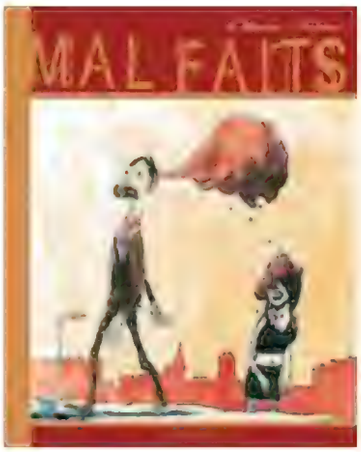
EXTRAIT DE "VERLAINE"

Comme si cela ne lui suffisait pas (car j'en ai volontairement oublié), il est aussi le co-fondateur de la toute petite maison d'édition Les Rêveurs au statut d'association à but non lucratif loi 1901.

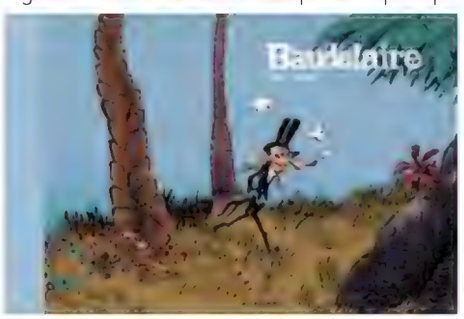
Il y eut tout d'abord une sorte de fanzine indé consacré à la BD et à la culture, puis quatre albums de Larcenet en solo. Sobrement, la collection s'appelle «on verra bien». Les tirages étant très limités, ces albums ont dû être réédités plusieurs fois, pour répondre à la demande grandissante des amateurs de Larcenet. Dans ces livres, il explore son coté intimiste. Moins d'humour que dans ses productions chez les éditeurs grand public, plus d'émotion et de noirceur, même le graphisme n'est pas épargné. Il y a quatre albums brochés à l'italienne [format paysage, NDLR] (*L'Artiste de la famille*, *Dallas Cow-boy*, *On fera avec* et *Presque* ; ces deux derniers titres proposent dans leur version courante une sorte de mise à jour complémentaire qui permet à l'auteur de revenir sur ces premières œuvres grâce à des pages plus récentes). Plus l'imposant *Ex abrupto*, sorte de fable animalière très noire, ambitieuse et généreuse (256 pages pour 20 euros, et il existe même un tirage de tête à 120 euros !). Mais quand on dispose d'une petite maison d'édition, autant éditer les livres des copains. Dans cette collection des Rêveurs, on retrouve donc Golo avec deux tomes de *Carnets du Caire* (un peu comme des carnets de voyage, sauf que l'auteur y réside !), l'étonnant Casanave (auteur avec Larcenet du *Fléau de dieu* dans la collection Poisson-Pilote ; Casanave est un authentique passionné de théâtre et de littérature) avec *Diên Biên Phu*, *Verlaine* et *Baudelaire* tous deux en couleurs, Lizano avec ses deux amis Luc Morvandiau et David Prudhomme dans *Praha*, consacré à la ville de Prague, Carlos Nine avec *Oh merde, les lapins!*. Des auteurs au talent affirmé, mais dont les noms ne signifient pas forcément de gros tirages pour les éditeurs bien établis sur la place. Dans cette collection, les Rêveurs ont aussi édité *Dingo Romero* du fils de Carlos Nine, Lucas.

Il faut dire que Larcenet entretient une relation privilégiée avec le grand auteur argentin (signataire d'un *Donjon* sur scénario de Sfar

et Trondheim, hommage mérité à la modernité de son style !). Il a donc réédité dans la collection «c'est tout vu» le *Fantagas* (paru à l'origine chez Delcourt en 1995), ainsi que sa suite (inédite en France jusqu'ici) *Siboney* en janvier 2008. Les Rêveurs ont également repris en album un recueil d'histoires de Jake Raynal paru dans *Fluide Glacial* (*Esprit frappeur*), ainsi que l'évocation par Jean-Christophe Chauzy d'évènements survenus au cours de son adolescence (*L'Âge ingrat*).

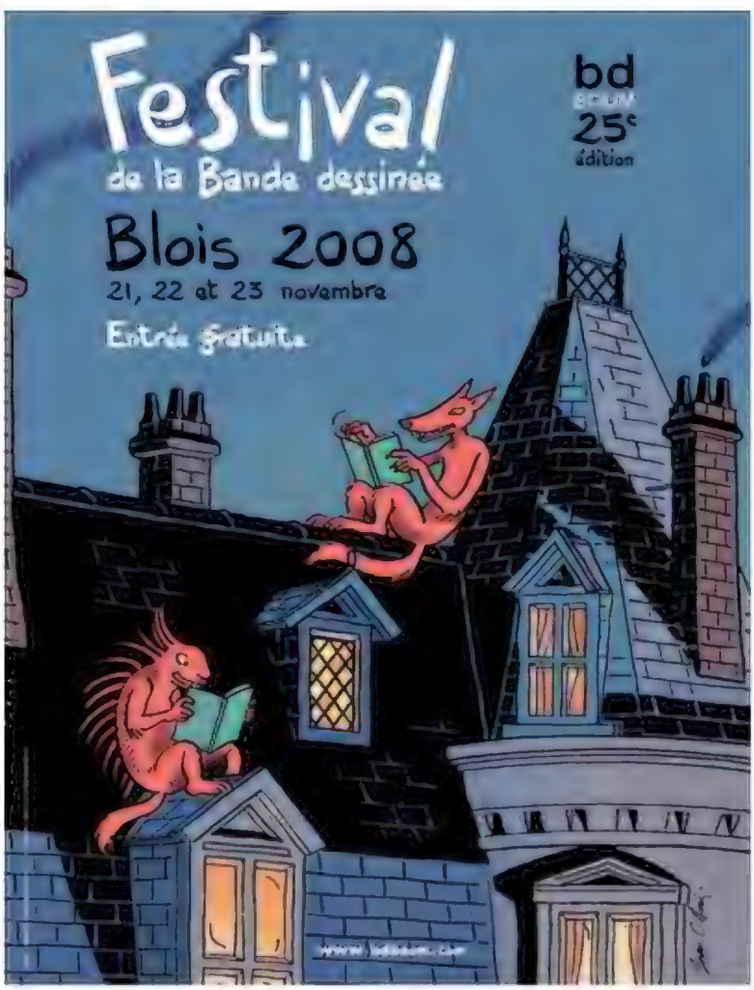


Dans la petite collection «M'as-tu-vu» au format carré 16x16 cm, il propose *Correspondances*, recueil des fax qu'il échangea avec le scénariste du *Retour à la terre*, Jean-Yves Ferri, ainsi que *Le Sens de la vis* où il poursuit cette collaboration en forme de ping-pong dessiné. Dans un autre petit format atypique, l'éditeur propose également la collection «pas vu pas pris» (on se demande où ils vont chercher leurs titres !). Cette collection démarra dans un premier temps avec un livre uniquement vendu par correspondance, *Critixman*. Il faut dire que ce livre est une sorte de pamphlet contre certains critiques spécialisés BD que l'auteur ne semble guère apprécier. Donc le personnage principal est une sorte de vieillard déguisé en super-héros aux exploits pitoyables. On ne s'étonnera guère après cela que la plupart des revues BD ignorent les productions de cette petite maison, mais *ZOO* est plus rédigé par d'authentiques passionnés de BD que par de véritables journalistes. Sfar a fourni une intéressante préface à ce petit livre inaugural que l'on trouve désormais dans quelques bonnes librairies. Cette collection poursuit son petit bonhomme de chemin avec la réédition de *l'Atelier* d'Étienne Davodeau, précédemment paru aux éditions PMJ, *Portait de Richard Brautigan* (écrivain et poète important de la *Beat Generation* publié chez Christian Bourgeois ; Philippe Squarzoni y adapte un texte de Marc Chénetier). Et le dernier paru de Manu Larcenet, *L'Angélus de midi*, imposant petit livre de 224 pages proposé au prix modique de 12 euros. L'auteur y revient sur la crise de la quarantaine, grâce au soi-disant spécialiste du sujet le professeur Himmelkopf (inventé pour l'occasion), qui livre de longs passages de son étude pendant que Larcenet y propose dessins et histoires.



Pour finir, signalons que l'éditeur s'apprête à fêter ses dix ans d'existence avec un album hors-commerce tiré à 3500 exemplaires qui sera offert pour tout achat de deux livres (sauf ceux ceux de la collection «pas vu pas pris», peu chers). Le livre s'appelle *10 ans Histoires d'enfance*, il fait prés de 112 pages et il présente des dessins ou des petites histoires des amis de Larcenet sur le thème de l'enfance. Cet anniversaire généreux pourra donner envie à ceux qui n'ont pas encore tenté l'expérience d'en découvrir les albums.

JEAN-PHILIPPE RENOUX

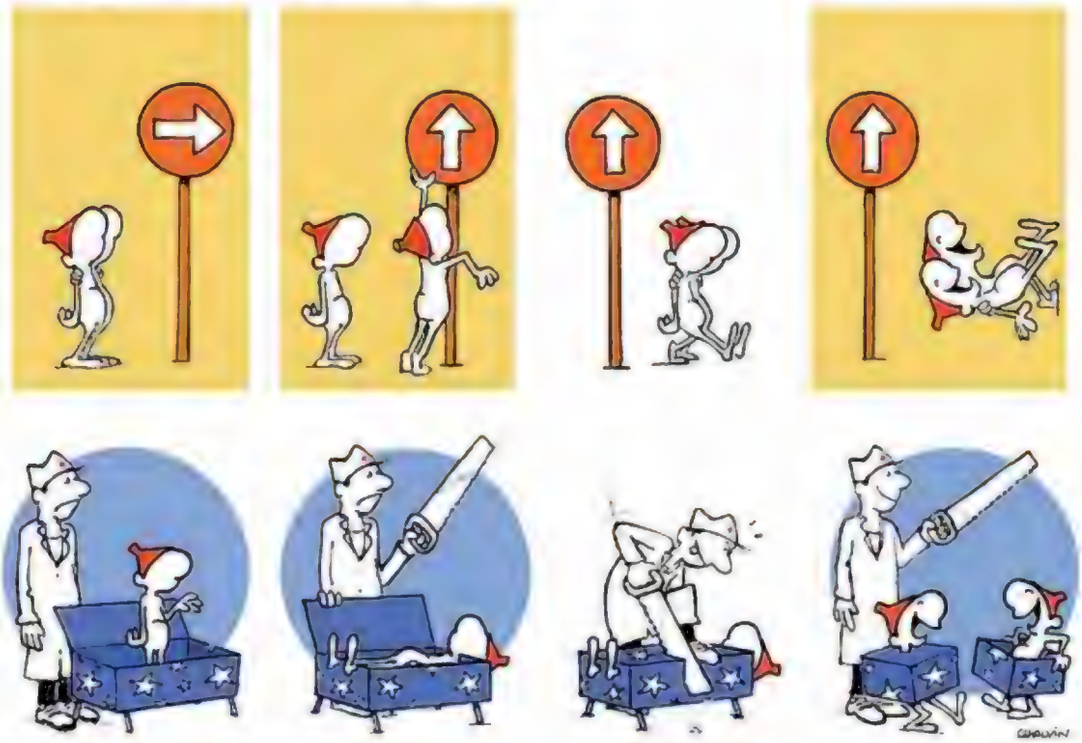


Formation Professionnelle Bande Dessinée -Manga
Bande Dessinée Manga Illustration Story-Board Scénario...
Tous les intervenants sont des auteurs professionnels
• Formation en 2 ans
Cycle de 2 ans à Strasbourg. Résolument orientée vers le monde professionnel.
La pédagogie élaborée par L'iconograf a pour but de vous accompagner dans les meilleures conditions vers l'univers de l'image narrative : bande dessinée, illustration, communication, manga, livres jeunesse, manuels scolaires et pédagogiques, magazines divers, caricatures, dessins de presse, image de communication, story-board...
• Formation sur Internet à partir de 55 euros
Une formation souple et adaptée à votre rythme.
Inscription à tout moment de l'année.
• Formation Mixte
Formation à distance sur Internet et regroupements réguliers à Strasbourg durant les week end.
Inscription à tout moment de l'année.
Le Scénario
L'iconograf [atelierbd.com]
L'iconograf
17, rue d'Obernai - 67000 Strasbourg
Tél : 03 88 15 22 04 - email : info@atelierbd
www.atelierbd.com - www.iconograf.fr

Envoyez-nous vos strips ou planches à : ZOO, 45 rue Saint-Denis, 75001 Paris ou à redaction@zoolemag.com

LES FOUS

PAR MARC CHALVIN.



MARC CHALVIN :
Officiellement dessinateur de bandes dessinées depuis la sortie de son premier album en 2003, dessinateur dans la presse et partout où onle lui demande depuis encore bien plus longtemps.
Les Fous sont comme vous et moi, ils détestent la réalité. Mais contrairement à nous, eux, ont complétement abandonné la camisole ! Bienvenue dans le monde où tous les Fous sont permis !

CRAPULE

PAR JEAN-LUC DEGLIN

JEAN-LUC DEGLIN.
Retrouvez les strips de Crapule sur www.mundo-bd.fr, le site BD de la Caisse d'Epargne.

LA BD COMMERCIALE ?

NOUS AVONS UNE NOUVELLE SERIE À VOUS PROPOSER ! LE TITRE EST : "LES CHOMEURS !" AVEC LA CRISE ACTUELLE, NOUS ALLONS EN VENDRE DES MILLIONS !!

SYLVAIN DELZANT :
1m82, yeux verts, chauve. Spécialiste d'ikebana (arrangement floral).

Explorez la planète BD et rencontrez les auteurs ! 29 janvier - 1er février 2009

France Inter · L'EXPRESS · arte · 20 minutes

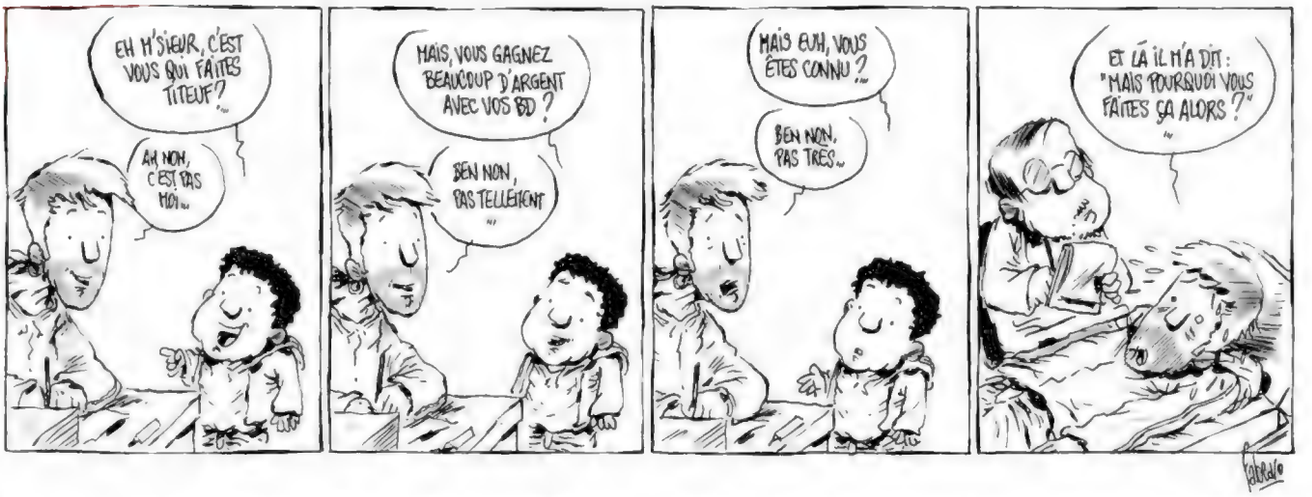
RÉSERVATION BILLETTERIE : 0892 70 70 57
(0,34€ la min.)

www.bdangouleme.com et www.fnac.com

Billets en vente Fnac, Carrefour, Géant, Magasins U et points de vente habituels.

Envoyez-nous vos strips ou planches à : ZOO, 45 rue Saint-Denis, 75001 Paris ou à redaction@zoolemag.com

FABCARO : Sous des dehors prolifiques, Fabcaro est quand même un gros fainéant. La preuve : il adore les strips.


EH M'SIEUR, C'EST VOUS QUI FAITES TITEUF?
AH NON, C'EST PAS MOI..
MAIS, VOUS GAGNEZ BEAUCOUP D'ARGENT AVEC VOS BD?
BEN NON, PAS TELLEMENT
MAIS EUH, VOUS ÊTES CONNU?
BEN NON, PAS TRES..
ET LÀ IL M'A DIT: "MAIS POURQUOI VOUS FAITES ÇA ALORS?"

T'AS D'AUTRES DÉDICACES PRÉVUES?
PFIOUH, M'EN PARLE PAS, J'ARRÊTE PAS
LE WEEK-END PROCHAIN AU MONOPRIX DE BLOUGNASSE-LÈS-BÉZIERS, PUIS LA FÊTE DU BOEUF À COUGNES CABARDES..
APRÈS J'ENCHAÎNE PAR UNE SIGNATURE AU TABAC PRESSE DE HARVEJAC, EN LOZÈRE, PUIS LA BIBLIOTHÈQUE DE BOURAGNE MINERVOIS..
FRANCHEMENT J'ÉTAIS PLUS PEINARD QUAND JE CONNAISSAIS PAS LA GLOIRE..

TIBO SOULCIÉ : tibo Soulcié, *Marine à Babylone* (Vent des Savanes), dessin de presse, magazine, gros, demi-gros.

jean-iench
JEAN-IENCH ÉTAIT SEMBLABLE À UN CHIEN EN DE NOMBREUX POINTS..
clic!
ROYAL PACHU
IL ÉTAIT D'UN NATUREL SIMPLE ET SENTAIT MAUVAIS PAR TEMPS DE PLUIE...
oh des meufs!
Wouf!
TOUT ÉTAIT POUR LE MIEUX, SI CE N'EST QU'IL NE S'ENTENDAIT PAS AVEC SA FEMME.
grrrr
miaw!
KH!
Soulcié

jean-Vice
JEAN-VICE ÉTAIT UN JOUEUR INVÉTÉRÉ..
« petite ».. j'en mets ma main à couper!
IL PARIAIT COMPULSIVEMENT ET GROS...
« garde »... sur la tête de ma mère!
SA LÉGENDAIRE DÉVEINE LUI FUT FATALE!
« garde contre »! .. où que le grand vic me croque!
crrr..
Soulcié

SARL LISEZ MOI - 21 Place Ovale - 94230 Cachan Tél. : 01 45 36 97 31 - Fax : 01 47 40 00 43
Email : lisez-moi@wanadoo.fr - Site : www.tartamudo.com Éditeur : José JOVER
Diffusion : Makassar - 8, rue Pelleport - 75020 Paris Tél. : 01 40 33 69 69 Email : contact@makassar-diffusion.com

Visionnaire depuis 1999

Le Miroir des Templiers
Tome 1 **New Paris**

C'était en l'an de grâce 1307, nous étions une petite troupe de chevaliers de l'Ordre du Temple...

2099 New Paris.
Une ère nouvelle s'ouvre.
Une ère où règnent la peur, la misère, le meurtre, la luxure, l'injustice et l'immondice...

Nous sommes âgés de plus d'un million d'assassinats...

80 pages

http://www.lemiroirdestempliers.com

Terre de son Nom - Tome 1
La cité enceinte

TOI, unique enfant, tu as vu le jour sous cette coupole qui protège quelques milliers d'humains du reste du monde.

Quelle est ton origine ? La science, est-elle à la base de tout ton être ?

Que vas-tu faire, prisonnier dans cet espace réduit ?

Tu es tellement différent, toi qui grandis chaque jour dans cet univers d'éternels adultes...

80 pages

http://www.terrenom.com

Geek Conexxion Tartamudo Editions

Une aventure de Doménico
Tome 2
Les Frères du Sommeil

Que se passe-t-il lorsqu'une étrange fraternité d'hommes d'armes, riches, puissants et de plus masqués, se met dans l'idée de défendre coûte que coûte le secret de Nikobus Kéton, le mystérieux moine alchimiste venu du douzième siècle ?

Qui va oser affronter la secte des Frères du Sommeil ?

64 pages

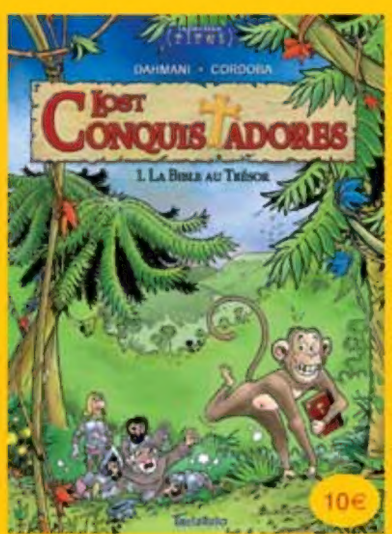
http://www.tome-deux.blogspot.com/

À paraître

Abaak - Tome 1
L'apocalypse des batailles

La microgalaxie du Nucleus, se situe dans un atome d'uranium. Dans cette microgalaxie, s'étend l'empire de Plux, composé de deux mondes : celui du Protinus dominé par un monarque totalitaire et celui du Neutrinus, dirigé par un comité de savants. Des affrontements continuels entre ces deux mondes se produisent, jusqu'au jour où, Alomegastein, l'un des savants du Neutrinus, découvre qu'un astéroïde inconnu, qu'il baptise Neutron, doit pulvériser le Nucleus tout entier !

http://daspuvillandsteam.blogspot.com/



Lost Conquistadores
Tome 1
La Bible au Trésor

1556 Amérique du Sud.

Une troupe de soldats espagnols, rapiats et trouillards, tombe en possession d'une carte menant au fabuleux Eldorado.

Pour rentrer en Espagne, couverts d'or, ils devront affronter les dangers et les pièges de la jungle amazonienne.

Mais aussi se défaire de leurs pires ennemis : eux-mêmes.

Et ça c'est pas gagné !

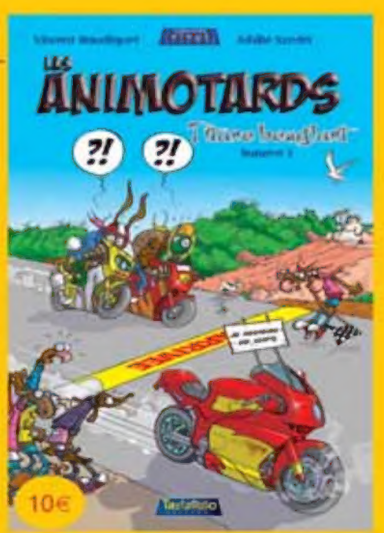
64 pages

Les Animotards - Tome1
Titane Bouglant

Les Animotards sont une chouette bande de copains motards dans une BD animalière rigolote sur, devinez quoi, l'univers de la moto !

Xavier le lièvre et Martin la tortue possèdent une concession de gros cubes, où défile toute une galerie de personnages hauts en couleurs, qui s'échangent des brèves de bistro et de la philosophie de comptoir, prétexte à des bêtises impayables quoique abyssales.

48 pages

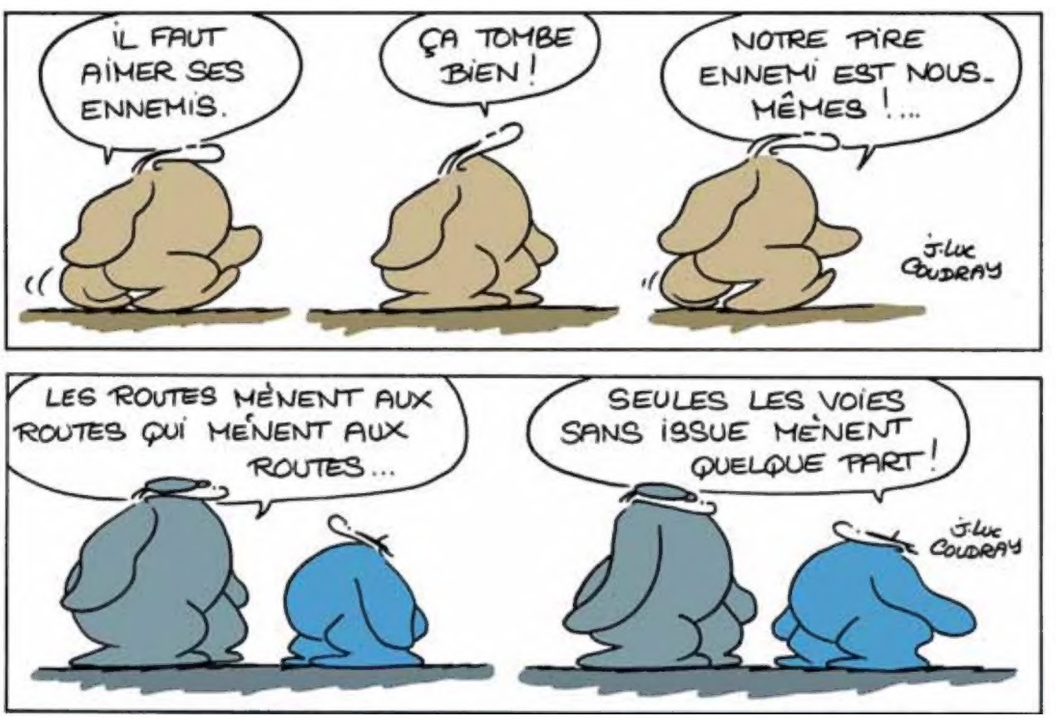


collection (rires)

Envoyez-nous vos strips ou planches à : ZOO, 45 rue Saint-Denis, 75001 Paris ou à redaction@zoolemag.com

SYLVÈRE : est un «bientôt trentenaire» qui, après avoir empoché son diplôme d'ingénieur, a tout plaqué pour se lancer dans la BD. Depuis, publiant régulièrement dans des magazines comme *Lylo*, *Toogezer*, *Village Mag*, ou pour des ONG comme le CCFD et dernièrement une planche dans *Fluide Glacial*, il se dit qu'il ne s'est pas complètement planté.

JEAN-LUC COUDRAY est auteur des strips *Béret et Casquette* chez la Boîte à Bulles, de la série de textes d'humour courts *Monsieur Mouche* chez Zanpano et de plein d'autres productions littéraires ou dessinées.


IL FAUT AIMER SES ENNEMIS.
ÇA TOMBE BIEN !
NOTRE PIRE ENNEMI EST NOUS-MÊMES !...
J-Luc COUDRAY
LES ROUTES MÈNENT AUX ROUTES QUI MÈNENT AUX ROUTES...
SEULES LES VOIES SANS ISSUE MÈNENT QUELQUE PART !
J-Luc COUDRAY

FRÉDÉRIC MERCIER : Écologique et sympathique, pour les amoureux de la BD et de la nature. Retrouvez l'univers de «L'étang des cerises» sur : http://etangdescerises.free.fr

L'ÉTANG DES CERISES
dans : CROSS-COUNTRY
ATTENTION ! BUSE À TROIS HEURES !
VITE ! LES BUISSONS !
HEUREUSEMENT QUE T'AS UN SACRÉ COUP D'ŒIL.
J'AI SURTOUT DE L'EXPÉRIENCE, TU VERRAS, ÇA S'APPREND SUR LE TAS.

+ de 600 dépositaires en France et en Belgique !

CANAL BD LE RÉSEAU
fnac
Virgin MEGASTORE
espace culturel
ALBUM
BD-WORLD
SLUMBERLAND
BD fugue Café

Et s`il n`en reste plus, il en restera encore sur :

www.zoolemag.com

(Tout le magazine téléchargeable en PDF)

ABONNEZ-VOUS :

8,90 EUROS SEULEMENT POUR UN AN

(ZOO EST GRATUIT MAIS LA POSTE NON)

⇨ **ZOO est disponible dans plus de 600 librairies et sur les principaux festival BD :**
- **Magasins Virgin*, Espaces culturels Leclerc, Fnac, réseaux Album, Canal/GL BD, BD Fugue Cafés, Slumberland, BD World.**
- **130 librairies en Ile de France.**
- **430 librairies en province.**
- **50 librairies en Belgique.**
- **30 écoles, universités, cafés littéraires et branchés, galeries dans et autour de Paris.**
- **32 golfs en région parisienne, exceptionnellement pour ce numéro.**

⇨ **DEMANDEZ ZOO À VOTRE LIBRAIRE HABITUEL OU ABONNEZ-VOUS POUR NE MANQUER AUCUN NUMÉRO. (ABONNEMENTS SUR : WWW.ZOOLEMAG.COM).**

⇨ **Ce numéro a été tiré à 94 000 exemplaires avec deux couvertures différentes. (* environ 20 000 exemplaires réservés au réseau Virgin).**

ZOO paraît la deuxième semaine de chaque mois impair.

DONNEZ UNE CHANCE À VOTRE CRÉATIVITÉ

Professionnalisez votre talent !

Lignes et Formations est une école spécialisée dans l'enseignement à distance des arts appliqués. Passionné de dessin, de BD ou d'autres disciplines (photo, décoration, design...), vous pourrez exprimer votre personnalité, perfectionner votre technique et accéder à un métier en rapport avec votre passion. Passez de l'envie à la réalité !

Votre formation avec nous

> **Une équipe pédagogique** constituée de **professionnels expérimentés et reconnus**, qui sauront vous transmettre leur passion et leur savoir-faire, avec lesquels vous aurez un véritable échange.

> **Une méthode d'enseignement à distance** pour les métiers artistiques, conçue pour et par des acteurs actuels du secteur professionnel, pour acquérir sérieusement et solidement la réalité et la richesse du métier.

> **Des programmes complets**, clairs et concrets : exercices, méthodologie, exemples, travaux et mises en situations professionnelles à réaliser. Des cours riches et pertinents, structurés et illustrés. La réalisation de votre book professionnel et toutes les corrections 100% personnalisées.

> **Une assistance** à votre disposition 5 jours / 7 pour toutes vos questions et un soutien pédagogique personnalisé par courriel, téléphone ou courrier.

> **Des stages** en milieu professionnel, tout au long de votre formation.

GRAPHISME

Formation professionnelle

- **Dessinateur-auteur de BD**
- Dessinateur illustrateur
- Designer graphiste
- Maquettiste PAO

Options de spécialisation

- BD
- Retouche numérique

DÉCO - DESIGN

Formation professionnelle

- Décorateur d'intérieur
- Décorateur étalagiste
- Paysagiste

Préparation au diplôme

- BTS design d'espace

Options de spécialisation

- Design mobilier et accessoires
- Etalagisme
- Paysagisme

PHOTO

Formation professionnelle

- Reporter photographe
- Photographe de studio
- Photographe de mode

Préparation au diplôme

- CAP photograhie (complet ou domaine pro. uniquement)

Options de spécialisation

- Retouche numérique
- Photographie de mode

Formations accessibles à partir de 16 ans avec un niveau 3ème, sauf le BTS design d'espace (bac nécessaire)

NOUVEAU
Programme de préparation "à la carte" pour les concours des écoles d'arts appliqués. Renseignez-vous!

POUR EN SAVOIR PLUS renvoyez ce bon SANS AFFRANCHIR
à Lignes et Formations - Libre réponse 28070 - 75533 PARIS CEDEX 11

précisez la formation qui vous intéresse

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Code Postal ..... Ville .....

Téléphone ..... Age ..... (à partir de 16 ans)

Niveau d'études/diplôme(s) ..... Profession .....

Conformément à la loi «Informatique et libertés» du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données personnelles vous concernant.

900 007

lignes et formations
l'école des métiers créatifs

www.lignes-formations.com

01 44 61 90 10

Établissement privé d'enseignement à distance
soumis au contrôle pédagogique de l'Education nationale
5 avenue de la République 75011 PARIS

Lignes et Formations sarl - RCS Paris B 452 224 181